

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

D. Owens, Esq.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/almanachdesmuses1776pari



M. DORAT.

ALMANACH

DES

MUSES

(POUR L'ANNÉE

1775.)

1776

277189/8 32 31

à GOETTINGUE & à GOTHA,

Chés JEAN. CHRET. DIETERICH Libraire.

[illegible]

FÊTES MOBILES.

Septuagésime	-	-	le 12 Fevr.
Les Cendres	-	-	le 1 Mars.
Pâques	-	-	le 16 Avril.
Ascension	-	-	le 25 Mai.
Pentecôte	-	-	le 4 Juin.
Fête Dieu	-	-	le 15 Juin.
Le pr. dim. de l'Avent.		-	le 3 Dec.

QUATRE-TEMS.

le 8 Mars.
le 7 Juin.
le 20 Septembre.
le 20 Décembre.

ECLIPSES.

Il y aura cette année quatre éclipses, deux de Soleil, & deux de Lune; mais nous n'en verrons que la fin de l'eclipse lunaire du 15 Fevr. à 3 h. 54 m. du soir, & de l'eclipse Solaire du 26 Aout, à 5 h. 56 m. du matin.

Ceux qui voudront faire inſérer des piéces de poéſie dans cet ouvrage, ſont priés de les faire parvenir, avant le premier Aout, à JEAN. CHRET. DIETERICH, Libraire à Goettingue, & à Gotha.

1775. Janvier. Il a 31 jours, & la Lune 29.

Signe, le Capricorne.

Jours croiſſant de 36 *min. le mat. & de* 36 *min. le ſoir.*

1	Dimanche	*Nouvel an*	● Nouvelle lune le 2 à 0 h. 57 m. du matin, la lune étant, au 11 gr. 31 min. du Capricorne.
2	Lundi	Abel Seth	
3	Mardi	Enoc	
4	Mercredi	Loth	
5	Jeudi	Siméon	
6	Vendredi	*Les Rois*	
7	Samedi	Iſidore	
8	*Dimanche*	I. *Epiphanie*	☽ Premier quartier, le 8. à 6 h. 55 min. du ſoir, la lune étant au 18 gr. 27 min. du bélier.
9	Lundi	Martial.	
10	Mardi	Paul Erm.	
11	Mercredi	Hygin	
12	Jeudi	Rainald	
13	Vendredi	Hilaire	
14	Samedi	Félix	○ Pleine lune le 16 à 8 h. 31 min. du ſoir, la lune étant au 26 gr. 38 min. de l'écréviſſe.
15	*Dimanche*	II *Epiphanie*	
16	Lundi	Marcel.	
17	Mardi	Antoine	
18	Mercredi	Priſce	
19	Jeudi	Marius	
20	Vendredi	Fab. Sebaſt.	☾ Dernier quartier, le 24. à 7 h. 58 m. du ſoir, la lune étant au 4 gr. 44 min. du Scorpion.
21	Samedi	Agnès	
22	*Dimanche*	III. *Epiphanie*	
23	Lundi	Emerence	
24	Mardi	Timothée	
25	Mercredi	Conv. d. S. Paul	
26	Jeudi	Polycarpe	● Nouvelle lune le 31. à 0 h. 24 min. du ſoir, la lune étant au 11 gr. 32 min. du verſeau.
27	Vendredi	Chryſoſtome	
28	Samedi	Charles magne	
29	*Dimanche*	IV. *Epiphanie*	
30	Lundi	Adelgonde	
31	Mardi	Virgile	

FEVRIER. Il a 28 jours & la lune 30.

Signe, le VERSEAU.

Jours croiſſent de 50 *min. le mat. & de* 50 *min. le ſoir.*

1	Mercredi	Brigitte	
2	Jeudi	*Purification*	
3	Vendredi	Blaiſe	
4	Samedi	Véronique	
5	*Dimanche*	V. *Epiphanie*	☽ Premier quartier le 7 à 10 h. 53 min. du matin la lune étant au 18 gr. 33 min. du Taureau.
6	Lundi	Dorothée	
7	Mardi	Richard	
8	Mercredi	Salomon	
9	Jeudi	Apollonie	
10	Vendredi	Scholaſtique	
11	Samedi	Euphroſine	
12	*Dimanche*	*Septuageſime*	
13	Lundi	Caſtor	
14	Mardi	Valentin	
15	Mercredi	Fauſtin	☺ Pleine lune le 15. à 3 h. 54 m. du ſoir la lune étant au 26 gr. 50 m. du Lion,
16	Jeudi	Julienne	
17	Vendredi	Conſtantin	
18	Samedi	Concorde	
19	*Dimanche*	*Sexagéſime*	
20	Lundi	Euchaire	
21	Mardi	Eléonore	
22	Mercredi	Ch. de S. Pierre	
23	Jeudi	Séréne.	
24	Vendredi	Mathias	☾ Dernier quartier le 23. à 7 h. 30 min. du matin, la lune étant au 40 gr. 35 m. du Sagittaire.
25	Samedi	Victorin	
26	*Dimanche*	*Eſto mihi*	
27	Lundi	Léandre	
28	Mardi	Mardigras	

MARS. Il a 31 jours & la lune 30.

Signe, les POISSONS.

Jours croiffent de 59 *min. le mat. &* *de* 59 *min. le foir.*

1	Mercredi	Cendres	Nouvelle lune le 1. à 10 h. 1 m. du matin, la lune étant au 11 gr. 9 m. des Poiffons.
2	Jeudi	Simplice	
3	Vendredi	Cunegonde	
4	Samedi	Adrien	
5	*Dimanche*	*Invocavit.*	Premier quartier le 9. a 5 h. 1 min. du matin, la lune étant au 18 gr. 27 min. des Gémeaux.
6	Lundi	Fridelin	
7	Mardi	Félicité	
8	Mercredi	Phil. T.	
9	Jeudi	Adélaïde	
10	Vendredi	Alexandre	
11	Samedi	Rofine	
12	*Dimanche*	*Reminifcere*	Pleine lune le 17 à 8 h. 34 min. du matin, la lune étant au 26 gr. 34 min. de la vierge.
13	Lundi	Euphrafie	
14	Mardi	Eutyche	
15	Mercredi	Chriftophe	
16	Jeudi	Cyriaque	
17	Vendredi	Gertrude	
18	Samedi	Anfelme	
19	*Dimanche*	*Oculi*	Dernier quartier le 24. à 3 h. 11 min. du foir, la lune étant au 3 gr. 47 min. du du capricorne.
20	Lundi	Robert	
21	Mardi	Bénoit	
22	Mercredi	Cafimir	
23	Jeudi	Eberard	
24	Vendredi	Gabriel	
25	Samedi	*Annonciation.*	
26	*Dimanche*	*Laetare*	Nouvelle lune le 31. à 9. h. 21 min. du matin, la lune étant au 10 gr. 27 m. du bélier.
27	Lundi	Hubert	
28	Mardi	Euftache	
29	Mercredi	Malchus	
30	Jeudi	Guido	
31	Vendredi	Amos	

AVRIL, a 30 jours, & la Lune 29.

Signe, le BÉLIER.

Jours croissent de 55 *min. le mat. & de* 55 *min. le soir.*

1	Samedi	Théodore	
2	*Dimanche*	*Judica*	Premier quartier, le 7. à 11 h. 23 min. du soir, la lune étant au 17 gr. 55 min. de l'écreviffe.
3	Lundi	Théodofe	
4	Mardi	Ambroife	
5	Mercredi	Ofée	
6	Jeudi	Irénée	
7	Vendredi	Egélippe	
8	Samedi	Apollinaire	
9	*Dimanche*	*Les Rameaux*	Pleine lune, le 15. à 10 h. 3 m. du foir, la lune étant au 25 gr. 50 min. de la balance.
10	Lundi	Daniel	
11	Mardi	Ezechiel	
12	Mercredi	Jules	
13	Jeudi	*Jeudi Saint*	
14	Vendredi	*Vendredi Saint*	
15	Samedi	Olympie	
16	*Dimanche*	*Pâques*	Dernier quartier, le 22 à 8 h. 55 min. du foir, le foleil étant au 2 gr. 28 min. du Verfeau.
17	Lundi	2. *Fête*	
18	Mardi	Valérien	
19	Mercredi	Ermogéne	
20	Jeudi	Sulpice	
21	Vendredi	Adolaire	
22	Samedi	*George*	
23	*Dimanche*	*Quafimodogén.*	Nouvelle lune le 29. à 8 h. 43 min. du foir, la lune étant au 9 gr. 16 min. du Taureau.
24	Lundi	Albert	
25	Mardi	S. Marc. Ev.	
26	Mercredi	Cléte	
27	Jeudi	Anaftafe	
28	Vendredi	Vital	
29	Samedi	Sibylle	
30	*Dimanche*	*Miferic. Dom.*	

MAI, a 31 jours, & la Lune 30.

Signe, le TAUREAU.

Jours croiſſent de 42 *min. le mat. & de* 42 *min. le ſoir.*

1	Lundi	*S. Jacq. S. Phil.*
2	Mardi	Sigismond
3	Mercredi	Invention de la ✝
4	Jeudi	Florien
5	Vendredi	Gotthard
6	Samedi	Jean P. L.
7	*Dimanche*	*Jubilate*
8	Lundi	Stanislas
9	Mardi	Job
10	Mercredi	Epimaque
11	Jeudi	Mamert
12	Vendredi	Pancrace
13	Samedi	Gervais
14	*Dimanche*	*Cantate*
15	Lundi	Sophie
16	Mardi	Suſanne
17	Mercredi	Jodoque
18	Jeudi	Liboire
19	Vendredi	Bernard
20	Samedi	Athanaſe
21	*Dimanche*	*Rogate*
22	Lundi	Hélene
23	Mardi	Didier
24	Mercredi	*Aſcenſion*
25	Jeudi	Béde
26	Vendredi	Lucien
27	Samedi	Eſther
28	*Dimanche*	*Exaudi*
29	Lundi	Maximin
30	Mardi	Edouard
31	Mercredi	Pernelle

☽ Premier quartier, le 7. à 7 h. 21 m. du ſoir, la lune étant au 16 gr. 57 min. du Lion.

Pleine lune, le 15. à 9 h. 27 m. du matin, la lune étantau 24 gr. 15 m. du Scorpion.

☾ Dernier quartier le 22. à 2 h. 48 m. du matin, la lune étant au 0 gr. 44 min. des Poiſſons.

Nouvelle lune, le 29 à 9 h. 40 m. du matin, la lune étant au 7 gr. 42 m. des Gémeaux.

JUIN, a 30 jours, & la Lune 29.

Signe, les GÉMEAUX.

Jours croiss. de 10 *m. le mat. & de* 10 *m. le soir, jusq.* 21.

1	Jeudi	Nicoméde	
2	Vendredi	Ephraim	☽ Premier quartier le 6. à 0 h. 30 m. du soir, la lune étant au 15 gr. 30 min. de la vierge.
3	Samedi	Erasme	
4	*Dimanche*	*Pentecôte*	
5	Lundi	2 *Fête*	
6	Mardi	Benigne	
7	Mercredi	Luc. Quatre-T.	
8	Jeudi	Médard	
9	Vendredi	Félicien	
10	Samedi	Vigaud	☺ Pleine lune le 13 à 5 h. 56 m. du soir, la lune étant au 22 gr. 23 min. du Sagitt.
11	*Dimanche*	*Trinité*	
12	Lundi	Basilide	
13	Mardi	Tobie	
14	Mercredi	Elisée	
15	Jeudi	*Fête Dieu*	
16	Vendredi	Justine	
17	Samedi	Volkmar,	
18	*Dimanche*	1 *Trinité*	☾ Dernier quartier le 20 à 8 h. 22 m. du matin, la lune étant au 28 gr. 41 m. des Poissons.
19	Lundi	Barnabas	
20	Mardi	Silas	
21	Mercredi	Alban	
22	Jeudi	Acace	
23	Vendredi	Basile	
24	Samedi	*Jean Baptiste*	
25	*Dimanche*	2 *Trinité*	
26	Lundi	Jérémie	● Nouvelle lune le 27 11 h. 12 m. du soir, la lune étant, au 5 gr. 55 m. de l'écrevisse.
27	Mardi	7 Dormans	
28	Mercredi	Léon	
29	Jeudi	S. Pierre S. Paul	
30	Vendredi	Com. de S. Paul	

JUILLET, a 31 jours, & la lune 30.

Signe, L'ECRÉVISSE.

Jours diminuent de 31 *m. le mat. & de* 31 *le soir.*

1	Samedi	Thibaut	
2	*Dimanche*	3 *Trinité* Visit.	☽ Premier quartier le 6 à 3 h. 30 m. du mat. la lune étant au 13 gr. 45 m. de la balance.
3	Lundi	Ulric	
4	Mardi	Corneille	
5	Mercredi	*Charlotte*	
6	Jeudi	Esaïe	
7	Vendredi	Vilibald	
8	Samedi	Kilien	
9	*Dimanche*	4 *Trinité Louise*	☺ Pleine Lune, le 13. à 1 h. 38 min. du mat. la lune étant au 20 gr. 21 min. du capricorne.
10	Lundi	9 Freres	
11	Mardi	Pie	
12	Mercredi	Henri	
13	Jeudi	Marguérite	
14	Vendredi	Bonavent	
15	Samedi	Div. des Apôtres	
16	*Dimanche*	5 *Trinité*	☾ Dernier quartier le 19. à 5 h. 2 m. du soir; la lune étant au 26 gr. 41 min. du bélier.
17	Lundi	Alexis	
18	Mardi	Eugéne	
19	Mercredi	Rufine	
20	Jeudi	Elie	
21	Vendredi	Praxéde	
22	Samedi	Marie Magdel.	
23	*Dimanche*	6 *Trinité*	● Nouvelle lune le 27. à 2 h. 15 m. du Soir, la lune étant au 4 gr. 13 min. du Lion.
24	Lundi	Christine	
25	Mardi	*S. Jacques*	
26	Mercredi	Anne	
27	Jeudi	Marthe	
28	Vendredi	Pantaléon	
29	Samedi	Béatrice,	
30	*Dimanche*	7 *Trinité*	
31	Lundi	Ignace	

AOÛT, a 31 jours & la Lune 29.

Signe, le LION.

Jours diminuent de 51 *m. le mat. & de* 51 *m. le foir.*

1	Mardi	S. Pierre ès L.	
2	Mercredi	Guftave	☽ Premier quartier le 4. à 3 h. 31 m. du foir la lune étant au 11 gr. 56 min. du Scorpion.
3	Jeudi	*Augufte*	
4	Vendredi	Dominique	
5	Samedi	Ofwald	
6	*Dimanche*	8 *Trinité*	
7	Lundi	Afre	
8	Mardi	Cyrille	
9	Mercredi	Roland	
10	Jeudi	Laurent	◯ Pleine lune le 11 à 8 h. 15 m. du mat. la lune étant au 18 gr. 21 min. du Verfeau.
11	Vendredi	Herman	
12	Samedi	Claire	
13	*Dimanche*	9 *Trinité*	
14	Lundi	Eufébe	
15	Mardi	Aff. de la V.	
16	Mercredi	Roch	
17	Jeudi	Bertram	☾ Dernier quartier le 18 gr. à 3 h. 14 m. du mat. la lune étant 24 gr. 53 min. du taureau.
18	Vendredi	Agapéte	
19	Samedi	Sébald	
20	*Dimanche*	10 *Trinité*	
21	Lundi	Athanafe	
22	Mardi	Timothée	
23	Mercredi	Zachée	
24	Jeudi	*Barthélemi*	
25	Vendredi	Louis	● Nouvelle lune le 26 à 5 h. 56 m. du mat. la lune étant au 2 gr. 42 min. de la vierge.
26	Samedi	Samuel	
27	*Dimanche*	11 *Trinité*	
28	Lundi	Auguftin	
29	Mardi	Dec. de S. J.	
30	Mercredi	Benjamin	
31	Jeudi	Paulin	

SEPTEMBRE, a 30 jours, & la Lune 30.

Signe, la VIERGE.

Jours dimin. de 57 m. le mat. & de 57 m. le soir.

1	Vendredi	Gilles	
2	Samedi	*Ernst*	☽ Premier quartier le 3. à 1 h. 23 m. du mat. la lune étant au 10 gr, 16 m. du Sagittaire.
3	*Dimanche*	12 *Trinité*	
4	Lundi	Rosalie	
5	Mardi	Hercule	
6	Mercredi	Magne	
7	Jeudi	Reine	
8	Vendredi	Nat. de la V.	
9	Samedi	Brûnon	
10	*Dimanche*	13 *Trinité*	☺ Pleîne lune, le 9. à 4 h. 35 m. du soir, la lune étant au 16 gr. 13 min. des poissons.
11	Lundi	Prote	
12	Mardi	Syrus	
13	Mercredi	Materne	
14	Jeudi	Ex. de la ✝	
15	Vendredi	Mariane	
16	Samedi	Euphémie	
17	*Dimanche*	14 *Trinité*	☾ Deruier quart. le 16. à 5 h. 46 min. du soir, la lune étant au 23 gr. 35 min. des Gemeaux.
18	Lundi	Tite	
19	Mardi	Sidoine	
20	Mercredi	Fauste Q. Tems	
21	Jeudi	*Matthieu*	
22	Vendredi	Tecle	
23	Samedi	Maurice	
24	*Dimanche*	15 *Trinité*	
25	Luudi	Cléophas	● Nouvelle lune le 24. à 9 h. 49 min. du soir, la lune étant au 1 h. 30 m. de la balance.
26	Mardi	Cyprien	
27	Mercredi	Cosme Dam	
28	Jendi	Venceslas	
29	Veudredi	*S. Michel*	
30	Samedi	Jérome	

Octobre, a 31 jours & la Lune 29.

Signe, la Balance.

Jours dimin. de 58 m. le mat. & de 58 m. le foir.

1	*Dimanche*	16 *Trinité*	☽ Premier quartier le 2. à 9 h. 6 m. du mat. la lune étant au 8 gr. 57 m. du Capricorne.
2	Lundi	Léodégaire	
3	Mardi	Jairus	
4	Mercredi	François	
5	Jeudi	Fides	
6	Vendredi	Frédérique	
7	Samedi	Abadie	
8	*Dimanche*	17. *Trinité*	☺ Pl. lune le 9. à 1 h. 49 min. du mat. la lune étant au 15 gr. 34 min. du belier.
9	Lundi	Denis	
10	Mardi	Friedemann	
11	Mercredi	Bourkard	
12	Jeudi	Maximilien	
13	Vendredi	Coloman	
14	Samedi	Calixte	
15	*Dimanche*	18. *Trinité*	☾ Dernier quart. le 16. à 11 h. 41 m. du mat. la lune étant au 22 gr. 54 m. de l'écrév.
16	Lundi	Gall	
17	Mardi	Florentin	
18	Mercredi	*S. Luc. Evang.*	
19	Jeudi	Ferdinand	
20	Vendredi	Félicien	
21	Samedi	Urfule	● Nouv. lune le 24. à 1 h. 40 m. du foir, la lune étant au 2 gr. 58 m. du Scorp.
22	*Dimanche*	19. *Trinité*	
23	Lundi	Sévérin	
24	Mardi	Nathan	
25	Mercredi	Crifpin	
26	Jeudi	Amand	☽ Premier quart. le 31. à 4 h. 50 min. apmin. la lune étant au 8 gr. 6 m. du verfeau.
27	Vendredi	Sabine	
28	Samedi	*S. Simon, S. J.*	
29	*Dimanche*	20. *Trinité*	
30	Lundi	Hartmann	
31	Mardi	*Fête de la R.*	

NOVEMBRE, a 30 jours & la Lune 30.

Signe, le SCORPION.

Jours dimin. de 45 *m. le mat. & de* 45 *m. le soir.*

1	Mercredi	Toussaint	
2	Jeudi	Trépassés	
3	Vendredi	Théophile	Pl. lune le 7. à 1 h. 45 m. du soir. la lune étant au 14 gr. 59 m. du taureau.
4	Samedi	Otton	
5	*Dimanche*	21. *Trinité*	
6	Lundi	Erdmann	
7	Mardi	Malachie	
8	Mercredi	Claude	
9	Jeudi	Théodore	
10	Vendredi	André	Dernier quart. le 15. à 8. h. 22 m. du mat. la lune étant au 22 gr. 50 m. du lion.
11	Samedi	Martin	
12	*Dimanche*	22. *Trinité*	
13	Lundi	Brice	
14	Mardi	Levin	
15	Mercredi	Léopold	
16	Jeudi	Ottomar	
17	Vendredi	Nugues	Nouv. lune le 23. à 3 h. 41 m. du mat. la lune étant au 0 gr. 43 m. du Sagitt.
18	Samedi	Gelais	
19	*Dimanche*	24. *Trinité*	
20	Lundi	Edmond	
21	Mardi	Pr. de la Vierge.	
22	Mercredi	Cécile	
23	Jeudi	Clément	
24	Vendredi	Chrysost.	Premier quart. le 29. à 11 h. 58 m. du soir, la lune étant au 7 gr. 39 m. des poiss.
25	Samedi	Catherine	
26	*Dimanche*	24. *Trinité*	
27	Lundi	Gonthier	
28	Mardi	Ruf	
29	Mercredi	Saturnin	
30	Jeudi	*S. André*	

DECEMBRE, a 31 jours & la Lune 30.

Signe, le SAGITTAIRE.

Jours dim. de 45. *m. le mat. & de* 45 *m. le soir.*

1	Vendredi	Longin	
2	Samedi	Candide	
3	*Dimanche*	1. *Avent*	Pl. lune le 7. à 3 h. 38 m. du mat. la lune étant au 14 gr. 54 min. des Gémeaux.
4	Lundi	Barbe	
5	Mardi	Abigail	
6	Mercredi	Nicolas	
7	Jeudi	Agathon	
8	Vendredi	J. de Jeune	
9	Samedi	Joachim	
10	*Dimanche*	2. *Avent*	Dernier quart. le 15. à 6 h. 20 m. du mat. la lune étant au 23 gr. 11 min. de la vierge.
11	Lundi	Damase	
12	Mardi	Ottilie	
13	Mercredi	Luce	
14	Jeudi	Nicaise	
15	Vendredi	Iréne	
16	Samedi	Ananias	
17	*Dimanche*	3. *Avent*	Nouv. lune le 22. à 4 h. 55 min. du soir, la lune étant au 0 gr. 45 m. du capricorne.
18	Lundi	Gratien	
19	Mardi	Abraham	
20	Mercredi	Isaac Quatre T.	
21	Jeudi	*S. Thomas*	
22	Vendredi	Béate	
23	Samedi	Victoire	
24	*Dimanche*	4 *Avent.*	Premier quart. le 29. à 8 h. 50 m. du soir, la lune étant au 9 gr. 26 m. du bélier.
25	Lundi	*Noël*	
26	Mardi	*S. Etienne*	
27	Mercredi	*S. Jean Ev.*	
28	Jeudi	*Les innocens*	
29	Vendredi	Jonathan	
30	Samedi	David	
31	*Dimanche*	Dim. apres Noël.	



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poësies fugitives de 1775.

VERS

A L'IMPÉRATRICE REINE,

A qui l'auteur envoyoit son Recueil de Fables dediées à la Reine de France.

Toi, qui fais sur le trône asseoir la bienfaisance
toi qui, par tes vertus, fais charmer les rivaux
que tu soumis par ta vaillance;
qui même à la victoire, enchaînant la clémence,
joins le coeur d'une mère à l'ame d'un héros,

grande Reine, aujourd'hui si des soins de l'Empire,
un seul de tes regards peut être détourné,
lis cet ouvrage fortuné
que ton auguste fille a payé d'un sourire.
J'y trace maints portraits divers,
des vertus qui de l'homme éternisent la gloire.
Ah! que tu sais bien mieux instruire l'univers!
le seul précepte est dans mes vers,
& l'exemple est dans ton histoire.
L'Europe, aux champs de Mars, admira tes hauts faits.
mais ton coeur s'attendrit en lançant le tonnerre!
ah! qu'il est beau d'aimer la paix,
quand on peut moissonner les palmes de la guerre!
Que plutôt par l'himen s'étendent tes bienfaits!
Fais que l'Europe entière, à ces augustes marques,
reconnoisse ta race & celle de Louis,
qu'il ne règne en un mot dans ce vaste pays
qu'une famille de Monarques.
L'himen t'acquiert de nouveaux droits
que tu ne tiens que de ta bienfaisance;
tu fais regner par la reconnoissance,
au-delà des pays où tu donnes des loix.
Si de ton sang, auguste Reine,
tu choisis une épouse à tant de Potentats,
c'est pour consoler les états
dont tu n'es point la souveraine.

Par M. Imbert.

LETTRE.

LETTRE
A Madame la Marquise d'ANTREMONT, après un voyage en Grece & en Italie.

En regagnant mon hermitage,
j'ai trouvé vos charmans écrits,
entre Bernard & Desmahis,
dans le porte-feuille d'un sage.
Combien Voltaire en sent le prix!
& Voltaire a trois fois mon âge!
Je viens du pays de Phaon:
mais c'est pour marcher sur vos traces.
J'ai cueilli le myrte des graces
sur le tombeau d'Anacréon;
j'ai vû Chypre, Ios, Mitilene,
& respiré la douce haleine
& de Vénus & d'Apollon.
J'ai volé des champs d'Aréthuse
aux cascades de Tivoli;
l'ombre d'Horace m'a suivi
aux bords enchantés de Blanduse.
J'ai reconnu, sur un hameau,
le moineau chéri de Lesbie,
& bû de l'onde du ruisseau

où venoit fe baigner Cinthie.
Que ces rivages d'Aufonie
font à mes yeux remplis d'appas!
mais quand on vous lit, on oublie
les merveilles de l'Italie:
Rome entiere eft dans Aubenas.

Au refte, Madame, j'ai entrepris mon Odiffée, non pas pour ce public, qui n'a plus que des fifflets ou des ferpents, mais pour un très-petit nombre d'amis, avec lesquels je peux voyager librement dans la lune, & me mocquer encore plus librement des fotifes du monde fublunaire. Dans le moment que je travaillois au tableau de Rome, on m'apporte des vers charmans de Madame la Marquife d'Antremont. Adieu le Panthéon, le Colifée, le Capitole. Me voilà fur ce lit de fougère que vous peignez avec tant de graces. Je ne vois plus, je n'entends plus que vous.

Ma jeune Mufe invoque-t-elle
l'ombre aimable de Bachaumont?
les Graces difent d'Antremont,
quand la rime exige Chapelle.
Faut-il me plaindre à deux genoux,
baifant, en digne Catholique,
la fainte mule apoftolique?
je m'écrie, en penfant à vous:
hélas! cette pantoufle antique,

que

que l'intérêt, la politique
firent chausser à Constantin,
est un épouvantail magique
pour la moitié du genre humain:
mais qu'un Pape arbore la vôtre,
le Muphti la baise demain,
& l'Hébreu, du culte romain
devient le plus ardent apôtre.

On dit que Charles XII menaça la Suede de lui envoyer une de ses bottes pour la gouverner: c'est dans une idée bien différente, Madame, que je vous propose d'envoyer une de vos pantoufles au Vatican. Quelle consolation pour les vrais croyans, de voir suspendus autour de cette précieuse relique, la fraise de Luther & de Calvin, le chapeau sans bouton de Guillaume Penn, le doliman, la dalmatique, & cette foule de bonnets de toutes formes, de toutes grandeurs, sans cornes, à trois cornes & à quatre! qui oseroit me taxer ici d'un enthousiasme ridicule?

O d'Antremont! ô Deshoulieres!
Sapho, la Suze, objets charmans!
oui, plut au ciel que vos rubans,
vos pantoufles, vos jarretieres,
de nos Pontifes plus galans
fussent désormais les bannieres!
La paix renaîtrait parmi nous;

plus de combats, plus de querelles,
plus de ces factions cruelles,
qui font des monftres ou des fous:
on verroit des parfums plus doux
monter aux voûtes éternelles,
& des coeurs engagés par vous,
ne feroient jamais infidèles.

Par M. le Chevalier DE LA TREMBLAYE.

RÉPONSE
A la Lettre précédente.

VOUS avez vû l'Italie & la Grèce;
oui, votre Epître enchantereffe
le prouve bien: j'en crois ce ton charmant,
ces tours légers, cette fineffe;
Anacréon avoit cet enjouement,
Sapho, cette délicateffe;
Horace, avec cet agrément,
faifoit badiner la fageffe.
Sans doute aux bords de Tivoli,
il a dû marcher fur vos traces;
il retrouvoit ce luth chéri,
que pour vous feul avoient gardé les Graces.

Je

Je ne m'étonne pas que ſous cet arbriſſeau,
où l'Amour dépoſa les cendres de Lesbie,
vous ayez vû voltiger ſon moineau:
n'étiez-vous pas ſur le tombeau?
il crut Catulle encore en vie:
mais je m'étonne qu'au ruiſſeau
où venoit ſe baigner Cinthie,
Endimion n'en ait pas troublé l'eau!
Que ne peut-on vous ſuivre à Mitilene!
que dis-je? eh non, pourquoi courir?
on lit vos vers, & c'eſt jouir;
de Vénus, d'Apollon c'eſt reſpirer l'haleine.
Eſprit léger, réformateur charmant,
qui voudriez qu'un Pape, au Capitole,
parut pontificalement
chauſſé des mules d'une folle,
qui prétendez que ſon Divan
mètte nos pompons en bannieres,
& qui bientôt aux têtes à turban,
aux fronts à corne, à doliman,
iriez nouer nos jarretieres,
ce projet me paroît galant:
mais croyez-vous qu'on en fût moins en guerre?
Hélas! l'homme eſt ſi turbulent!
il faut ſi peu pour mettre en feu la terre!
Grands ou petits, chacun a ſon tonnerre,
ſon Olympe & ſon Vatican.
Du haut du ſien, Voltaire écraſe

 l'opi-

l'opinion, les préjugés divers;
fur les débris, Cléon avec emphâſe,
fait jouer ſes pétards contre ce Dieu des vers.
De toutes parts, voyez dans l'Univers,
s'entrechoquer l'eſprit & l'ignorance,
le ſage en bute aux fureurs des cagots;
vous avez beau prêcher la tolérance:
on ne corrige pas les ſots.
Comment faire entendre aux dévots,
que la raiſon eſt l'indulgence?
c'eſt un malheur: mais enfin tel qu'il eſt,
je l'avoûrai, ce monde-ci me plaît
Dans ce conflict de troubles, de querelles,
dans ce chaos de contradictions,
je ris de voir, pour des opinions,
le feu monter, & tourner les cervelles,
& je me dis, ſi pour des bagatelles
s'élevent ces diviſions,
il faudra bien ſouffrir les factions,
la jalouſie & les prétentions,
dans le petit état des Belles.
Ces oracles des nations,
ces demi Dieu ſont-ils plus ſages qu'elles?
ils ſe battent pour des pompons!
Hélas! tel eſt ce monde ſublunaire;
tel eſt ſurtout cet empire orageux,
où la Tremblaye attend le ſceptre de Voltaire.
Que de noirceurs, que de traits odieux,

lancent

lancent des auteurs ténébreux,
contre le Dieu qui les éclaire,
& rit de leurs complots affreux!
Heureux qui fait braver l'orage!
mais plus heureux qui du rivage,
contemple, sous l'aile des rits,
les flots battus par la tempête,
& le naufrage des écrits!
qui, tranquille dans sa retraite.
s'applaudit de n'avoir appris
qu'à crayonner dans ses tablettes,
ne lit que des historiettes,
ne voit que le roman du jour.
& fait, au plus, mouler dans des vignettes
l'hymne qu'il consacre à l'Amour!
Oui, telle est ma philosophie:
jugez si, comme vous, je dois craindre l'envie,
& la cabale, & ses sifflets bruyans;
vous avez droit aux tourmens du génie;
mais moi, qui n'ai pas la manie
de coudre à la robe du tems
les bagatelles de ma vie,
& de perdre des jours charmans
à fomenter la jalousie,
je redoute peu ses serpens:
connoît-elle mes rêveries?
l'éclat est fait pour les talens,
le secret pour les fantaisies,

Sans

Sans autre esprit que la gaîté,
sans autre feu que celui des saillies,
je vais, au bruit du grelot des folies,
me perdre dans l'obscurité:
le cygne de nos coteries
expire après avoir chanté.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

COUPLET.

Si Tircis alloit deviner
combien il m'intéresse,
je ne pourrois me pardonner
L'excès de ma foiblesse.
Hélas! contraignés-Vous mes yeux:
vous avés l'air trop tendre;
mon coeur taisés bien tous mes feux:
un soupir peut s'entendre.

Par Mad. DE C***.

LE

RENARD ET LE DOGUE.

FABLE.

Dans le royaume du lion
quand il meurt quelque bête opulente & célebre,
Dom renard eſt chargé, dit-on,
d'en faire l'oraiſon funebre:
Fléchier ne parloit pas avec plus d'onction;
mais gliſſons ſur le parallèle.
Un loup-cervier, ſanguinaire & glouton,
ces jours-ci décéda, j'en ai ſû la nouvelle,
pour avoir en un jour mangé plus d'un mouton.
Chaque jour qu'il vecut fut marqué par des crimes:
ſa tanniere toujours regorgeait de victimes;
n'importe! il fut le Créſus du canton:
ſes cruautés deviennent légitimes:
il a des droits à l'oraiſon,
Le panégyriſte s'avance
entre deux files de parens,
& monté ſur une éminence,
parle en ces mots à tous les aſſiſtans,

„ Hélas

"Hélas! en ce jour funéraire,
„je viens renouveller les peines de mon coeur,
„à l'orphelin rappeller un bon pere,
„à la veuve un consolateur.
„Pleurons, pleurons dans cette enceinte auguste,
„le plus clément des loups, & surtout le plus juste.
„Répondés: eûtes-vous à vous plaindre de lui,
„brebis timide, ou crédule génisse?
„Sobre par bienfaisance, & non par avarice,
„d'un régime gênant, il s'imposait l'ennui.
„Plus d'une fois, je l'ai vû, mes chers freres,
„à jeun, défait, s'immolant pour autrui,
„& louvoyant le long de ces bruyeres,
„chercher des malheureux pour leur servir d'appui".
As-tu bientôt joué ta comédie,
lui dit alors un dogue accroupi près de-là?
Ce discours si pompeux, je le savais déja
syllabe pour syllabe. — Et comment je vous prie?
— Insigne plagiaire, effronté courtisan,
(moi, c'est ainsi que je te nomme,)
je l'avais entendu prononcer par un homme,
pour les obséques d'un tyran.

Par M. Dorat.

VERS

VERS
A Mademoiselle CLAIRON.

LES talens, l'esprit, le génie,
chez Clairon sont très-assidus:
car chacun aime sa patrie.
Chez elle, ils se sont tous rendus,
pour célébrer certaine Orgie (*)
dont je suis encor tout confus:
les plus beaux momens de ma vie
sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
des lauriers qui croissent chez vous:
ma gloire, en dépit des jaloux,
fut en tous les tems votre ouvrage.

Par M. DE VOLTAIRE.

(*) Fête connue sous le nom de l'inauguration de la Statue de M. de Voltaire, & célébrée chez Mademoiselle Clairon en Octobre 1772. Cette Actrice habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'Auteur de Zaïre, & récita une Ode de M. Marmontel, en son honneur.



LA

LA FAUVETTE.

ROMANCE.

Coeurs fenfibles, coeurs fideles,
qui blamés l'amour léger,
ceffés vos plaintes cruelles :
eft-ce un crime de changer ?
fi l'amour porte des ailes,
n'eft-ce pas pour voltiger ?

Le Papillon, de la Rofe,
reçoit le premier foupir;
le foir un peu plus éclose,
elle écoute le Zéphir:
jouir de la même chofe,
c'eft enfin ne plus jouir.

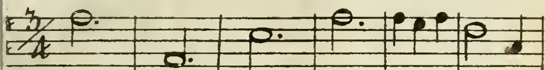
Apprenés de ma Fauvette
qu'on fe doit au changement;
par ennui d'être feulette
elle eut moineau pour amant:
c'eft sûrement être adraite
& fe pourvoir joliment.

Mais

Romance

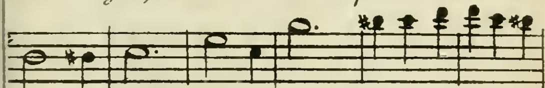


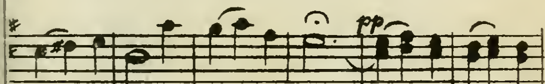
Coeurs sensi - bles coeurs fide-les qui blamés l'a-





mour leger, ces - sés vosplaintes cruel - les,



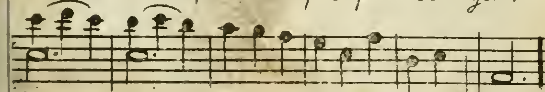


est-ceun crime de changer? si l'amour por-





te des ai les, n'est-ce pas pour vol-tiger?



Mais moineau fera-t-il fage?
voilà Fauvette en fouci;
s'il changeoit, dieux! quel dommgae!
mais moineaux aiment ainfi;
puisqu' Hercule fut volage,
moineaux peuvent l'être auffi.

Vous croiriés, que la pauvrette
en regrets fe confuma:
au village, une fillette
auroit ces foibleffes-là:
mais le même jour, Fauvette
avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blamera peutêtre
le nouveau choix qu'elle fit;
un jafeur! un petit maître! . . .
c'eft pour cela qu'on le prit:
quand on fe venge d'un traître
peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage:
c'eft-là le train d'un amant;
aimés bien, il fe dégage
n'aimés pas, il eft conftant:
l'imiter, c'eft être fage:
aimons, & changeons fouvent

Par M. la Marq. D' ANTREMONT.

LA NOUVELLE PERRETE.

CONTE.

Perrette tenoit fous fon bras
fon pot au lait: gageons lui dit Colette,
(les champs étaient alors tapiffés de verglas)
que fur ta tête ainfi tu ne le porte pas,
là-bas,
fans le caffer. Pourquoi non, dit Perrette?
On dépofe fur l'heure. Alors Perrette met
fur fa tête fon couffinet,
& par-deffus fon pot au lait;
puis de trotter. Trotter! doucement, s'il vous plaît,
& n'outrons rien. Perrette en fille fage,
craint les faux pas, chemine lentement;
& c'eft prudemment fait; on prétend qu'à cet âge,
le pié gliffe fort aisément.
Rien ne troublait fa contenance.
Le pié ne pofait point, fans que l'oeil eût d'avance
choifi l'endroit. Perrette a fi peur de gliffer,
qu'elle eût vû fon Seigneur paffer,
& n'eût point fait la révérence.
Néanmoins Perrette un moment
fent que fon pot au lait fur fa tête chancelle:

défenfe

défenſe d'y porter les mains; or que fait-elle?
A droite, à gauche doucement,
ſa tête, qui penche à meſure,
de ſon pot ébranlé ſuit chaque mouvement,
lui rend l'équilibre & l'aſſure:
dont Colette tout bas ſe dépite & murmure:
ah! c'eſt fait! elle arrivera;
ſi cette pierre! . . . bon! elle l'appercevra.
Eh! la voilà paſſée. Ainſi Colette,
de crainte en eſpoir s'en allait;
tout ſon corps ſuait, travaillait;
en ſecouant la tête, il lui ſemblait,
que de la tête de Perrette
elle ferait tomber le pot au lait.
Enfin la courſe était presque finie.
Perrette aimait Lubin, Colette le ſavait;
& la voilà tout à coup qui s'écrie:
Lubin! . . Perrette, au cri, ſe détourne ſoudain;
adieu le pot au lait, il tombe, & la pauvrette
perd la gageure, & ne voit pas Lubin.

Par M. Imbert.

LE PORTRAIT RECONNU.

DANS un des bosquets de sa mère,
l'aîné des Amours rassembla
tous le bons Devins de Cythère:
que de fripons se trouvoient là!
Psyché, dit-il, m'avoit sû plaire:
un autre me tient sous ses loix,
par le portrait que j'en vais faire,
devinez l'objet de mon choix.
A la fraîcheur de la jeunesse,
son front unit la majesté;
sa beauté ravit, intéresse:
sa grace ajoute à sa beauté;
dans ses yeux l'esprit étincelle;
rien n'est si doux que ses accens,
& sa bouche est la fleur nouvelle
éclose au souffle du printems.

A ces mots, on cause, on murmure:
sur qui son choix est-il tombé?
Chacun devine à l'aventure:
l'un nomme Flore, & l'autre Hébé.

J'y

J'y penſois, dit avec fineſſe,
le plus malin des petits Dieux;
quand l'Amour veut une maîtreſſe,
il doit la chercher dans les Cieux.

Que fait l'immortel diadême,
reprit ſon frère avec ardeur?
La Nymphe charmante que j'aime,
vaut cent Déeſſes pour mon coeur.
On la verroit ſimple bergère
regner encor pas ſes attraits;
ſon empire, c'eſt l'art de plaire:
elle aura toujours des ſujets.
L'Hymen lui treſſe une couronne;
les Plaiſirs portent ſes couleurs;
jouant ſur les dégrés du trône,
l'eſſain des ris qui l'environne,
lui préſente un ſceptre de fleurs.

Tout-à-coup plein d'impatience,
le choeur des Amours s'écria:
eh! c'eſt la Nymphe de la France:
nous connoiſſions ce Portrait-là:

Par M. DORAT.

EPITRE
A MADAME de ***,
qu'on accusoit de mettre du Blanc, & qui se frotta le visage en présence de l'auteur.

Je veux le dire à l'univers;
je dois réparer mon outrage.
Belle Eglé! je veux, dans ces vers,
à la vérité rendre hommage.
Oui, ce beau teint, il est à vous;
il n'est pas moins vrai que votre ame;
l'Art peut bien en être jaloux:
mais la nature le réclame.

Ecoutés, Mesdames: j'ai vu;
trop légerement j'avois cru
votre perilleux témoignage
sur le chapitre des attraits,
votre charmant aréopage
est juge & parti au procès:
ainsi qui le croit, n'est pas sage.
Riés, Eglé, de tout ceci:
vous devés connoître les femmes,
puisque vous êtes femme aussi.
J'irai plus loin: toutes ces dames
ont raison de juger ainsi;

je ſuis ſeul coupable d'un crime:
ah! c'en eſt un que mon ſoupçon;
grace! hélas! & cent fois, pardon
de cet affront illégitime;
c'eſt un forfait, il eſt affreux;
oui, j'ai cru, j'en ſuis tout honteux . . .
que voulés-vous? mais vos amies,
les laides, comme les jolies,
(ſurtout les premieres pourtant,)
me le répétoient ſi ſouvent,
& chaque fois d'un ton ſi tendre,
avec tant d'intérêt pour vous,
que vous-même, tout comme nous,
l'auriés pu croire, à les entendre . . .
Moi, cependant vous ſoupçonner!
moi, vous accuſer d'impoſture!
ah! vous pouvés me pardonner:
à moi tout ſeul j'ai fait injure.
Oui, oui, j'ai grand tort . . . mais enfin,
vous l'avés bien un peu vous-même;
il eſt, par exemple, certain,
aimable Eglé, que votre teint
paroit d'une blancheur extrême;
& que, ſi l'on vient â vous voir
à coté de quelqu'autre femme
on croit ſoudain s'appercevoir
que vous mettés du blanc, Madame, . .
ou bien donc, qu'elle met du noir.

Je pourrois encor, je vous jure,
(cela ſe peut dire entre nous,)
citer vingt traits où la nature
met l'apparence contre vous.
Tenés, pour moi, quand je détaille,
avec un peu d'attention,
la rondeur, la proportion,
& les contours de votre taille,
quand je la vois, dans ſes accords,
ſi régulière & ſi jolie,
j'avouerai qu'il me prend envie
de croire, qu'on garnit vos corps.

Et cette bouche, au fin ſourire,
qu'on dit que vous peignés ſi bien,
moi, je ſuis bon, je n'en crois rien;
mais ſi l'on venoit à me dire,
que vous ſavés adroitement
y coller des feuilles de roſe,
je vous avouerai franchement
que j'en croirois bien quelque choſe.

Je dirai tout, vous le voulés.
Vos vers c'eſt bien une autre hiſtoire!
eh bien! on dit qu'ils ſont pillés:
j'en ſuis faché pour votre gloire;
on dit le recueil copié,
d'après un vieux rouleau ployé
autour d'un cylindre d'ivoire,
par Sapho jadis oublié

au

au fond du temple de Mémoire;
& comme dans ce beau séjour,
je vous vis entrer l'autre jour
je n'ai pas de peine à le croire.
C'eſt aſſés baiſſer vos grands yeux;
je n'en dirai pas davantage:
cependant de votre partage
n'allés pas en vouloir aux Dieux;
des inconvéniens du mieux
ils ont formé votre appanage.

Par M. Le Marq. de Pezay.

L'IVROGNE
PHILOSOPHE.

Dès le matin, Grégoire s'enivroit.
Je bois auſſi, lui diſoit un ſien frère:
mais tu devrois uſer de mon ſecret;
je bois mon ſaoul, quand j'ai fait mes affaires.
Le mien, dit l'autre, eſt encor plus certain,
& je ne ſais de quoi tu t'inquietes;
quand je me ſuis enivré le matin,
pour tout le jour mes affaires ſont faites.

Par M. de la Condamine.

LE RENDÉS-VOUS.

EGLOGUE.

Au declin d'un beau jour, une jeune Bergere,
échappée à la fin aux regards de fa mere
preffait les pas tardifs de fon nombreux troupeau,
vers un bocage épais, éloigné du hameau:
l'heure d'un rendés-vous, malgré fes foins, paffée,
s'offrait inceffament à fa trifte penfée.
Elle arrive: mais Ciel! quels furent fes foucis,
de parcourir ces lieux fans y trouver Tircis!
Dans fon impatience en vain elle l'appelle;
écho feul répond à la voix de la belle.
Mille foupçons confus allument fon courroux;
elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
„Tircis ne m'aime plus: le perfide, dit-elle,
„ne peut en même tems être heureux & fidéle:
„une bergere amante eft pour lui fans appas;
„il m'aimerait encor, fi je ne l'aimais pas.
„On me l'avait tant dit, avant de le connaître:
„Traités bien un amant, il ceffera de l'être.
„L'amour ne peut durer, qu'autant que les defirs;
„nourri par l'éspérance, il meurt par les plaifirs.
„Auffi, quand il me tint un amoureux langage,
„quoiqu'en fecret mon coeur approuvât fon hommage.

„le

„le foleil quatre fois fit jaunir nos moiffons,
„avant que je paruffe écouter fes chanfons.
„En lui cachant l'ardeur, qui devorait mon ame,
„que n'ai-je point fouffert pour éprouver fa flamme!
„par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
„le chimerique éspoir d'aimer en fûreté!
„Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,
„je ne lui laiffais voir qu'une rigueur extrême.
„Mais un jour, jour fatal au fecret de mon coeur!
„Tircis trop tendrement me peignit fon ardeur.
„Jusqu'à quand, difait-il, (il m'en fouvient encore,)
„Serés-vous infenfible au feu, qui me dévore!
„malgré votre beauté, craindriés-vous un jour
„de me voir à quelqu'autre immoler votre amour?
„Ah! Grands Dieux! fi je vis fans aimer ma bergere,
„que ma flute, ma voix, mes vers ceffent de plaire;
„qu'on me voie étouffer les oifeaux que j'inftruis;
„que mes prés foient fans fleurs, & mes vergers fans fruits;
„que mes tendres brebis, que mes taureaux fuperbes
„s'empoifonnent du fuc des plus mortelles herbes;
„que je les abandonne à la fureur des loups,
„ou que je fois moi-même en butte à tous vos coups,
„J'en jure par les Dieux, ou plutot par vous-même,
„Philis: l'amour vous rend ma déité fuprême.
„L'ardeur, que j'ai pour vous, ne finira jamais,
„croyés-en mon amour, mes fermens, vos attraits.
„Son trouble, fa langueur, fes regards, fon filence,
„tout m'affurait alors de fa perfévérance:

„ je ne pus réſiſter à des coups ſi puiſſans;
„ un trouble ſéducteur s'empara de mes ſens:
„ presque ſans le vouloir, éperdue, inquiéte,
„ à mon perfide amant j'avouai ma défaite.
„ Je vous aime, lui dis-je: heureuſe ſi mon coeur
„ peut attendre du votre une éternelle ardeur!
„ à vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage;
„ que de mon tendre amour cet agneau ſoit le gage.
„ Il croîtra: que nos feux croiſſent ainſi que lui!
„ Puiſſions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui!
„ Qui pourrait exprimer ce qu'alors nous nous dimes?
„ reſte-t-il des ſermens après ceux que nous fimes?
„ Tout ce que ſent un coeur par l'amour animé,
„ dans ces heureux momens par nous fut exprimé.
„ Fugitives douceurs! inſtans ſi deſirables!
„ ou ſoyés moins charmans, ou ſoyés plus durables.
„ A peine eus-je livré mon coeur à ſes deſirs,
„ que la nuit vint troubler nos innocens plaiſirs.
„ Malgré nous, il fallut nous ſouſtraire à leurs charmes.
„ Je me levai, nos yeux ſe remplirent de larmes,
„ & pour nous ſéparer, en nous ſerrant la main,
„ nous ne pumes tous deux prononcer qu'*à demain.*
„ Depuis cet heureux jour avec exactitude,
„ il me prévient toujours dans cette ſolitude;
„ mais, hélas! aujourdhui je l'attends vainement;
„ l'ingrat n'a plus pour moi le même empreſſement.
„ Sans doute le perfide aux yeux d'une autre belle,
„ ſe fait de ma douleur un merite auprès d'elle;

„ &

,,& pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
,,le parjure se rit de ma crédulité.
,,Dieux! sur la foi des quels j'ai perdu l'innocence,
,,de mon volage amant daignés tirer vengeance.
Elle achevait ces mots, quand Tircis accourut;
à l'aspect du berger son courroux disparut,
& seulement d'un air ingénu, vif & tendre:
,,Serait-ce à moi, Tircis, dit-elle, à vous attendre?
,,Bergere, reprit-il, calmés votre corroux.
,,J'étais sur ces gazons deux heures avant vous:
,,vous arriviés enfin; mais disgrace imprévue!
,,un loup au même instant s'est offert à ma vue;
,,il entrainait, grands Dieux! quelle allarme pour moi?
,,cet agneau si chéris, gage de votre foi.
,,O Ciel! pour mon amour quel funeste présage,
,,ai-je dit! mais, cruel, je méprise ta rage:
,,mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans chien,
,,va te faire sentir, qu'un amant ne craint rien.
,,Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie,
,,a perdu sous mes coups sa proie avec la vie;
,,j'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.
,,Pouvais-je moins punir qui nous a séparé?
La bergere, à ces mots, lui raconta ses craintes;
le fidéle Tircis en fit de douces plaintes.
Philis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,
par cent & cent faveurs, expia ses soupçons.

Par M. L'Abbé MANGENOT.

LES

LES SOUVENIRS.

Qu'êtes-vous devenus, momens chers & trop courts
de la première jouiſſance,
où l' homme, avec tranſport, vole au ſein des amours,
où le plaiſir ſourit à l'inexpérience?
vous m'avez donc fui pour toujours!
De l'avenir alors embraſſant l'étendue,
je me flattois d'atteindre à l'immortalité;
le cercle de mes jours ſe perdoit à ma vûe,
dans un eſpace illimité.
A vingt ans, l'exiſtence eſt un feu qui dévore;
au coeur adoleſcent, où ce feu vient d'éclore,
le ſang à pleins canaux porte la volupté.
O! combien la nature avoit pour moi de charmes!
quel doux raviſſement faiſoit couler mes larmes!
comme tout m'enchantoit! comme j'étois heureux!
L'amour, ſans me fixer, m'embrâſoit de ſes flâmmes;
empreſſé de jouir, plus ardent qu'amoureux,
je m'engageois dans tous les lieux,
& j'adorois toutes les femmes. . .
Adieu, tendres erreurs! & toi, folâtre amour!
Sous ces berceaux fleuris, au bord de ces fontaines,
je n'irai plus chanter tes plaiſirs & tes peines;
je n'irai plus redire aux échos d'alentour
le nom de la beauté dont je portois les chaînes.

Aux

Aux arbriſſeaux de mon ſéjour,
j'ai déjà ſuſpendu cette flûte volage,
qui, prodigue de ſon hommage,
pour de nouveaux attraits, réſonnoit chaque jour.
Près de mes pénates ruſtiques,
je viens goûter d'autres plaiſirs;
je viens revoir ces bois antiques
qu'émeut l'haleine des zéphirs,
ces ruiſſeaux qui coupent la plaine,
ces vallons frais, ces verds côteaux,
& l'humble enceinte des hameaux,
dont ma muſe fit ſon domaine,
Recevez-moi dans votre ſein,
beaux lieux, tranquille ſolitude,
où j'ai l'eſpoir toujours certain,
d'un jour heureux, d'un ſoir ſerein,
d'une nuit ſans inquiétude,
& des charmes du lendemain.
Là, j'oublîrai les ſoins frivoles
qui m'ont abuſé ſi long-tems;
j'oublîrai ces viles idoles
à qui je portois mon encens;
ces femmes qui n'ont que des ſens,
ces prudes à grands ſentimens,
ces Laïs dont l'ame eſt flétrie,
& ces coquettes qu'un jour lie,
qu'un jour enlève à vingt amans.
Je rirai de cette foibleſſe.

enfant

enfant de mon déſoeuvrément,
inſtinct que j'avois fauſſement
honoré du nom de tendreſſe,
& qui de tourment en tourment
promenoit ma folle jeuneſſe.
Au flambeau de la vérité
mon oeil s'éclaircit & s'épure!
j'ai vû que ce monde vanté
n'étoit qu'ignorance, impoſture,
vice, illuſion, vanité.
Ah! ſi dans les biens de la vie,
il n'eſt point de réalité,
ſi la plus douce rêverie
nous tient lieu de félicité,
dieux! couvrez mes yeux d'un nuage,
& rendez-moi, pour un moment,
la volupté, l'enchantement,
& les preſtiges du bel âge!
Où ſuis-je? . . . . ô ſouvenir! ces lieux que je revois,
ſont-ils les mêmes lieux que j'ai vûs autrefois?
D'où vient qu'à leur aſpect mon ame eſt moins ravie?
La fraicheur & l'ombrage ont-ils fui de ces bois?
n'eſt-ce plus-là cette eau qui baignoit la prairie?
n'eſt-ce plus ce même gazon,
où mes bras palpitans preſſoient ma jeune amie,
où l'amour nous donna ſa première leçon?

Hélas!

Hélas! il m'a quitté, cet enchanteur perfide
qui me trompoit si doucement;
il m'a quitté, ce dieu charmant,
qui m'offroit les jardins d'Armide,
& l'univers pour moi rentre dans le néant.

Par M. LÉONARD.

VERS

Pour mettre à la tête d'une Collection de Romans.

M'amuser, n'importe comment,
fait toute ma Philosophie;
je crois ne perdre aucun moment:
hors le moment où je m'ennuie;
& je tiens ma tâche finie,
pourvû qu'ainsi tout doucement
je me défasse de la vie.

Par M. L'Abbé PORQUET.

MILON,

MILON,

IDYLLE, imitée de M. GESSNER.

Milon dans un bosquet avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains, il lui forme une cage;
& courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
il pose à terre son chapeau,
& par dessous met le chantre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'ozier;
attens-moi là: dans moins d'une heure,
je te promets, mon petit prisonnier,
une plus riante demeure
Quel plaisir d'offrir à Chloris
ce don nouveau, gage de ma tendresse!
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix.
Qu'elle m'en donne un seul; avec un peu d'adresse,
ne puis-je pas en prendre cinq ou six?
Oh! si déja la cage étoit finie!
Il dit, part, s'éloigne à grand pas,
trouve un saule, l'émonde, & rentre en la prairie,
un faisceau d'ozier sous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée!
Un vent perfide avoit retourné le chapeau,
& sur les aîles de l'oiseau,
tous les baisers avoient pris la volée.

Par M. BERQUIN.

LE

LE TROUPEAU QUI VEUT CHANGER DE CHIEN.

FABLE.

Sous la garde d'un chien févère,
un troupeau s'en alloit paiffant
triftement,
toujours fans dire mot, toujours le nez par terre,
jamais alerte & bondiffant,
quoiqu'il broutât le verd naiffant.
Ecart le plus petit, faute la plus légère
étoient foudain payés comptant.
Coup de patte au mufeau, coup de dent au derrière,
Grognard vous les pinçoit, fans dire gare avant.
Il fe trouvoit par-tout, à la queue, à la tête,
couroit, fautoit, crioit, côtoyoit chaque bête,
& le Pâtre étendu laiffant là fon bâton,
pouvoit dormir à l'aife, ou careffer Lifon.
Grognard eft un tréfor pour une bergerie:
dès qu'il paroît un loup, il l'immole à Pluton.
Mais le troupeau fe plaint: je conçois qu'il s'ennuie;
fans maint petit écart & fans mainte folie,
ma foi! pour rien, je donnerois la vie.

Tout maudiſſoit le chien dans le fond de ſon coeur;
Jupin nous l'a donné dans ſa juſte fureur.
Oui, c'eſt pour nos péchés, diſoit la gent moutone,
c'eſt pour cet eſpalier que notre dent gloutone,
hélas! dévora dans ſa fleur.
Mais ſi Jupin punit, Jupin a l'ame bonne,
& quand on ſe repent, il traite avec douceur.
Ainſi parloit tout bas, en dévote perſonne,
plus d'un mouton mourant de peur
d'être entendu. Pour quelque tendre affaire,
un jour que le mâtin, d'humeur d'être galant,
s'oublioit un peu loin, contre ſon ordinaire,
vîte le nez au Ciel, tout le peuple bêlant:
„c'eſt un loup enragé! c'eſt un fils de Cerbère!
„Jupin, délivre-nous de ce monſtre odieux."
Ils deſiroient un chien qui leur laiſſât tout faire:
Jupin, pour leur malheur, ſe rendit à leurs voeux.
Il leur donna *Tout-doux*, mâtin fort débonnaire,
& bientôt le troupeau de bondir dans les champs,
d'aller deçà, delà, de faire des gambades
& ſe donner du paſſe-tems.
C'étoient toujours nouvelles eſcapades;
on ne gardoit plus d'ordre; il n'étoit plus de rangs;
le chien n'eſt plus le maître;
s'il parle, on cabriole, ou bien qu'il aille paître,
& les voilà contens.
Gare les loups du voiſinage!
déjà nos libertins ont reſſenti leur rage;

viennent

viennent aussi les loups de tous les environs,
loups de dix milles à la ronde:
ils se donnoient le mot pour raffler les moutons:
Tout-doux laissoit en paix égorger tout le monde,
& prudemment s'éloignoit des gloutons.
Du malheureux troupeau le pitoyable reste,
à ses dépens, sage un peu tard,
bêla, bêla si fort, que la bonté céleste,
pour terminer ses maux, lui renvoya Grognard.

Un Roi, même cruel, vaut mieux qu'un imbécille:
l'un, il est vrai, nous fait du mal:
mais l'autre en laisse faire; il est bien plus fatal;
on n'auroit qu'un tyran, on en a plus de mille.

Par M. DE FUMARS.

A LA REINE DE FRANCE.

Instruite à régner comme à plaire,
humaine au faîte des grandeurs,
ce ne seroit qu'une bergére,
qu'elle auroit l'empire des coeurs.

Par M. MINGARD.

AUX HOMMES.

Sexe qui vous croyez le maître,
ſoyez au moins digne de l'être;
juſtifiez votre fierté,
& puis ce ſera notre affaire,
quand vous l'aurez bien mérité,
de vous ſurpaſſer pour vous plaire.
Pardonnez-moi cette candeur,
ma plume obéit à mon coeur;
diſſerter eſt votre partage:
mais diſſerter eſt-ce être ſage?

Notre frivole aréopage
donne des loix à vos héros,
& des pompons du badinage
nous ſémons vos graves bureaux;
vous ſavez manier des armes;
un grand ſabre a pour vous des charmes;
vous vous battez bien mieux que nous:
chez vous la force aide au courroux,
Oui, ſur ce point, je dois le dire,
vous avez ſûrement l'empire;
notre force à nous n'eſt point là:
que pouvons-nous faire à cela?

Le Ciel auſſi nous dédommage;
dans nos coeurs il met le courage;

nos

nos combats, hélas! ſont affreux:
les vôtres ſont moins douloureux,
& l'ennemi qu'il vous faut craindre,
ne ſachant ni plaire, ni feindre,
moins cher, eſt bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes,
réſiſter à votre vainqueur?
ſans honte vous rendez les armes.
Mais ſous une feinte douceur,
quand l'Amour bleſſe notre coeur,
trop ſincères pour ne pas croire,
pleurant la peine ou le bonheur,
& la défaite, & la victoire,
& le triomphe de l'honneur,
ou la perte de notre gloire,
nous trouvons partout le malheur.
Savez-vous vaincre la nature?
connoiſſez-vous tous ces tourmens,
vous eſclaves de vos penchans,
vous que l'impunité raſſure?
J'ai tort, je vous condamne envain;
tous mes reproches ſont des crimes:
n'avez-vous pas votre Latin
qui vous rend des êtres ſublimes?
Oui, Meſſieurs, le ſexe jaſeur
doit tout au ſexe raiſonneur:
trop heureuſes, je ſuis ſincère,
que des demi-dieux tels que vous,

 daignent

daignent defcendre jufqu'à nous,
& s'humanifer pour nous plaire.
Des Philofophes, des Penfeurs,
des Géomètres, des Docteurs,
dont les difcours font admirables,
& les écrits inexplicables,
s'occuper de jolis enfans!
en perdre par fois le bon fens!
autour de nous jouer fans ceffe!
s'abbaiffer à notre foibleffe!
Tel eft pourtant notre pouvoir.
Que la Nature forme un Sage;
fi le Sage vient à nous voir,
reconnoît-elle fon ouvrage?
Enfin tout adore nos fers;
tout fuit l'inftinct qui nous dirige:
par nos graces, par nos travers,
fi l'on veut, par notre vertige,
nous enchaînons cet univers;
nous lui prouvons, grace au preftige,
qu'en vous ébauchant avant nous,
le Ciel de votre honneur jaloux
pour la fin garda fon prodige,
& que la main du Créateur
commença vîte par la tige,
pour donner fes foins à la fleur.

Par Madame la Comteffe DE B * * *.

EPITRE

EPITRE
A MON MÉDECIN,
SUR LE RÉGIME.

Docteur, aves-vous résolu
de prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment absolu,
vous me commandez le régime:
le régime! à moi! juste ciel!
cet ordre est un peu dur à suivre;
tout Médecin est donc cruel,
lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais que dis-je? si pour guérir,
je dois contrister ma jeunesse,
me brouiller avec le plaisir,
& redoutant jusqu'au desir,
avec respect voir ma maîtresse,
voir des roses sans les cueillir;
ah! vivre ainsi pour la sagesse,
est-ce donc vivre? c'est mourir.

Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi, dormir la nuit tristement,
comme un mari près de sa femme!
Quoi! poëte, convive, amant,

dormir! à mon âge! comment?
le fommeil eft la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
& dormir comme un automate,
écoute, moderne Hippocrate,
avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de misères,
de protégés, de protecteurs,
de fots flatés, de fots flateurs,
de petits Créfus éphémères,
de femmes à petits myftères,
de fats aux petits airs de Cour,
de petits valets mercénaires! . . .
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
me coûte à moi mille regrets;
il faut, dis-tu, que déformais,
tandis que la faim me défole,
à la table de nos gourmets,
je ne juge des meilleurs mets
que par l'odeur: le joli rôle!
il faut, qu'étalant fa gaîté,
fon teint fleuri, fon opulence,
Monfieur l'Abbé toujours fêté
décide en maître à mon côté
fur les vins d'Efpagne ou de France,
&, me prêchant fort l'abftinence,

les boive encore à ma ſanté.
Par reſpect pour la médecine,
il faut enfin voir de beaux yeux,
teint de roſe, piquante mine,
diſons plus: il faut voir Corine,
lui plaire . . . & trembler d'être heureux;
c'eſt-là le coup qui m'aſſaſſine.
Barbare! ôte-moi donc mes ſens,
ces ſens qui portent dans mon ame
des deſirs toujours renaiſſans,
des plaiſirs toujours raviſſans;
fais que la beauté qui m'enflamme
ceſſe enfin de remplir mon coeur;
ſa voix, cet organe enchanteur,
qui peint quelquefois l'amour tendre
& quelquefois l'amour boudeur,
que je ne puiſſe plus l'entendre;
que je ne puiſſe dans ma main,
en palpitant, ſerrer la ſienne,
fixer ma bouche ſur ſon ſein,
ſur ſa bouche fixer la mienne,

On a de tout tems établi
que nous n'avons qu'une ſeule ame;
contre ce dogme je réclame;
moi j'en ai cinq, & les voici:
une aux oreilles pour Racine,
ou pour ce Rameau ſi divin;

une pour la rose & le thim,
ou pour l'haleine de Corine;
une sans doute à chaque main,
celle-là pour Corine encore;
une au palais pour le bon vin,
& dans les yeux une autre enfin,
pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames sont tout mon bonheur;
ah! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, Docteur,
si tu pouvois m'en donner une!

Tu ne sais pas à quels tourmens
ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instans
Paris, ton deuil & tes mourans:
allons en Perse; ose me suivre
dans un serrail. Dieux! quel essain
de jeunes & belles captives,
voluptueuses, tendres, vives,
au corps d'albâtre, au plus beau sein;
plusieurs sur des sophas penchées,
sortant du lit, entrant au bain,
quelques-unes demi-couchées!
Que ne sommes-nous des sultans!
Mais vois-tu ces Eunuques blancs,
noirs, olivâtres, effrayans?
Infortunés! Comme ils gémissent!

Près

Près du plaiſir, ils ne l'ont pas ;
ils touchent des yeux tant d'appas,
hélas ! & jamais ne jouiſſent !
Voilà pourtant le ſort heureux
auquel tu voudrois, ce me ſemble,
me condamner. Docteur affreux,
acheve, acheve ; & ſi tu veux
me forcer à vivre comme eux,
bourreau, fais que je leur reſſemble.

Mets au régime, tu le peux,
mets au régime, à plus d'un titre,
ce Prélat jeune, mais goûteux,
qui va, ſortant de ſon Chapitre,
ſur un ſopha poſer ſa mître,
& catéchiſe avec ferveur
une beauté très-peu Chrétienne
qui, diſtraite ſur ſon bonheur,
voit jouer ſa petite chienne
avec la Croix de Monſeigneur.
Au régime encore, au régime,
ce Duc, ce vieillard de vingt ans,
le moins renommé des amans,
indigne à jamais de l'eſtime
de toute femme à ſentimens.
Un régime bien plus ſévere
à ce jeune objet né pour plaire,
qui, trop careſſé des amours,

ſe livre à leur douceur perfide,
& de voluptés trop avide,
flétrit la fleur de ſes beaux jours,
Deux mots enfin ſur tes tablettes
pour un Docteur frais & vermeil,
admis à l'inſtant du réveil,
admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
de telle femme qu'il guérit
la reconnoiſſance eſt extrême,
& du régime qu'il preſcrit,
il a, je crois, beſoin lui-même.

Mais quel ſoupçon vient m'allarmer!
je t'ai fait connoître Corine;
voir ma Corine, c'eſt l'aimer;
ta main ſur cette main divine
erra long-tems; j'en fus jaloux,
& je fus près de te le dire;
je te vis lui tâter le poulx,
je te vis même lui ſourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
que tu viens me parler ſans ceſſe
& d'air natal & de ſageſſe . . .
Traître, te voilà démaſqué:
adieu, je cours chez ma Maîtreſſe.

Par M. BARTHE.

RE-

REQUÊTE
A MESSIEURS
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Savans Protecteurs des Maçons,
ouvrez-moi votre Temple,
non pour y donner des leçons,
mais pour servir d'exemple.

J'avois des nerfs: je n'en ai plus;
mais je végète encore;
adieu l'Amour, adieu Venus:
je ne tiens plus qu'à Flore.

Je fus un grand Agriculteur
de vingt ans à cinquante:
aujourd'hui de cultivateur,
je suis devenu plante.

Mais plante des lointains pays,
délicate, étrangère,
à qui l'on accorde à Paris,
les honneurs de la serre.

Là, plus choyé que le jaſmin,
que le lys & la roſe,
de bouillon, de ſucre & de vin,
tour-à-tour on m'arroſe.

Si j'en crois mes deux jardiniers
qui gâtent leur élève,
des Zéphirs les airs printaniers
ranimeront ma sève.

Je n'oſerois ajoûter foi
à ce flateur oracle,
& je n'attends pas que pour moi,
le Ciel faſſe un miracle.

Pour les fleurs il n'eſt qu'un printems:
j'ai paſſé mon automne;
un arbre dure plus long-tems,
mais enfin ſe conſomme.

De mes rameaux ſecs faiſons donc
des fagots ou des planches:
car ſi je puis ſauver le tronc,
j'abandonne les branches.

Par M. DE LA CONDAMINE.

IMITATION

D'UNE IDYLLE DE THEOCRITE.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour;
comme en mon ſein, les friſſons & la flamme
ſe ſuccédoient, me perdoient tour-à-tour;
quels doux tranſports égarerent mon ame;
comment mes yeux cherchoient en vain le jour;
comme j'aimois & ſans ſonger à plaire;
je ne pouvois ni parler ni me taire....
reine des nuits, dis quel fut mon amour.
Mon amant vint: ô momens délectables!
il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis;
tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
de ſes baiſers, de ceux que je rendis,
des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a donnée:
reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Par M. DE VOLTAIRE.

UNE HEURE APRES.

J'ai donc goûté le bien ſuprême!
je ſuis aimé, je ſuis amant;
Eucharis, quel titre charmant,
ſur-tout quand c'eſt toi que l'on aime!
Tes charmes . . . ils ſont donc à moi!
ton cœur . . . c'eſt pour moi qu'il reſpire!
tu m'appartiens! . . non, non, tu n'appartiens qu'à toi;
j'ai le tréſor, garde l'empire;
va, je ſuis ton eſclave, & ton eſclave eſt roi.
O voluptueux ſanctuaire!
ô boudoir, vrai temple d'amour,
que le flambeau des nuits éclaire
d'un rayon préférable au jour!
mon Eucharis, ô ma maîtreſſe!
que de baiſers donnés, rendus,
dans ce beau temple de Vénus,
où je te pris pour la déeſſe;
où, conſumés des mêmes feux,
& le pontiſe & la prêtreſſe
ne brûloient l'encens que pour eux!
Sans doute, hélas! tu te rappelles;
& ces effets multipliés,
& ces tableaux ſi variés
par le jeu des glaces fidèles.

qui

qui, reproduifant la beauté,
offroient à l'amant tranfporté,
dans une même jouiffance,
la piquante infidélité,
jointe à la douce volupté,
que l'on ne doit qu'à la conftance.
Je me crois encor dans ces lieux;
je me crois encor dans les cieux!
Déjà ton baifer eft plus tendre;
ton regard eft plus amoureux:
à demi-fermés, tes beaux yeux
fur les miens viennent de répandre
ces pleurs, le plus doux des aveux
de la beauté prête à fe rendre.
Mon coeur palpite fur le tien;
tu me repouffes, je t'attire;
tu me rappelles, je revien;
je brûle, je meurs, je defire,
je renais, Eucharis foupire;
rien n'eft égal à mon délire:
ton délire eft égal au mien.
Je fuis dieu, je bois l'ambroifie;
fouverain bien! je t'ai goûté;
je t'ai fenti, je t'ai chanté:
je rends grace au ciel de la vie.

Par M. Le Marq. DE PEZAY.

A UN AMI,

Sur l'apparence d'un refroidiſſement.

Lorsqu'il ſurvient quelque nuage
Sous le beau ciel de l'amitié,
le ſecret d'empêcher l'orage,
eſt de n'en pas être effrayé.
Docile au penchant qui l'inſpire,
l'ami vrai ſait garder ſes droits,
quoi qu'on faſſe pour les détruire;
de l'orgueil il brave les loix:
il cherche l'ami qu'il attire,
& l'entretien que l'on deſire,
ſoulage deux coeurs à la fois.
Les ames honnêtes s'appellent:
je compare leurs différends
à ces averſes du printems,
qui fécondent & renouvellent.

Par M. DORAT.

TABLEAU
DE LA VIE HUMAINE.

Dans les jours de la folie,
on jouit fans rien prévoir;
en avançant dans la vie,
nos feuls biens font dans l'efpoir.
La vieilleffe encor projette:
mais avant d'exécuter,
l'heure fonne, & l'on regrette,
fans avoir à regretter.

Par Mad. la Marq. DE * *

A UN PATINEUR.

Sur un mince criftal, l'hiver conduit vos pas;
le précipice eft fous la glace:
telle eft de vos plaifirs la légere furface;
gliffés, mortels, n'appuyés pas.

VERS

Sur une Montre à Secondes.

Autour de l'émail circulaire,
lorſque mon oeil ne conſidère
que l' inviſible mouvement
de cette aiguille ſi légère,
qui marque l'heure ou le moment,
à ſon inſenſible paſſage,
je me dis: le tems & l'ennui
ſe ſont mis enſemble en voyage;
je n'aurai jamais le courage
d'aller d'un pas ſi rallenti
juſques aux bornes de mon âge.
Mais quand je jette un oeil plus ſage
ſur cette autre aiguille qui court
rapidement dans ſa carrière,
je vois trop de ma vie entière
hélas! combien l'eſpace eſt court;
je lui crie: ah! cruelle! arrête!
tu vas faner le peu de fleurs
dont la main des jeunes erreurs
vouloit encor parer ma tête.
Mais elle fuit ſans m'écouter;
eh! quand je voudrois l'arrêter.

le

le tems, le tems trop inflexible
dont elle eſt l'image viſible,
ne viendroit-il pas m'emporter?
A cette aiguille fugitive,
je dois du moins la flamme active
qui me fait ſaiſir les momens;
par ſa viteſſe qui me frappe
je ſens bien mieux le prix du tems:
plus il vole, moins il m'échappe.

Par M. LEMIERE.

MESSIRE JEAN,

FABLE.

Petit de corps, petit de renommée,
meſſire Jean un jour, ſi la fable ne ment,
las de ſa taille accoutumée,
monta ſur une chaiſe: on le trouva très-grand.
„Attendés, ce n'eſt rien, vous m'allés voir géant":
il grimpa ſur un mont, & parut un pigmée.

Par M. DE FUMARS.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE,

OU LE

CORDELIER REQUIN,

CONTE.

Muse, de grace, au fait, & point d'exorde!
Des écumeurs, gens fans miféricorde,
firent defcente à je ne fais quel port;
& tout de fuite y defcendit la mort,
l'affreux dégât, le viol équivoque,
qu'Agnès redoute, & dont Barbe fe moque;
l'ardente foif du fang & du butin,
tant d'autres maux, le Sacrilège enfin,
péché mignon des ames fcélérates.

Ce dernier-ci conduifit les pirates,
dans un couvent de Pères Cordeliers.

Châffe, encenfoirs, croix, foleils, chandeliers,
vafes facrés, tout fut de bonne prife;
burettes, brocs, le cellier & l'églife,
tout fut pillé. Notez que les vauriens
n'étoient pourtant Juifs, ni Turcs, mais Chrétiens,
en qui, peut-être, eût agi le fcrupule,
s'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule,
trouvé de quoi fe dire: eh ventrebleu!

n'en

n'en ayons point, puisqu'ils en ont ſi peu!
Quoi trouvé donc? quoi? gentilles commères,
que ſur la nef, on mène avec les pères
pour y paſſer le tems dorénavant,
eux à ramer, elles comme au Couvent.

Père Grichard, bilieuſe pécore,
prêche & fulmine en pieux Matamore:
Pere Grichard eſt traité d'étourneau,
& pour réponſe, on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage,
& prêchoient donc, mais ſur un ton plus ſage;
quand le plus fier de tous les ouragans,
mieux que ſermons, convertit les brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
ſe fiant moins à Dieu, qu'aux Thaumaturges, (1)
& promettant chandelle à tous les ſaints
du Paradis, & lieux circonvoiſins!

Tout l'équipage eſt aux pieds de la chiourme;
on crie, on pleure, on ſanglote; on ſe gourme.
Meâ culpâ! mon Père! mon Mignon!
ce n'eſt pas moi! c'étoit mon compagnon!
Moines de dire, en faiſant griſe mine:
punition, & vengeance divine!
le bon larron, contrit comme à la croix,
de ſe vouer à monſieur S. François,

(1) Faiſeurs de miracles.

s'il en échappe! ... A l'inftant le tems change;
vous euffiez dit que fur l'aile d'un Ange,
le Séraphique avoit dit: *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur & l'indigo;
l'eau reverdit, & fa claire furface,
s'applaniffant, redevient une glace.
Tout rentre enfin dans fon premier état;
tout, j'y comprends le coeur du fcélérat.
Il rit du voeu formé pendant l'orage;
le Capitaine en abfout l'équipage,
réuniffant les deux pouvoirs en foi,
& fur fon bord étant Pontife & Roi.
Buvons! rions! chantons! dit le Corfaire!
frappez, comite! & vogue la galère!

Les Penaillons difoient: vous avez tort;
on fait la figue au Saint plus près du port;
de Pharaon tel étoit le vertige:
Moïfe auffi coup fur coup le fuftige.
Le chef répart: Qu'on ait tort ou raifon;
ramez, Faquins! belle comparaifon
de foüet à foüet! la verge de Moïfe,
& le cordon de S. François d'Affife!

Trois jours avoient coulé fans accidens;
le quatrième, ainfi qu'entre leurs dents,
les gris-vêtus prioient leur Patriarche
de fe venger, en purifiant l'Arche,

l'un d'eux soudain s'écrie: Ah! le voilà!
Qui? S. François! où? sur l'eau, là-bas! là!
tenez! voyez! vis-à-vis de la poupe!
Sur le tillac aussi-tôt l'on s'attroupe:
oui! c'est, dit-on, vraiment un Cordelier!
c'en est bien un! le fait est singulier!
en pleine mer, un homme! & n'en déplaise,
qui paroît même être là fort à l'aise!
C'est, s'écrioit un moinillon fervent,
c'est ce grand Saint qu'à la merci du vent,
prêts de périr, ingrats, vous réclamâtes!
mon oeil d'ici distingue les Stigmates;
je vois, je vois l'Ange exterminateur,
le bras levé sur le prophanateur:
tremblez, méchans! La Frocaille en tumulte,
passoit déjà de l'espoir à l'insulte;
la soldatesque incertaine & tout bas
se demandoit: l'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame irrésolue;
l'indévot crut avoir eu la berlue,
& du soleil attendit le retour.
Le soleil luit; on revoit, tout le jour,
le même objet à pareille distance;
jà le relaps incline à pénitence.
C'est S. François! qui pourroit-ce être donc?
voici des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la visière est nette,
pour le plus sûr, met l'oeil à la lunette;

 &

& dit: ma foi, vous ne vous trompez point:
je vois capuce & froc; c'eſt de tout point
un Cordelier bien vif, bien à la nâge;
il veut venir ſans doute à l'abordage:
il faut l'attendre: holà! hô! le grapin!
Chacun ſe ſigne au cri du Turlupin:
d'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde;
l'objet s'enfonce, & diſparoît ſous l'onde.
S'éléve lors un vent plus que gaillard,
fut-ce un coup du ciel ou du hazard,
vous en allez ſavoir le pour ou contre.
Tout au plus près, le nâgeur ſe remontre:
le harpon tombe, accroche, & tire; qui? . .
étoit-ce bien un Cordelier? nenni:
car de par Dieu, ſa mère & ſaint Antoine,
l'habit jamais ne fit ſi peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciſcain,
mais ſous lequel ne gîſoit qu'un Requin,
poiſſon goulu, vorace, antropophage,
poiſſon béant, poiſſon pour tout potage,
mais un poiſſon froqué! Par quel hazard?

Vous avez vû noyer Père Grichard;
figurez-vous ce Requin qui le gobe,
non pas avec, mais pardeſſous la robe;
des pieds au col tantôt il fut grugé;
& là, du tronc la tête prit congé.

Le froc alors, préſentant l'ouverture,
avoit du monſtre embéguiné la hure ;
& de ce jour, Quêteur humble & gourmand,
Frère Requin ſuivoit le bâtiment.

Par M. PIRON.

EPIGRAMME.

Lorsque la fievre & ſes brûlantes criſes
ont de notre machine attaqué les reſſorts,
le corps humain eſt un champ-clos alors,
où la nature & le mal ſont aux priſes.
Il ſurvient un aveugle appellé Médecin;
tout au travers, il frappe à l'aventure;
s'il attrape le mal, il fait un homme ſain,
& du malade un mort, s'il frappe la nature.

Par M. LEMIERE.

LES

MÉTAMORPHOSES D'ÉRÉSICTÉE.

La Nayade Eréfictée
fe jouoit fur fon ruiffeau;
& fans bruit, l'heureux Protée
s'approchoit en nageant fous l'eau.
Soudain la Nymphe éperdue
voit fon amant, fe voit nue:
elle fuit dans les airs & s'envole en oifeau;
elle s'abat toute agitée
fur un rameau,
près d'un moineau:
c'étoit Protée.
Elle fuit, & le Dieu n'atteint au haut des airs
qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modèle
des amans,
il la fuit dans fes changemens,
change comme elle,
& la pourfuit dans tous les élémens.
Se mêlant aux feux du tonnerre,
il entraîne avec lui cette vapeur légère.

La

La Nymphe en pleurs
échappe à la nue embrâſée,
tombe en roſée:
mais le Dieu la devance, & l'attend ſous les fleurs.
Nymphe ſévère,
vous fuyez vainement:
rien n'eſt ſeul; tout a ſon aimant,
& tout ce qui pourra vous plaire
cachera toujours votre amant.
Elle a ceſſé de ſe défendre;
& le premier plaiſir que ſon ame reſſent,
eſt le doux plaiſir de reprendre
tous ſes attraits pour ſon amant.

Par M. DE RHULIERES.

AUX MUSES.

Souffrez les Amours ſur vos traces;
Muſes, ſouvenez-vous toujours
que l'eſprit eſt ſans les Amours
ce qu'eſt la beauté ſans les Graces.
C'eſt à l'amour qu'il faut céder:
quel autre charme nous arrête?
l'eſprit peut faire une conquête:
mais c'eſt au coeur à la garder.

Par M. BERNARD.

LE SOMMEIL DU TYRAN, FABLE ORIENTALE.

Sous ſes lambris dorés, un Tyran déteſté
dormoit en apparence avec tranquillité.
Le ſommeil, dit quelqu'un, eſt-il fait pour le crime?
eh quoi! le ciel épargne ſa victime?
Imprudent! au bruit que tu fais,
(dit un *Faquir*) tremble qu'il ne s'éveille;
le ciel permet que le méchant ſommeille,
pour que le ſage ait des momens de paix.

Par M. Bret.

MADRIGAL.

Vous demandés en quoi, jeune & belle Amélie,
différent une montre & vos attraits puiſſans:
la montre marque les inſtans,
& près de vous on les oublie.

Par M. François *de Neufchateau.*

C'eſt la penſée du Cardinal de Polignac, miſe en vers.

LA

LA

VRAIE PHILOSOPHIE.

Amis, point trop d'impatience:
le jour n'implorons point la nuit;
cette ardeur de la jouiſſance
eſt ſouvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine,
votre chaleur a tout hâté:
rien n'a mûri dans votre été,
& l'hiver vous crierez famine.

N'ai-je point épuiſé les fleurs
dont au printems on ſe couronne:
c'eſt pour trouver encor meilleurs
les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaiſir:
mais lorſque ma recherche eſt vaine,
je fais jouir de mon deſir,
quelquefois même de ma peine.

Par M. DORAT.

ÉPITRE

EPITRE
A ARISTE.

Ariste, je t'écris dans un de ces inſtans,
où l'ame languiſſante, affligée & flétrie,
repouſſe avec dégoût la coupe de la vie,
& demande à quitter des liens trop peſans;
du plaiſir la flamme agiſſante
n'eſt plus pour moi qu'une lueur mourante,
qui s'exhale en vaines vapeurs:
tel un champ que la mort habite
voit ces feux impuiſſans qu'un air impur excite,
éclairer des tombeaux les lugubres horreurs.
Que font ces paſſions, mobiles de mon être,
l'ambition, la gloire, l'amitié,
l'amour à qui mon coeur a tant ſacrifié,
de nos ſonges trompeurs, le moins trompeur peut-être?
toutes ces brillantes erreurs
à mes regards s'éloignent & périſſent,
comme ces fantômes menteurs,
qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs,
devant le jour s'évanouiſſent.
Le monde diſparoît & ſe perd à mes yeux:
ainſi le vaiſſeau qui fend l'onde
& court ſur la plaine profonde

s'a-

s'abandonner aux vents féditieux
voit s'éloigner, blanchir, décroître,
fuir, s'effacer & difparoître
les villes, les remparts & les monts fourcilleux.
Je n'envifage plus qu'un effroyable abîme,
ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,
où tout vient fe précipiter,
jufques au tems qui lui fert de victime.
Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir?
Pour contempler les flots, la foudre & la tempête,
dois-je encor retourner la tête?
& n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir?
Lorfque je puis rompre mes chaînes,
lorfqu'un feul inftant peut finir
un cours d'ennuis & d'éternelles peines,
qui peut, hélas! me retenir?
Tu ne faurois, efclave miférable,
brifer les murs de ta prifon!
tu ne fais que traîner cette trifte raifon,
qui, loin de te prêter une main fecourable,
d'un flambeau fans clarté t'importune & t'accable!
Quel eft donc mon efpoir? Ah! courageux Caton,
ame vraiment romaine & digne de Platon,
que n'ai-je dans mon fein ton audace hardie,
ce noble mépris de la mort,
qui t'affranchit par un heureux effort,
& de Céfar & de la vie!
Mais qu'ai-je dit? quand ma mourante voix

appelle ce fommeil, cette heureufe impuiffance
qui doit endormir ma fouffrance,
& d'un coup m'épargner tant de coups à la fois,
de la religion j'entens la voix tonnante . . . .
Eh bien! fille du Ciel, parle, confole-moi;
d'un feul de tes rayons la lueur bienfaifante
de mes pas égarés écartera l'effroi.
„ Attens, vafe orgueilleux, enfant de la pouffiere,
„ que l'efprit qui d'un fouffle anime la matiere,
„ qui te forma, te paîtrit à fon gré,
„ à fon gré décompofe une argile groffiere,
„ & te rende au limon dont il t'avoit tiré;
„ baiffe ta paupiere arrogante;
„ homme, vis, fouffre, adore, & ne demande pas
„ pourquoi tant d'ennemis s'attachent à tes pas;
„ quand il en fera tems, victime obéiffante,
„ reçois, fans murmurer, l'arrêt de ton trépas".

Traînons donc, malheureux, la chaîne qui
nous lie;
fur les bords de la tombe ofons nous arrêter,
& fans interroger la main qui nous châtie,
courbé fous le malheur, fachons la refpecter.

Par M. D'ARNAUD.

A UNE DAME DE MILAN.

Jamais Beauté ne me fera la loi :
je n'en ſuis plus à mon apprentiſſage ;
indépendant, libre & maître de moi,
je dois, je veux, & je ſais être ſage :
non que mon coeur indocile & ſauvage
mette ſa gloire à braver ſon penchant ;
je ſuis touché, quand l'objet eſt touchant :
je lui permets volontiers de me plaire,
du jour levé jusqu'au ſoleil couchant ;
paſſé la nuit, je cherche à m'en défaire.
Comme un oiſeau par la couleur ſéduit,
de branche en branche & d'une aîle légere,
va becquetant & la fleur & le fruit,
comme un enfant loin des yeux de ſa mere,
j'aime à jouer & n'ai point d'autre affaire.
Il faut tout voir, tout aimer tour à tour :
c'eſt un tribut qu'on doit à la Nature ;
& c'eſt lui faire une ſanglante injure,
que d'arracher les aîles à l'Amour.
Ce Dieu volage eſt l'enfant du caprice :
il naît, il croît, il vieillit en un jour ;
tout le plaiſir qu'on goûte à ſon ſervice
eſt au paſſage, & jamais au ſéjour.

Car

Car raisonnons: que peut-on toujours faire
ou toujours dire à la même Bergere?
Qui? moi! que j'aille encenser son orgueil,
à ses genoux attendre le coup-d'oeil,
ou quelque mot que son coeur désavoue,
baiser la main ou peut-être la joue,
bientôt après gémir d'un froid accueil;
point de repos, jamais de pure joie,
languir dix ans: c'est le siége de Troie.

Par M. Clement.

MADRIGAL.

Folatre volupté, déesse d'Epicure,
j'ai donc quitté pour toi le tendre sentiment!
pourquoi vous séparer, enfans de la nature?
vous y perdez également.
Du sentiment, sur-tout, la force inépuisable,
sans cesse reproduit une ivresse durable:
la tienne, ô volupté, ne renaît qu'un moment.
Tu caresses nos sens, il enchante notre ame;
tu n'es qu'une étincelle, amour est une flamme;
lui seul dans tes dégouts il peut te ranimer;
je suis las de plaisirs, & j'ai besoin d'aimer.

Par M. de Belloy.

LE

LE CHEVALIER, ET LA FILLE DU BERGER.

ROMANCE

Imitée de l'Anglois.

Au tems jadis, un Chevalier,
trouvant au bois gente Bergere,
lui dit: il faut nous marier,
fans Curé, Parens, ni Notaire.

Quand on brule de franche ardeur,
quel befoin eft-il d'autre chofe?
Pour gage, je t'offre mon coeur;
pour dot, je ne veux que ta rofe.

Votre coeur n'eft pas fait pour moi;
fi ma rofe fait votre envie,
nul galant, dût-il être Roi,
ne l'obtiendra qn'avec ma vie.

Malgré fes cris, au même inftant,
il ravit cette fleur chérie;
puis il lui dit en la quittant:
ne craignez rien pour votre vie.

Life,

Life, au comble de la douleur,
de l'oeil en vain fuit le coupable,
& fent d'autant mieux fon malheur,
que fon vainqueur étoit aimable.

Mais fût-il Vicomte ou Baron,
Life lui déclare la guerre;
pourvû qu'elle fache fon nom,
fon rang ne l'inquiéte guére.

Car, fans ce nom, quel Dieu pourra
feconder les voeux qu'elle forme? . .
Un Hermite, qui prioit là,
le connoiffoit, & l'en informe.

Ah! Ciel, dit-elle, j'entrevoi
ce que ta bonté me prépare . . .
Edgar eft jufte; il eft mon Roi;
il m'entendra: . . . tremble, Barbare!

Life vole, arrive à la Cour,
& de voir le prince attend l'heure.
Qui l'aidera dans ce féjour? . . .
Mais Life eft belle, & Life pleure.

Jeune, aimable, comme au printems
plaît à tous les yeux la nature,
les moins fenfibles Courtifans
partagent les maux qu'elle endure.

Edgar,

Edgar, qui s'avance à l'inſtant,
parmi la foule la remarque:
la Bergere approche en tremblant,
& ſe traîne aux pieds du Monarque.

Sa voix s'épuiſe en longs ſanglots;
& la pauvre Liſe troublée
articule à peine ces mots:
Sire, juſtice! . . . . on m'a volée. —

Quoi? — Ce que je gardois le mieux,
ce que par force il a ſu prendre,
mon tréſor le plus précieux,
& qu'en vain il voudroit me rendre! —

Eſt-ce velours, eſt-ce drap d'or,
qui de tant de larmes ſont cauſe? —
Ah! Sire! c'eſt bien plus encor! —
Que vous a-t-il donc pris? — Ma roſe. —

Si le raviſſeur eſt garçon,
pour époux ton Roi te l'accorde:
s'il ne l'eſt, quel que ſoit ſon nom,
il mourra ſans miſéricorde.

On l'appelle . . . c'étoit Mainfroi,
frere de la Reine Mycée. . . .
J'en ſuis faché, lui dit le Roi:
mais la ſentence eſt prononcée.

Mainfroi l'appaiſe vainement:
le Roi ſort, & les laiſſe enſemble.
Terraſſé par ce jugement,
Mainfroi ſe taît, & Liſe tremble.

Par crainte & par orgueil plus doux,
bientôt il la flate, il s'excuſe;
il offre argent, or, & bijoux:
mais la Bergere tout refuſe.

Garde ton or & tes bijoux;
Mainfroi, ton erreur eſt extrême;
ſi du Roi tu crains le courroux,
je ne veux de toi . . . que toi-même. —

Cruelle! c'eſt trop m'outrager:
quoique je mérite de blâme,
la fille d'un chétif berger
jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens choiſis les plus beaux;
viens, & partage ma richeſſe;
prens le premier de mes châteaux,
& de Mainfroi ſois la maîtreſſe. —

Non! tu dois être mon époux:
le Roi le veut; l'honneur l'ordonne;
Liſe, pour un titre ſi doux,
refuſeroit une couronne.

Duſſé-je, dès le lendemain,
comme eſclave me voir vendue!
duſſé-je périr de ta main!
je la réclame; elle m'eſt due.

A ce diſcours le fier Mainfroi
connoit l'amour, céde à ſes larmes. . . .
Viens au temple, je ſuis à toi:
viens, Liſe, rends grace à tes charmes.

Déjà par les mains de l'amour,
la jeune Bergere eſt parée,
& du Roi même avec ſa cour,
à l'autel ſe voit entourée.

C'eſt à vous, dit-elle, grand Roi,
que je dois ce bonheur ſuprême. . . .
mais, quand tu veux bien être à moi,
Mainfroi . . . je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur eſt ſatisfait;
qui me l'ôta ſut me le rendre,
& chez moi l'amour gémiroit,
ſi plus longtems j'oſois l'entendre.

Tandis que je vais dans les bois
garder les troupeaux de mon pere,
puiſſes-tu du moins quelquefois
te ſouvenir de ta Bergere!

Mainfroi s'écrie avec transports:
arrête . . . daigne être ma femme! . . .
Si la beauté forma ton corps,
le ciel même a formé ton ame!

Edgar lui-même avec sa Cour,
se joint à Mainfroi qui supplie;
& Lise enfin céde à l'amour,
qui fit le charme de leur vie.

Par M. DE LA PLACE.

IMPROMPTU

A mon Ami, dans la chambre duquel j'avois fait des vers qu'il trouva bons.

Mes vers t'ont plu: j'en ai du plaisir sans surprise;
j'étois aux lieux où tu viens implorer
le Dieu du Pinde, il a cru t'inspirer:
j'ai profité de la méprise.

Par M. IMBERT.

LES

FLÊCHES DE L'AMOUR.

D'un ruiſſeau qui coupoit la plaine
mes pas ſuivoient chaque détour,
& bientôt ſa courſe m'entraine
près d'un bois où dormoit l'amour.

Ses traits ſur un tapis de mouſſe
ſont répandus à ſes cotés;
Qu'un autre que moi les émouſſe;
j'aime jusqu'à leurs cruautés.

Mais voyant leur plume légere
différer en tout à mes yeux,
je m'occupe de ce myſtere
dont mon esprit eſt curieux.

L'Amour s'éveille, je friſonne;
ami, dit-il, avec bonté,
de ce prodige qui t'étonne,
tu vas percer l'obſcurité.

Ai-je à frapper l'ame inquiéte
de quel'u' amant fombre & jaloux?
je choifis alors la fagette
où font les plumes des hiboux.

Pour le difciple d'Epicure,
le fentiment eft fans attraits.
Quand je lui fais une bleffure,
les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon eft pour le téméraire,
le férin pour les beaux conteurs.
Pour le fat toujours fûr de plaire,
du Paon j'emprunte les couleurs.

Veux-je bleffer un coeur fidéle
fait pour aimer bien conftamment?
la plume de la tourterelle
à ma flêche fert d'ornement.

Regarde-la, vois qu'elle eft belle!
fur tous mes traits elle a le prix.
Ah! m'écriai-je, Amour, c'eft celle
dont tu m'as bleffé pour Iris.

Par M. Bret.

RO-

Li-son dormoit dans un bo-cage, un
Son lit étoit un verd Feuillage, ah!

p.

bras par-ci l'autre par-là
qu'on dort bien comme ce-là

f.

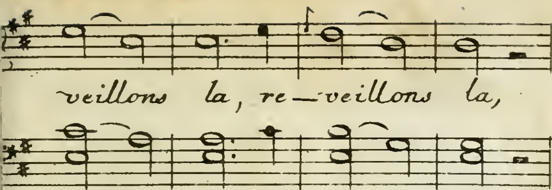
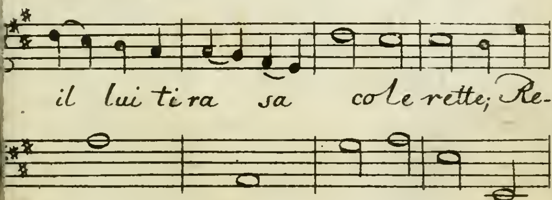
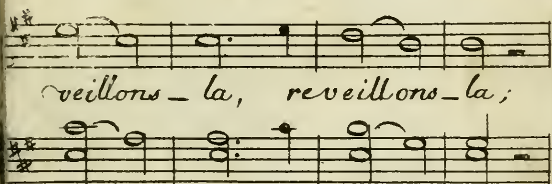
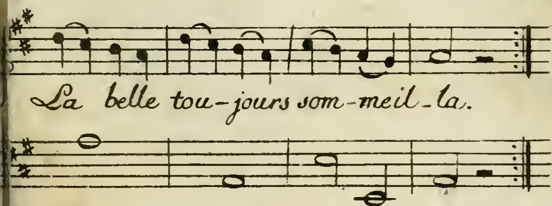
Son a-

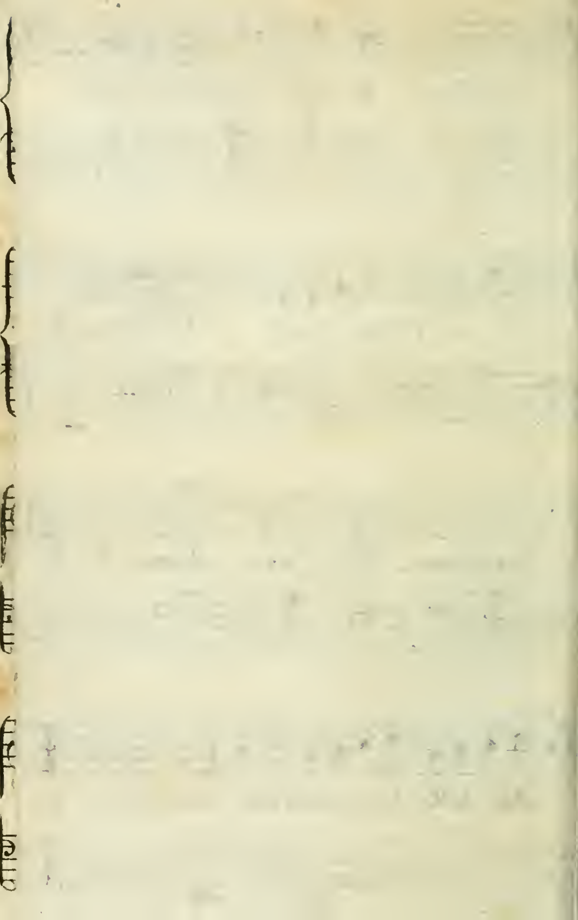
mant est là qui la guette, voyons, dit-

fortiss.

il, re-veillons la. Re-

pianiss.


veillons la, re—veillons la,

il lui tira sa colerette; Re-

veillons_la, reveillons_la;

La belle tou-jours som-meil_la.



ROMANCE.

Lifon dormoit dans un bocage
un bras par-ci, l'autre par-là.
Son lit étoit un verd feuillage,
ah! qu'on dort bien comme cela!
Son amant eſt là qui la guette,
voyons, dit-il, reveillons-la;
reveillons-la, reveillons-la;
il lui tira ſa collerette;
reveillons-la, réveillons-la.
La belle toujours ſommeilla.

Jettons, dit-il, ſur la dormeuſe
des fleurs par-ci, des fleurs par-là;
il en couvrit la ſommeilleuſe,
elle dormit malgré cela.
Eſſayons un baiſer bien tendre,
peut-être il la reveillera.
Voyons cela, voyons cela.
Avec adreſſe il ſût le prendre.
Il falloit ça, pas moins que ça,
& Liſon enfin s'éveilla.

La bergere toute interdite
lui dit par-ci, lui dit par-là:
Colin, allés-vous en bien vite,
en agit-on comme cela?

Ma

Ma foi, dit-il, j'ai vu l'aurore
moins belle que vous n'étiés-là.
Dormés comm' ça, dormés comm' ça,
ah! de grace dormés encore!
Dormés comm' ça, dormés comm'ça,
& Colin vous reveillera.

Par M. Monvel.

VERS

POUR

*MADAME LA COMTESSE DE ***

Qui offroit à son mari, son petit enfant pour bouquet, le jour de la fête de son père.

Du soin de vous faire un bouquet,
j'avois depuis deux jours occupé ma pensée;
je le voulois charmant, je le voulois parfait,
& ce n'étoit pas chose aisée,
lorsque soudain,
le dieu badin
qui nous unit, me dit: ma mère,
ce bouquet est sous votre main;
il faut présenter à mon père
une fleur de votre jardin.
— Quelle? — Fanfan, mon petit frère.

Par M. Diderot.

À

A MONSIEUR DE**

Vos difcours légers & frivoles,
n'annoncent point une fincere ardeur:
Tircis, une douce langueur,
des foupirs & non des paroles,
voilà le langage du coeur.
Eprouvez-vous ce trouble extrême,
cet embarras délicieux,
qu'on a près de l'objet qu'on aime?
ah! s'il étoit peint dans vos yeux,
plus féduifant que l'Amour même,
vous feriez auffi dangereux.

Par Madame la Marquife D'ANTREMONT.

A MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT.

Ancien difciple d'Apollon,
j'errois fur les bords du Cocite,
lorfque le Dieu de l'Hélicon,
dit à fa mufe favor rite:
écrivez à ce vieux barbon;
elle m'écrit, je reffufcite.

Par M. DE VOLTAIRE.

CHAN-

CHANSON.

Or écoutés petits & grands
l'hiſtoire d'un Roi de vingt ans,
qui doit ramener en France
les bonnes moeurs & la décence.
D'après ce plan que deviendront
tant de catins & de fripons?
s'il veut de l'honneur & des moeurs,
que feront nos jeunes ſeigneurs?
s'il aime les honnêtes femmes
que feront tant de belles dames?
s'il bannit les gens déréglés
que feront nos riches abbés?
s'il dédaigne un frivole encens
que feront donc nos courtiſans?
que feront les amis des Princes?
autrement nommés en province.
Que deviendront les partiſans,
ſi les ſujets ſont ſes enfans?
s'il veut qu'un prélat ſoit chrétien,
le magiſtrat homme de bien,
que d'éveques, de grands vicaires,
combien de ſages mercenaires
vont changer de conduite? Amen!
Domine ſalvum ſac Regem!

VERS

VERS
A MONSIEUR
LE DUC DE NIVERNOIS,
en lui envoyant la pièce intitulée l'Homme inutile.

Toi qui fais plus qu'un autre, & qui fais avec grace,
mélange heureux des dons de l'esprit & du coeur,
toi, des habitans du Parnasse
le rival & le protecteur,
qui badines avec Horace,
dont l'esprit délicat, juste, sublime & fin
rend utile & riant chaque objet qu'il embrasse,
& que déjà l'histoire place
entre d'Ossat & Mazarin,
reçois de mon loisir cet enfant clandestin.
Lorsque j'ai peint *l'homme inutile*,
j'ai voulu corriger la jeunesse indocile:
peut-être que j'aurois mieux fait
de leur envoyer ton portrait.
Ils verroient que dans ton jeune âge,
l'effort de la raison fut ton apprentissage,
la vérité, tes premiers jeux,
sans rien perdre du badinage,
par qui seul la jeunesse est sage,
par qui seul le sage est heureux.

Par feu M. le Président HENAUT.

EPITRE
A ALEXANDRINE.

Jeune & folâtre Alexandrine,
je ſentois mon heure venir;
je touchois preſque à ma ruine;
j'allois . . . oui, j'allois m'attendrir,
grace à ta friponne de mine;
j'ai pris la poſte pour te fuir.

Je me ſuis abuſé ſans doute;
je n'en ai pas plus de repos;
change-t-on de coeur ſur la route,
comme l'on change de chevaux?
L'amour ſe rit de mon voyage,
& de mes projets & de moi:
ſans ceſſe il me parle de toi,
& m'offre toujours ton image.

Je revois ces yeux libertins;
que fait pétiller la folie,
& tes agrémens enfantins,
& cet art qui les multiplie,
& cette bouche au doux ſouris
où le baiſer vit & repoſe;

&

& ces globes femés de lis,
que furmonte un bouton de rofe.
De loin tu fais lancer tes traits,
au fond d'un bois, dans la prairie;
par-tout je trouve tes filets,
& je galope dans la Brie,
avec l'amour & tes attraits.

Apprends jufqu'où va mon délire:
fi le Ciel eft pur, fi je fens
dans les airs le frais du Zéphire,
je me dis: en ces doux momens,
Alexandrine doit fourire.
Mais fur la cime des forêts,
s'il s'élève une nue obfcure,
c'eft toi qui boudes la nature;
oui, les beaux jours font tes bienfaits.
Que de feux! mais, hélas! qu'en faire?
A peine as-tu tes dix-fept ans;
déferteurs des bofquets rians,
ou du colombier de Cythère,
bientôt tous les Amours du tems
adroits, trompeurs & careffans,
viendront habiter ta volière,
becqueter tes charmes naiffans,
& je voyagerai long-tems
avant de parvenir à plaire.

Chasse, crois-moi, ces importans
dont la nuisible flaterie
berce les enfans de Thalie,
& fait sommeiller les talens;
choisis plutôt un fou sincere
qui sache aimer sans fade encens;
tiens, si tu veux, j'ai ton affaire.

Je m'abandonne à cet espoir;
il a suspendu mes allarmes;
au galop je fuyois tes charmes:
au galop je viens les revoir;
je viens te consacrer ma vie:
je suis ivre & brûlant d'amour;
arrange-toi, je t'en supplie,
pour m'adorer à mon retour.

Par M. DORAT.

L'ENFANT SUR UNE TABLE.

FABLE.

Un enfant s'admiroit placé sur une table;
je suis grand, disoit-il. Quelqu'un lui répondit:
descendez, vous serez petit.

Quel est l'enfant de cette fable?
le riche qui s'enorgueillit.

Par M. BARBE.

LES

LES
AMANS HEUREUX.

Lise étoit dans ſon aurore,
& ſur ſon ſein fait au tour,
déja s'empreſſoient d'éclore
les richeſſes de l'amour.
Sur ſes levres demi-cloſes,
erroient déja les ſoupirs,
comme autour de jeunes roſes,
on voit voler les Zéphirs.

Elle avoit vu le feuillage
ſeize fois naître & mourir;
Sylvandre étoit du même âge;
c'eſt l'age heureux du plaiſir.
Ils s'aimoient d'amour ſi tendre,
qu'on doutoit, voyant leurs feux,
qui de Liſe ou de Sylvandre
étoit le plus amoureux.

Dès que Liſe étoit abſente,
tout affligeoit ſon amant;
loin de lui ſa jeune amante
ſouffroit le même tourment.

Ils laiſſoient couler des larmes,
quand ils ſe quittoient le ſoir,
& rien n'égaloit les charmes
qu'ils goutoient à ſe revoir.

Si l'un chantoit un air tendre,
l'autre aimoit à le chanter;
Liſe en écoutant Sylvandre,
ſentoit ſon coeur palpiter.
Sylvandre étoit dans l'ivreſſe,
en l'écoutant à ſon tour,
& l'interrompoit ſans ceſſe
par des baiſers pleins d'amour.

Un jour dans un verd boccage,
Liſe auprès de ſon berger,
ſe livroit au badinage,
ſans ſoupçonner de danger;
quand ſoudain le ciel ſe couvre;
un voile épais noircit l'air,
& du nuage qui s'ouvre
ſortent la foudre & l'éclair.

Liſe étoit pâle & tremblante
dans les bras de ſon amant;
ſur eux la foudre brulante
tombe, éclate en mugiſſant;

tous

tous deux ſont frappés enſemble;
un ſeul coup finit leur ſort,
& leurs coeurs qu'amour aſſemble
ſont unis malgré la mort.

Par M. LEONARD.

---

*A MADAME DE**.*

Qui avoit fait le rôle d'une Prêtreſſe de l'amitié dans un divertiſſement de ſociété.

A la tendre amitié, j'ai conſacré ma lyre.
Hier encor j'embraſſois ſon autel,
& j'allois, tranſporté d'un ſublime délire,
entonner à ſa gloire un cantique immortel:
mais lorſque je vous vis ſi touchante & ſi belle,
ſous mes doigts, tout-à-coup, la lyre fut rebelle,
& l'amitié n'eut pas tous les honneurs du jour:
à chaque ſon que je formois pour elle,
mon coeur payoit un ſoupir à l'amour.

Par M. DIDEROT.

LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
objet des baifers du Zephir,
reine de l'empire de Flore,
hate-toi de t'épanouir,
Que dis-je, hélas! crains de paroître,
différe un moment de t'ouvrir;
l'inftant qui doit te faire naître,
eft celui, qui doit te flétrir.

Va, meurs fur le fein de Thémire;
qu'il foit ton trone & ton tombeau;
jaloux de ton sort je n'afpire
qu'au bonheur d'un trépas fi beau.
Si quelque main a l'imprudence
de venir troubler fon repos,
emporte avec toi ta défence,
garde une épine à mes rivaux.

L'amour aura foin de t'inftruire
de quel coté tu dois pencher;
éclate à mes yeux fans me nuire;
pare fon fein fans le cacher.
Qu'enfin elle rende fes armes
au dieu qui forma mes liens,
& qu'en voyant périr tes charmes,
elle apprenne à jouir des fiens.

Par M. Bernard.

EPI-

EPITRE

A la Maîtresse que j'aurai.

A Zulmé, Zélis & Liſette,
je ne conſacre plus mes ſons:
faut-il toujours, ſur ſa muſette,
redire les mêmes chanſons?
Ma Zulmé, toujours raiſonnable,
m'attriſte par ſa dignité:
elle croit trop que la beauté
n'a jamais beſoin d'être aimable.

Dans le moment fait pour jouir,
Zélis ou plaiſante, ou raiſonne;
elle n'a jamais de plaiſir,
comment voulez-vous qu'elle en donne?

Liſette, il faut en convenir,
eſt aimable, & jeune, & jolie:
ſans art, elle ſait réunir
la tendreſſe avec la folie;
ſes grands yeux noirs ſont pleins de feux;
ils annoncent la plus belle ame;
l'amour ſemble y puiſer ſa flame:
mais, hélas! . . . j'ai tant vû ſes yeux!

De la rofe qui vient d'éclore,
fa bouche a les vives couleurs ;
fon haleine eft plus pure encore
que celle dont l'amant de Flore,
careffe la tige des fleurs;
près de fes levres raviffantes,
trente-deux perles éclatantes,
que polit la main de l'Amour,
reffemblent aux pleurs que l'aurore,
fur la rofe qu'elle colore,
répand au matin d'un beau jour!
rien n'eft fi doux que fon fourire:
mais, hélas!.. je l'ai tant vû rire!
Sur fon fein, l'Amour repofé
avec la volupté refpire:
mais enfin... je l'ai tant baifé!
Lifette eft volage & coquette;
fes yeux font grands, fans être beaux;
j'ai fi long-tems... aimé Lifette!
Oui, Lifette a mille défauts.

O toi, ma future Maîtreffe,
toi qui, fans doute, as mille appas;
objet de toute ma tendreffe,
ô toi! que je ne connois pas;
ô toi! des belles la plus belle,
toi feule es digne de mes chants;
tu m'as toujours été cruelle:

tes

tes défauts mêmes font charmans.
Oui, je te consacre ma lyre;
je veux célébrer tes attraits;
c'eſt l'Amour même qui m'inſpire . . .
mais comment tes yeux ſont-ils faits?
Ce ſont les yeux même de Flore . . .
Qu'ils ſoient petits, grands, noirs ou bleus:
ils ne m'ont point dit: je t'adore;
fut-il jamais de plus beaux yeux?
Ma maîtreſſe, es-tu brune ou blonde?
après tout, qu'importe à mes feux?
Jamais ta treſſe vagabonde,
par mille replis amoureux,
ne forma nos chiffres heureux:
non . . . ma maîtreſſe, tes cheveux
ſont les plus beaux cheveux du monde.
Mais enfin tes ſeules rigueurs
ne feront point mon ſeul partage:
ſatisfaite de mon hommage,
un jour tu tariras mes pleurs.
D'un amant eſſuyer les larmes,
c'eſt vouloir deſſiller les yeux:
aux regards de l'amour heureux,
les défauts ne ſont plus des charmes;
dès que les amours ſont contens,
on ne les retient qu'avec peine:
ſouvent, au bout de la ſemaine,
ils ont déja les cheveux blancs;

on

on voit que ces enfans volages
ſont toujours prêts à ſommeiller;
plus de folie & plus d'orages,
& lorſque les amours ſont ſages,
ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée,
pour venir habiter nos bois,
l'aimable fils de Cythérée
a deux chars comme deux carquois;
ſemblable à celui de ſa mere,
l'un traîné par des tourtereaux,
ſans bruit, ſans indiſcrets flambeaux,
tant que la Dryade eſt ſévere,
parmi les ombres du myſtere,
eſcorte l'enfant de Paphos:
mais ſi la bergere abuſée,
aux tranſports du Faune amoureux.
accorde une victoire aiſée,
dans le déſordre de ſes feux,
ſoudain les papillons volages,
de l'amour ſont les conducteurs,
& plus brillans que ces nuages
dont Iris a peint les couleurs,
malgré la Dryade & ſes pleurs,
entraînent loin de ces bocages,
l'Amour qui rit de ſes douleurs.
De la roſe qui te couronne,
pour conſerver le frêle éclat,

par

par l'amant le plus délicat,
apprends les secrets qu'il te donne.
Connois bien l'art voluptueux
d'éviter l'instant de te rendre:
laisse-le briller à mes yeux:
connois l'art de le faire attendre;
fâche-toi pour mieux t'appaiser,
n'accorde rien sans le défendre;
donne quelquefois un baiser;
plus souvent laisse-le moi prendre;
que la plus légere faveur
ait tout le prix d'une victoire:
en baisant ta main, je dois croire
qu'il n'est point de plus grand bonheur;
lorsque ma bouche est sur ta bouche,
va, ton sein doit être couvert;
que sur ton sein, lorsque j'y touche,
ton voile ne soit qu'entr'ouvert;
garde-toi d'offrir à ma vue
tes charmes, sans aucun bandeau:
si jamais je te voyois nue,
tu n'aurois plus rien de nouveau;
pour rendre mon bonheur extrême,
laisse-moi long-tems soupirer:
dans le sein du bonheur suprême,
que j'aye encore à desirer;
ne sois pas tous les jours la même;
ne te pare pas tous les jours;

le

le premier talent des amours
est celui des métamorphofes:
fi le printems régnoit toujours,
on n'aimeroit pas tant les rofes.

Par M. DE PEZAI.

LES

CHEVAUX DE CAROSSE,

FABLE.

Deux chevaux attelés enfemble dans Paris,
traînoient un char: oh voilà, ce me femble,
deux bons amis, dit un âne furpris!
Comme ils s'aiment tous deux! ils vont toujours enfemble.
Va, fache, dit l'un d'eux, qu'on peut, en tout pays,
être enfemble attachés, fans être plus unis,
n'avoir rien de commun qu'une chaine pareille.

L'époux de la jeune Cloris
me dit, hier, même chofe à l'oreille.

Par M. IMBERT.

A Madame
DU BOCAGE.

J'avois fait un voeu téméraire
de chanter un jour à la fois
les graces, l'efprit, l'art de plaire,
le talent d'unir fous fes loix
le Dieu du Pinde & de Cythère;
fur cet objet fixant mon choix,
je cherchois ce rare affemblage;
nul autre ne put me toucher:
mais je vis hier du Bocage,
& je n'eus plus rien à chercher.

Par M. DE VOLTAIRE.

MADRIGAL.
*A MADAME de ****
en lui préfentant une violette.

Modefte en ma couleur, modefte en mon féjour,
franche d'ambition, je me cache fous l'herbe;
mais fi fur votre front je me puis voir un jour,
la plus humble des fleurs fera la plus fuperbe.

Par feu M. DE REBOUCHER.

VERS
SUR
L'AVENEMENT DE LOUIS XVI AU TRÔNE.

Louis vient de defcendre au tombeau de fes peres,
au vainqueur de la Flandre, à l'ami de la paix
nous donnons des larmes finceres.
Mais au milieu de tes regrets,
France, léve la tête, & voit ton maître augufte
qui s'annonce par des bienfaits,
& jure, entre tes mains, d'être économe & jufte.
Si jeune fur le trône, & commandant à tous,
qu'il eft beau de favoir commander à foi-même!
De cette gloire, hélas! peu de rois font jaloux;
il en eft cent qu'on craint pour un feul que l'on aime.
C'eft vous que j'en accufe, infames féducteurs,
qui par une coupable adreffe,
des rois, pour les corrompre, étudiant les coeurs,
du fuprême pouvoir y nourriffés l'ivreffe,
& mettés à profit leur honte, & nos malheurs!
Tu confonds d'un regard ces vils empoifonneurs,
jeune Roi; fans orgueil, ainfi que fans foibleffe,
tu fais que nés mortels, formés du même fang,
nos maîtres font, ce que nous fommes;

qu'é-

qu'élevés dans le plus haut rang,
leur plus beau titre c'eſt d'être Hommes;
que leur plus belle gloire eſt de s'en ſouvenir.
Déja plein d'un eſpoir, que tu ne peux trahir,
de ton regne naiſſant chacun bénit l'aurore;
un peuple aimable & doux, preſſé d'aimer ſes rois,
au devant de tes pas vole en foule, & t'adore;
l'amour de mille cris ne forme qu'une voix.
Pourſuis, & ſur nos coeurs exerce un doux empire;
la France a dans ſon ſein vingt millions d'enfans;
quelle gloire pour toi, ſi bientot tu peux dire,
je les rends tous heureux, & je n'ai que vingt ans!

Par M. SAURIN.

INSCRIPTION

Miſe au bas du Mauſolée de Stanislas, Roi de Pologne. *

Il n'eſt point de vertus, que ſon nom ne rappelle:
Philoſophe & guerrier, Monarque & Citoyen;
ſon génie étendit l'art de faire du bien;
Charles fut ſon ami, Trajan fut ſon modele.

Par M. L'Abbé PORQUET.

* Il a été élevé par les ordres de l'hotel-de-Ville de Nancy.

LA NUIT, ODE.

Déja le flambeau du monde
dans les abimes de l'onde
replongeoit ſon char errant;
annonçant aux mortels la fin de ſa carriere,
par des torrens de lumiere,
ſes rapides courſiers embraſoient le couchant.

Le doux repos, ſur ſes traces,
endormoit au ſein des graces,
les ris, enfans du bonheur;
& la nuit, à pas lents, venoit dans nos aſyles,
ſemer les ſonges tranquiles,
les douceurs de la paix, & le ſommeil trompeur.

Seul, au bord d'une onde pure,
je contemplois la nature
à la fraicheur des ruiſſeaux;
& ce vaſte univers dans les bras du ſilence;
offroit à mon indolence
des attraits plus piquans, & des charmes nouveaux.

Tan-

Tantôt le feu des étoiles
éclairant les fombres voiles
dont la nuit couvroit les cieux,
j'élevois mes regards au féjour du tonnerre:
tantôt parcourant la terre,
je difois dans mon coeur, l'homme eft vraiment heureux!

La discorde eft affoupie,
& les ferpens de l'envie
font plongés dans le fommeil.
Etendu fur fon char, las de fang & de rage,
Mars interrompt le carnage,
& l'ombre des combats a voilé l'appareil.

L'aimable paix fous fes ailes,
étouffe les étincelles
de la vengeance en courroux:
& le vil délateur, courbant fon front perfide,
dort fur la trame homicide
que fa main ténébreufe ourdiffoit contre nous.

O nuit charmante & fidelle!
O que ton ombre récele
de plaifirs & de douceurs!
Que l'homme, en ce moment, jouit d'un fort paifible!
fon ame calme & fenfible
s'ouvre aux fonges légers, enfans de fes erreurs.

Ainli je parlois encore,
quand la diligente aurore
fourit à l'émail des fleurs;
& le démon du bruit, defcendant des montagnes,
ramena dans les campagnes
les pénibles travaux & les foucis rongeurs.

Par M. L'Abbé MARÉCHAL.

EPITAPHE

DE M. HELVÉTIUS.

Bienfaiteur délicat, riche fans étalage,
père tendre, ami généreux,
au fein de l'opulence, il eut les moeurs d'un fage,
& fon or lui fervit à faire des heureux.
Mais vers le déclin de fon âge,
des vices de fon tems, la défolante image
vint le bleffer d'un trait fi douloureux,
qu'au-delà des rivages fombres,
entre Platon & Lucrece attendu,
doucement il eſt defcendu
chercher des vertus chez les ombres.

Par M. DORAT.

A LA-FONTAINE.

Esope & Phedre ont reçu mon hommage;
reçoit, comme eux, un tribut mérité.
La-Fontaine! déjà tu t'es flatté, je gage,
que l'encens à la main, je viens, suivant l'usage,
te traiter en divinité.
Sans l'hôte vous avés compté:
comptés deux fois; par un trop doux langage,
La-Fontaine, on vous a gaté.
Mais soyons vrais. On te révere, on t'aime,
& l'on ne te reproche rien.
Je vais sur tes défauts raisonner en moi-même;
sois temoin de cet entretien.
Tu narres bien, je le sais, & très-bien;
oui; mais tu prends mainte licence.
tes vers jettés avec trop peu de soins
sont négligés, & néanmoins
j'aime assés cette négligence;
ce n'est qu'une grace de plus.
Çà confesse du moins, que, par trop d'abondance,
quelquefois tu deviens diffus;
tu te répands en discours superflus.
Il est vrai, que ton verbiage
est si charmant, & va si bien au coeur,
qu'on chemine de page en page,

 sans

fans trop mefurer la longueur
de la route, où l'efprit voyage.
Ah! m'y voilà. Tu n'es pas inventeur.
Mais d'où viens, que pour l'ofer dire,
il faut furtout fe garder de te lire?
qui te lira, te croira créateur.
Ah! tu l'eft bien auffi. Tu peux, en affurance,
te nommer tel. Pourtant, à pefer tes écrits,
plufieurs défauts entrent dans la balance.
Mais tu féduis, fans qu'on y penfe;
l'éfprit fe tait, le coeur eft pris.
Que fais-je? Ah! finiffons. Je t'excufe fans ceffe;
de tes défauts je vois qu'en ce moment,
je m'entretiens comme un amant
parle de ceux de fa maîtreffe.

Par M. IMBERT.

QUATRIN

pour le portrait de M. de la Condamine.

Son ame fut active & fa raifon profonde;
on refpecta fes moeurs, ainfi que fes écrits;
fes loifirs l'ont placé parmi les beaux efprits,
& fes travaux au rang des bienfaiteurs du monde.

LE

LE FAUX COCQ,

FABLE.

J'ai lu qu'en un certain village
dont je viens d'oublier le nom,
un cocq, au printems de ſon âge,
avoit uſurpé le renom
d'être en amour fort redoutable.
Ce n'étoit pas qu'il fût aimable:
nul eſprit, point de ſens, un frivole jargon,
& de grands airs faiſoient en ſomme
tout le mérite de mon homme,
ou de mon cocq du moins; car je me ſuis trompé;
mais aux traits que l'on vient de rendre,
il eſt aiſé de ſe méprendre.
Mon cocq donc faiſant le huppé,
jarrêt tendu, la tête altiere,
l'oeillade dédaigneuſe & fiere,
ſe vantoit à tout le hameau
chaque jour d'un exploit nouveau.
A ſon dire, il n'étoit ni poules ni poulettes
qu'il n'eût miſes ſur le bouton;
toutes étoient à lui, même les plus diſcretes;
tels bruits trouvent crédit, encor qu'ils ſoient ſornettes;
ils mirent l'allarme au canton;

du fat l'impertinent langage
alla troubler plus d'un ménage
où régnoit le parfait bonheur;
même on vit plus d'un mariage
manqué net, grace à l'impoſteur.
Ce n'eſt tout: d'une double grille
on renforça les poulaillers;
& ſi quelquefois les fumiers
portoient la pauvre volatille,
chaque mère y menoit ſa fille
& reſtoit toujours à côté:
ſi qu'une langue envenimée
ravit à la gent emplumée,
les plus grands biens de tous, honneur & liberté;
le premier eſt ſur-tout ſort difficile à rendre.
Un autre auroit couru ſe pendre,
pour expier ſon crime & ramener la paix:
mais un fat ne ſe pend jamais;
le courage lui manque: eh! s'il étoit ſon guide,
une femme douce & timide
feroit-elle en bute à ſes traits?
Sexe foible & charmant qu'un ſot orgueil outrage,
ſi comme nous, vous pouviez vous venger,
on vous reſpecteroit ſans doute davantage:
mais voilà ſur ce point aſſez verbiager;
revenons à mon cocq; loin donc qu'il eût dans l'ame
des remords, il ſe mit à chanter même game
& pire encor qu'auparavant;

il

il prétendoit qu'inceſſamment
on alloit voir poulette & poule,
dénicher & mourir d'ennui
ne pouvant vivre loin de lui;
des malades d'amour que grande étoit la foule;
qu'à lui pour les guérir on recourroit bientôt;
que même dans l'incognito,
il avoit malgré les vedettes,
& les grilles & les verroux,
déja ſû de quatre poulettes
obtenir quatre rendez-vous.
Il pourſuivoit ſon étalage
tout au beau milieu du village:
alors un autre cocq, honnête perſonnage,
bonne tête & franc de collier,
conſidéré ſur ſon paillier,
en un mot cocq prudent & ſage,
(on peut l'être dans tout état)
s'approchant, lui dit: mon compère,
de grace à quoi bon tant d'éclat?
de votre langue de vipère,
faut-il que nous ſouffrions tous?
ſi vous êtes heureux, eh, bien! tant mieux pour vous;
pourquoi de toutes vos merveilles
venir nous rompre les oreilles?
je veux bien vous dire d'ailleurs,
qu'en votre petite gazette,
vous avez prôné les faveurs

de telle ou telle autre poulette
dont nous connoiſſons la vertu.
Vertu de poule! y penſe-tu,
reprit le cocquart petit-maître?
tu leur en as trouvé peut-être!
elle la réſervoit pour toi!
vertu! le plaiſant mot! aux cocqs faits comme moi,
il ne faut pas compter pareilles fariboles.
Comme il achevoit ces paroles,
on vit, ne ſais comment, que le godelureau
n'étoit rien qu'un chapon, dont par haſard la tête
s'étoit dérobée au coûteau
qui devoit lui trancher la crête.
On berna l'impudente bête;
de chaque fumier du hameau,
tout le monde accourut pour être de la fête,
& vous euſſiez vû ſur ſa peau,
& de l'ongle, & du bec, & d'eſtoc & de taille,
travailler toute la volaille
& déchirer mon damoiſeau.
Sans ſecours, ſans amis, en bute à la canaille,
honni, déplumé, mal en point,
le ſat s'en alla dans un coin
cacher ſa honte & ſa miſere.

Plus d'un lecteur ici peut trouver ſon affaire,
& profiter de mon récit;

oh!

oh! combien j'en connois qui n'ont que du débit,
pour tous faits & pour tout mérite!
mes beaux petits muguets, que ce trait vous invite
à changer de moeurs & de ton,
ou craignez le fort du chapon.

Par M. DE L * *.

A Madame

LA DAUPHINE

SUR SON INCOGNITO.

Quoi! fous un nuage curieux,
croyés-Vous, augufte Dauphine,
pouvoir Vous cacher en ces lieux?
Lorsque Venus defcend des cieux,
on fent l'influence divine
de fon afpect majeftueux;
& lorsque Vous trompés les yeux
le coeur des Français Vous devine.

Par M. DORAT.

LES

LES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
autre ville, autres moeurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voiſin penſe;
le plus beau droit de l'homme eſt cette indépendance:
mais ne diſpute point; les deſſeins éternels
cachés au ſein de Dieu ſont trop loin des mortels;
le peu que nous ſavons d'une façon certaine,
frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine;
le monde eſt plein d'erreurs: mais de-là je conclus
que prêcher la raiſon n'eſt qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planette où nous ſommes,
que verrons-nous? les torts & les travers des hommes.
Ici c'eſt un ſynode, & là c'eſt un divan;
nous verrons le Muphti, le Derviche & l'Iman,
le Bonze, le Lama, le Talapoin, le Pope, *)
les antiques Rabbins, & les Abbés d'Europe,
nos Moines, nos Prélats, nos Docteurs aggrégés;
êtes-vous diſputeurs, mes amis? voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,

qu'à

*) Nom des Prêtres Ruſſes.

qu'à Paris, au Palais, l'honnète citoyen
plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen:
qu'au fond d'un diocèſe un vieux Prêtre gémiſſe,
quand un Abbé de cour enleve un bénéfice;
& que dans le parterre un Poëte envieux,
ait en battant des mains un ſeu noir dans les yeux:
tel eſt le coeur humain. Mais l'ardeur inſenſée
d'aſſervir ſes voiſins à ſa propre penſée,
comment la concevoir? pourquoi, par quel moyen,
veux-tu que ton eſprit ſoit la regle du mien?
Je hais ſurtout, je hais tout cauſeur incommode,
tous ces demi-ſavans gouvernés par la mode,
ces gens qui pleins de feu, peut-ètre pleins d'eſprit,
ſoutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
un peu Muſiciens, Philoſophes, Poëtes,
& grands hommes d'état formés par les gazettes,
ſachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
& qui contrediroient Voltaire ſur le goût,
Montesquieu ſur les loix, de Broglie ſur la guerre,
ou la jeune d'Egmont ſur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
ſans ceſſe répliquant, ſans répondre jamais:
„Je ne céderois pas au prix d'une couronne;
„je ſens: le ſentiment ne conſulte perſonne;
„oui, le roi feroit là . . . . je verrois là le feu . . . .
„Meſſieurs, la vérité miſe une fois en jeu,
„doit-il nous importer de plaire ou de déplaire?"
C'eſt bien dit: mais pourquoi cette roideur auſtère?

Hélas!

Hélas! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs,
ou des deux Poinſinets lequel fait mieux des vers.

Auriez vous, par hazard, connu feu Monſieur Daube,
qu'une ardeur de diſpute éveilloit avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment?
il ſavoit mieux que vous, où, contre qui, comment;
vous ſeul en auriez eu toute la renommée,
n'importe, il vous citoit ſes lettres de l'armée:
& Richelieu préſent, il auroit raconté
ou Genes défendue, ou Mahon emporté;
d'ailleurs homme d'eſprit, de ſens & de mérite:
mais ſon meilleur ami redoutoit ſa viſite.
L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur,
gardoit en l'écoutant un ſilence d'humeur;
j'en ai vu dans le feu d'une diſpute aigrie,
prêts de l'injurier, le quitter de furie,
& rejettant la porte à ſon double battant,
ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant.
Ses neveux qu'à ſa ſuite attachoit l'eſpérance,
avoient vû dérouter toute leur complaiſance;
un voiſin aſthmatique, en le quittant un ſoir,
lui dit: mon médecin me défend de vous voir;
& parmi cent vertus, cette unique foibleſſe,
dans un triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fievre le ſaiſit,
las d'avoir écouté ſans avoir contredit,

&

& tout prêt d'expirer; gardant ſon caractère.
il faiſoit diſputer le Prêtre & le Notaire.
Que la bonté du ciel, arbitre de ſon ſort,
lui donne le repos que nous rendit ſa mort,
ſi du moins il s'eſt tû devant ce grand arbitre!

Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,
doit ſuivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
répondre à tout venant ſur l'eſſence de Dieu:
venez-y; venez voir, comme ſur un théatre,
une diſpute en regle, un choc opiniatre,
l'entithême ſerré, les dilemmes preſſans,
poignards à double lame & frappant en deux ſens,
& le grand ſyllogiſme en forme irrégulière,
& le ſophiſme vain de ſa fauſſe lumiere;
des Moines échauffés, vrai fléau des Docteurs;
de pauvres Hibernois, complaiſans diſputeurs,
qui fuyant leur pays pour les ſaintes promeſſes,
viennent vivre à Paris d'argumens & de meſſes;
& l'honnête public, qui même écoutant bien,
a la ſaine raiſon de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans nos écoles!
„ Mais tous les argumens ſont-ils vains ou frivoles?
„ Socrate diſputoit juſques dans les feſtins;
„ & tout nud quelquefois argumentoit aux bains:
„ étoit-ce dans un ſage une ſote manie?
„ la contrariété fait ſortir le génie;
„ la veine d'un caillou recèle un feu qui dort,

„ image

,,image de ces gens froids au premier abord,
,,mais qui dans la difpute, à chaque répartie,
,,font pleins d'une chaleur qu'on n'avoit pas fentie".

C'eft un bien, j'y confens; quant au mal, le voici:
plus on a difputé, moins on s'eft éclairci;
on ne redreffe point l'efprit faux, ni l'oeil louche;
ce mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche;
nos cris & nos efforts ne frappent que le vent;
chacun dans fon avis demeure comme avant.
C'eft mêler feulement aux opinions vaines,
le tumulte infenfé des paffions humaines;
le vrai peut quelquefois n'être pas de faifon,
& le plus grand des torts eft d'avoir trop raifon.

Autrefois la juftice & la vérité nues,
chez les premiers humains furent longtems connues;
elles régnoient en foeurs: mais on fait que depuis,
l'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne fur tous les âges;
fon temple eft dans les airs porté fur les nuages;
une foule de dieux, de démons, de lutins,
font aux pieds de fon trône, & tenant dans leurs mains
mille riens enfantés par un pouvoir magique,
nous les montrent de loin fous des verres d'optique,
autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
en bulles de favon font épars dans les airs;

&

& le fouffle des vents y promene fans ceffe,
de climats en climats le temple & la déeffe:
elle fuit & revient; elle place un mortel
hier fur un bucher, demain fur un autel.
Le jeune Antinöus eut autrefois des Prêtres:
nous rions aujourd'hui des moeurs de nos ancêtres;
& qui rit de nos moeurs ne fait que prévenir
ce qu'en doivent penfer les fiecles à venir.

Une Beauté frappante & dont l'éclat étonne,
les François la peindront fous les traits de Brionne,
fans croire qu'autrefois un petit front ferré,
un front à cheveux d'or fut toujours adoré.
Ainfi l'opinion changeante & vagabonde,
foumet la Beauté même, autre reine du monde;
ainfi dans l'univers, fes magiques effets
des grands événemens font les refforts fecrets.
Comment donc efpérer qu'un jour aux pieds d'un fage,
nous la voyions tomber du haut de fon nuage,
& que la vérité fe montrant auffitôt,
vienne au bord de fon puits voir ce qu'on fait en haut?
Il eft pour les favans & pour les fages mêmes,
une autre illufion; c'eft l'efprit de fyftême,
qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
& fonde mille erreurs fur quelques vérités.
C'eft ainfi qu'égarés après de vaines ombres,
l'inventeur du calcul chercha dieu dans les nombres;

l'auteur du méchanifme attacha follement
la liberté de l'homme aux loix du mouvement;
l'un du foleil éteint veut compofer la terre:
la terre, dit un autre, eft un globe de verre.
De-là ces différends foutenus à grands cris,
& fur un tas poudreux d'inutiles écrits,
la difpute s'affied dans l'afyle du fage.

La contrariété tient fouvent au langage:
on peut s'entendre moins, formant un même fon,
que fi l'un parloit Bafque & l'autre bas-Breton.
C'eft-là, qui le croiroit? un fléau redoutable;
& la pâle famine, & la pefte effroyable,
n'égalent pas les maux & les troubles divers,
que les mal-entendus fément dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les difcordes funeftes,
les faints emportemens de ces ames céleftes;
le fanatifme au meurtre excitant les humains,
des poifons, des poignards, des flambeaux dans les mains;
nos villages déferts, nos villes embrafées;
fur nos foyers détruits, nos mères écrafées;
dans nos temples fanglans abandonnés du ciel,
les Miniftres rivaux égorgés fur l'autel;
tous les crimes unis, meurtre, incefte, pillage;
les fureurs du plaifir fe mêlant au carnage,
fur des corps expirans, d'infames raviffeurs,
dans leurs embraffemens reconnoiffant leurs foeurs;

l'étran-

l'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
& ſous la piété déguiſant ſa furie;
les pères conduiſant leurs enfans aux bourreaux,
& les vaincus toujours traînés aux échafauds?
Dieu puiſſant; permettez que ces tems déplorables,
un jour par nos neveux ſoient mis au rang des fables!
Mais je vois s'avancer un facheux diſputeur;
ſon air d'humilité couvre mal ſa hauteur,
& ſon auſtérité pleine de l'évangile,
paroît offrir à Dieu le venin qu'il diſtile.
„— Monſieur, tout ceci cache un dangereux poiſon;
„perſonne, ſelon vous, n'a ni tort, ni raiſon;
„& ſur la vérité n'ayant point de meſure,
„il faut ſuivre pour loi l'inſtinct de la nature.
— Monſieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela.
„— Oh! quoique vous ayez déguiſé ce ſens là,
„en vous interprêtant, la choſe devient claire.
— Mais en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
qui diſcute a raiſon, & qui diſpute a tort:
voila ce que j'ai dit, & d'ailleurs qu'à la guerre,
à la ville, à la cour, ſouvent il faut ſe taire.
„— Mon cher Monſieur, ceci cache toujours deux ſens;
„je diſtingue.... — Monſieur, diſtinguez, j'y conſens;
j'ai dit mon ſentiment, je vous laiſſe les vôtres,
en attendant pour moi ce que j'accorde aux autres.
„— Mon fils nous vous avons défendu de penſer,
„& pour vous convertir, je cours vous dénoncer.

Heureux, ô trop heureux! qui loin des fanatiques,
des causeurs importuns & des jaloux critiques,
en paix sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages Laboureurs,
d'une ruche irritée évitant les blessures,
en dérober le miel, à l'abri des piquures.

ENVOI
A MADAME DE ***

Un jour on disputoit sur ce qui plait d'abord,
& qui plait toujours davantage.
L'un dit, c'est un air noble. — Oh non! vous avez tort;
c'est un air fin. — Et moi j'aimerois fort
un air de volupté joint avec un air sage.
On citoit, on nommoit, on disputoit encor,
quand on vous vit paroître, & parler, & sourire:
Messieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
s'écrierent tous trois; ils parurent d'accord,
sans cesser de se contredire.

Par M. DE RHULIERES.

LA
POMME ET LA ROSE.

A l'ombre d'un pommier, un rosier pris croissance.
Au retour du printems, leurs rameaux enlassés,
confondant leurs boutons, frêle & douce espérance,
par le souffle des vents, se voyoient caressés.
Pres d'un api modeste, une charmante rose,
sur l'arriere saison, vint d'hasard à fleurir;
au matin, qui la vit éclose,
son calice entr'ouvert invita le plaisir;
l'aurore la baigna de ses plus pures larmes;
la pourpre orna son sein, un dieu s'y reposa:
on peut sentir l'orgueil avec bien moins de charmes;
aussi la belle fleur commit ce pêché-là.
„Oses-tu bien à moi te comparer, dit-elle
à l'humble fruit qui l'approchoit?
„sais-tu bien qui je suis? Vois combien je suis belle;
„je suis reine des fleurs, c'est ainsi qu'on m'appelle:
„j'ai Flore pour rivale, & j'ai fixé Zéphir."
„Moi, repondit le fruit, je tache de mûrir:
„l'intention, sans doute, à tes yeux est nouvelle.
„Mais toi, reine des fleurs, si tu le veux enfin,
„nos droits seront jugés, remettons à demain."

La rose y consentit, l'orgueil est téméraire;
& malgré l'esprit de parti,
qui pouvoit lui valoir un tribunal contraire,
le discret & prudent api
vit juger les Zéphirs, sans se mettre en colere.

Le jeune aréopage, au sein des airs porté,
vola prendre séance au lever de l'aurore;
les Zéphirs vont bien vite! ah! pourquoi la beauté
passe-t-elle plus vite encore?
Ces juges si galans dans leurs nouvelle cour,
plus que d'autres cent fois, rigides se montrerent;
voyant la fleur fanée, en choeur ils s'écrierent:
Belles Roses, Roses d'amour!
Vous avés mille attraits, mais ils durent un jour.

Laissons à la beauté son embleme ordinaire;
la rose est son image, on en est convenu:
mais sans vouloir prêcher une morale austere,
accordons une fois la pomme à la vertu.

Par M. Le Marq. DE PEZAY.

ELO-

ELOGE DE THÉMIRE.

J'ai vu Thémire dans nos champs;
comme à la ville elle fait plaire;
Thémire écoutoit mes accens:
amour, Thémire étoit bergere;
elle étoit belle fans apprêts;
les lieux, où brillent fes attraits,
font toujours ceux que je préfere.

Par la beauté, par le talent
de triompher elle eft bien fure,
au milieu d'un cercle brillant,
comme fous un dais de verdure,
tout, près d'elle, paroit charmant;
de tout elle fait l'ornement,
& rien ne lui fert de parure.

Si l'art quelquefois la féduit
dans le féjour de l'impofture,
cet art, qu'elle feule embellit,
devient rival de la nature.
Oui c'eft une onde que les vents
troublent pendant quelques momens;
mais dont la fource eft toujours pure.

Par M. DORAT.

RE-

REGRETS

Du premier âge.

Dans le monde, nos premiers ans
ſont dirigés par l'innocence:
quelle eſt heureuſe notre enfance!
toujours croire eſt ſa jouiſſance,
& tous ſes rêves ſont charmans.
Combien ſa joie eſt vive & pure!
il lui ſemble, du ſein des jeux,
que tous les coeurs ſont vertueux,
qu'ils ſont fermés à l'impoſture.
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,
hélas! vous êtes bien coupables!
l'on perd tout, quand on vous voit mieux;
on perd ces preſtiges aimàbles,
par qui les hommes ſont des Dieux.
Ah! rendez-moi, s'il eſt poſſible,
l'opinion que j'eus de vous;
ſur la foi d'une erreur paiſible,
j'aimois à vous eſtimer tous;
je regrette un bandeau ſi doux:
la vérité m'eſt trop pénible!

Par Madame la Comteſſe DE B * * *.

RO-

ROMANCE.

O ma tendre Mufette!
Mufette des Amours!
Toi qui chantois Lifette,
Lifette & les beaux jours?
d'une vaine efpérance,
tu m'avois trop flatté:
chante fon inconftance
& ma fidélité.

C'eft l'amour, c'eft fa flamme
qui brille dans fes yeux.
je croyois que fon ame
brûloit des mêmes feux:
Lifette, à fon aurore,
refpiroit le plaifir;
hélas! fi jeune encore,
fait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me féduire,
avoit plus de douceur;
jufques à fon fourire,
tout en elle eft trompeur;
tout en elle intéreffe,
& je voudrois, hélas!

qu'elle eût plus de tendreſſe,
ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre muſette!
conſole ma douleur;
parle-moi de Liſette.
ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
plus belle tous les jours:
je me plains toujours d'elle,
& je l'aime toujours.

Par M. DE LA HARPE.

EPIGRAMME.

Un vieux Druide entiché de ſa race,
pour s'attirer les reſpects d'un quidam,
dit, qu'à ſa terre il n'étoit habitant,
qui jamais s'arrogea l'audace
de ſe couvrir ou s'aſſeoir lui préſent.
Le quidam, qui n'étoit pas bête:
„Monſieur, dit-il, ſe couvrant, s'aſſeyant,
„ces gens n'ont donc ni cul, ni tête?

Par M. BRET.

LES

LES CAPRICES.

Mon destin, auprès de Climène,
varie à chaque instant du jour;
un caprice inspire sa haine:
un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit: Lindor, je t'aime;
ton coeur a mérité ma foi;
elle m'a dit à l'instant même:
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter.
Je ne vais chercher auprès d'elle
que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
& méprise alors mes rivaux:
elle les vante en ma présence,
& leur parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes;
elle cherche à les irriter,
& je la vois verser des larmes,
lorsque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime:
elle les prit avec dédain:
elle me donne le foir même
la rofe qui paroit fon fein.

Un jour Climène moins cruelle,
avoit pris foin de me calmer,
& je m'enivrois auprès d'elle
du bonheur de plaire & d'aimer.

Dans la plus profonde triftefle,
je la vis bientôt fe plonger;
je l'offenfois par mon ivreffe:
mes plaifirs fembloient l'affliger.

Elle eft fimple, fans artifice;
nul amant n'a tenté fa foi,
& fidelle dans fes caprices,
elle n'aime & ne hait que moi.

Beauté fi douce & fi terrible,
fouvent aimé, jamais heureux,
que tu fois cruelle ou fenfible,
je n'en fuis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton abfence,
ceffe de déchirer mon coeur;
je t'aimerois fans inconftance,
quand tu m'aimerois fans humeur.

Par M. DE SAINT-LAMBERT.

EPI-

EPITRE
A UNE COQUETTE.

C'eſt aſſez me croire ta dupe:
en dépit de ta vanité
& du manége qui t'occupe,
d'honneur, je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut! ... Jeune & charmante,
tes traits ſur moi n'ont point porté;
ſans doute l'inſulte eſt criante;
c'eſt manquer à la probité;
à tes ruſes les plus ſecrettes,
qui! moi! j'ai le front d'échapper!
tout amant qu'on ne peut tromper,
eſt un monſtre aux yeux des coquettes.

Je l'avouerai, quand je te vis,
fraiche, comme on l'eſt au bel âge,
t'avancer au milieu des ris,
& fixer la foule volage
de tous nos jeunes étourdis,
t'offrant des coeurs à ton paſſage;
lorſque je vis tes beaux cheveux
tomber à boucles ondoyantes,

ſur

ſur tes épaules éclatantes,
dont l'albâtre en reſſortoit mieux;
lorſque je vis ſur tes grands yeux
tes longues paupiéres baiſſées,
& ton regard ingénieux
où l'on croit lire tes penſées;
cette taille, qui tour à tour
eſt légere ou voluptueuſe,
& ſait être majeſtueuſe,
ſans trop effaroucher l'amour;
embraſé d'une ardeur nouvelle,
quand je vis tout cela, Zulmé,
je m'écriai: comme elle eſt belle!
qu'il feroit doux d'en être aimé!
Mais, après la premiere ivreſſe,
quand laiſſant tomber le bandeau,
je vis tes projets, ton adreſſe,
& tout le revers du tableau,
ta beauté toujours ſous les armes,
pour inſulter à ſes martyrs,
l'artifice de tes ſoupirs
& le menſonge de tes larmes;
quand je te vis à tes amans
jetter une amorce perfide,
pour t'aſſurer de leurs tourmens;
quand je ſurpris une ame aride,
ſous le maſque des ſentimens;
lorſque, pour ſuivre une conquête,

je te vis avec tant de feu,
mettre cent paſſions en jeu,
avec l'amour-propre à leur tête;
prompt alors à me dégager,
& plein d'un ſens froid qui m'étonne,
je m'écriai; qu'elle eſt friponne;
& quel plaiſir de s'en venger!

Bref, la guerre entre nous commence:
j'abjurai vite mon amour,
& n'en gardai que l'apparence;
tu m'enhardis le premier jour;
le ſecond, je ris quand j'y penſe,
tu fis un effort de décence;
les dédains même eurent leur tour;
je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité,
j'oppoſe une autre batterie:
j'encourage ta perfidie,
par un déſeſpoir imité.
Bientôt mon air d' indifférence
arme l'orgueil de tes appas:
nouvelle attaque, autres combats;
nous déployons notre ſcience:
c'eſt à qui fera le plus faux:
de l'art épuiſant les chef-d'oeuvres,
je déconcerte tes manoeuvres,
& contremine tes travaux.

Ta prudence envain ſe ménage
des chemins couverts & mêlés:
dans tes plus ſombres défilés,
je ſuis toujours ſur ton paſſage.

Te ſouvient-il de ce moment,
où, baloté par ton caprice,
je ſoupirois ſi tendrement
en accuſant ton injuſtice?
j'appuyai ces ſoupirs trop vains
par un beau déluge de larmes;
tes yeux alors ſembloient ſereins;
tu jouiſſois de mes allarmes:
eh! bien! ces pleurs, ils étoient feints;
j'en ſuis déſolé pour tes charmes.

Te ſouvient-il encor d'un ſoir,
où, ſur un ſopha renverſée,
& par cent zéphirs careſſée
dans le plus magique boudoir,
trois fois tu m'étois retracée
par le jeu d'un triple miroir?
tes frais vêtemens laiſſoient voir
une jambe au hazard jettée,
attitude exprès méditée,
pour me rembarquer dans l'eſpoir?
La lumiere demi-voilée,
coloroit ton ſein preſque nu,

allant,

allant, ſans être contenu,
comme une fleur fort effeuillée
du calice qu'elle a rompu;
j'ordonnai: mes yeux s'allumerent;
doux avant-coureurs des plaiſirs,
les geſtes, les regards parlerent,
& tu les pris pour des deſirs.
Tu t'abuſois: ciel! quel outrage!
envain expiroit ta fierté;
envain l'amour livroit paſſage
à l'heureuſe témérité:
tu ſais trop combien je fus ſage,
& cependant des feux de l'âge
j'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité
qui contraſtoit avec l'injure,
du déſordre de ta parure;
de ton maintien déconcerté;
& tu vis dans cette aventure,
que la jeuneſſe & la beauté
n'ont qu'un pouvoir bien limité,
ſans le charme de la nature.

Combien te ſurpaſſe à mes yeux
la bergere douce & ſenſible,
qui, par un attrait invincible,
naïvement fait un heureux!

Ses baifers peignent fon ivreffe,
fans ôter rien à fa candeur;
fuccombe-t-elle : fa foibleffe
la pare aux yeux de fon vainqueur :
fans la moindre fupercherie,
elle s'embellit en aimant,
& fa feule coquetterie
eft l'art de plaire à fon amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire ?
je choifis là de vieux crayons,
& reffufcite la chimere
des Hilas & des Corydons,
mourant d'amour fur la fougere,
& bien plus fots que leurs moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carriere.
Il eft tant de mortels blafés,
tant de petits feigneurs ufés,
qui réclament ton favoir faire!
Exerce tes jolis talens,
fur quelques fous mélancoliques;
attaque des tempéramens
Ruffes, Anglois, ou Germaniques:
voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
& je tiens trop aux fentimens:
fais-je évaluer un caprice?

fais-je prifer de faux fermens?
Trompe, défefpere, tourmente
les oififs qui font tes amans;
pourfuis, coquette de vingt ans,
ta couronne eft encor brillante :
mais c'eft à trente où je t'attends.

EPIGRAMME.

Denis railloit un jour: Ariftipe, dis-moi,
pourquoi tous deux étant de même étoffe,
voit-on le Philofophe aller chercher le Roi,
jamais le Roi chercher le Philofophe?
Sachez-en la raifon, Seigneur, & prifez moins
ce vain refpect qui vous féduit encore;
quand on eft fage, on connoît fes befoins :
quand on eft Prince, on les ignore.

Par M. Imbert.

A MONSIEUR BERNARD,

en lui envoyant les Fantaiſies.

Je parcourois tes écrits enchanteurs;
l'Amour étoit préſent; il notoit tous leurs charmes;
ici c'étoit le tour; là c'étoit les couleurs;
ſouvent il effaçoit quelques vers par ſes larmes.
L'aimable Dieu qui tailla tes crayons,
me dit en s'arrachant une plume de l'aîle:
„Tiens prens, écris, haſarde des chanſons,
„& que Bernard ſoit ton modèle;
„je cours chez Saint-Lambert lire encor les Saiſons."
Au conſeil de l'Amour alors je m'abandonne,
& cherche ſur tes pas quelques fleurs à cueillir:
mais le ſuccès toujours ne ſuit pas le deſir,
& la plume que l'amour donne
n'eſt rien ſans l'art de s'en ſervir.

Par M. DORAT.

EPITAPHE
DE MONSIEUR DE MONCRIF.

Des moeurs dignes de l'age d'or,
ami ſûr, auteur agréable,
Ci gît, qui vieux comme Neſtor
fut moins bavard & plus aimable.

Par M. DE LA PLACE.

LE

LE
TIGRE ET LE RENARD,
FABLE.

Te voilà de retour, ami renard; dis-moi,
as-tu bien accompli les ordres de ton roi?
as-tu bien écouté ce que dans mon empire.
chacun de mes ſujets peut dire?
puis-je être aſſuré de leur foi?
Quels ſont les ſentimens que ma perſonne inſpire?
parle; eſt-ce de l'amour? de l'effroi? vous? . . non Sire,
on vous chérit, on vous admire:
vos bienfaits, vos vertus ont gagné tous les coeurs.
On vous nomme des rois le plus grand, le plus juſte;
voyés, dit-on, voyés comme ce maître auguſte,
ſur nous aime à verſer, chaque jour, ſes faveurs,
dans ſon coeur la juſtice éclaire,
la bienfaiſance & la bonté:
à ſon tour la bonté modére
l'exacte & rigide équité.
Et puis, avec transport: comblés nos voeux, ô parque!
& prolongés ſa trame aux dépens de nos jours.
Je ne finirois pas, s'il falloit, grand monarque,
vous répéter ici tous les tendres diſcours;

discours non pas d'un seul, mais de la multitude:
discours des animaux par troupes rassemblés . . .
& ceux, de qui les fils, sous ma griffe étranglés, . . .
ceux-là, je l'oubliois, chantent leur gratitude,
& connoissent le prix de cet insigne honneur.
Pour nous, disent-ils, quel bonheur!
d'avoir fourni de la pâture; . . .
Ton rapport, cher ami, ne sent point l'imposture,
il me contente. J'aime à voir
que mes sujets font leur devoir;
j'approuve que la voix publique
en toute liberté sur mon compte s'explique.
Mais tous ces animaux, qui causent deux à deux,
leur discours est-il aussi tendre?
Sans doute, roi puissant, qu'ils font pour vous des voeux;
mais ils sont si respectueux,
ils se parlent si bas, qu'on ne peut les entendre.

Par M. L'Abbé LEMONNIER.

EPIGRAMME,

Un petit souverain, d'un très-petit empire,
bâtit un fort immense, & crut avoir raison:
mais, dit Machiavel, vous y mettrez donc, Sire,
tous vos sujets en garnison?

Par M. IMBERT.

EPITRE
A MONSIEUR DE **

De l'aſtre qui préſide aux belles matinées,
ainſi l'éclat plus doux ſemble preſque effacé,
Ce qu'il promet encor de riantes journées,
comme un ſonge trompeur, bientôt ſera paſſé.
De notre jeune âge éclipſé,
ainſi donc la vieilleſſe éloignera les fêtes !
Un ſoleil de plus ſur nos têtes,
bientôt en fanera les fleurs.
Adieu plaiſirs, belles conquêtes,
adieu les ſonges enchanteurs,
preſtiges de l'amour, douce & tendre folie,
par qui la jeuneſſe embellie,
ſur le grand chemin des erreurs,
porte légèrement le fardeau de la vie.
Avant que ma courſe finie
m'ait jetté dans la tombe où dorment mes ayeux,
par une innocente magie,
je m'eſſaye à doubler des momens précieux.
Que d'autres pourſuivent la gloire
non, je ne ſuivrai point les drapeaux périlleux;
combatte qui voudra dans ce champ hazardeux:
je ne veux que de loin célébrer la victoire

entre les amours & les jeux;
jusqu'a mon dernier jour, je veux,
cueillant du doux plaifir les fleurs enchantereffes,
dans l'effor d'un feftin joyeux,
vuider des coupes de vin vieux
à la fanté de mes jeunes maîtreffes.
Que m'importent à moi ces chefs-d'oeuvres fi beaux,
produits dans les accès d'une célefte ivreffe?
valent-ils les douceurs d'un indolent repos,
& les rèves de ma pareffe?
Sur le front foucieux d'un trop fublime auteur,
le tendre amour ne fourit guère;
d'une Silphide imaginaire,
il embraffe en rêvant le fantôme impofteur.
Le malheureux qu'il eft à plaindre!
il n'a jamais eu de plaifir:
ah! quand on s'occupe à le peindre,
on eft bien loin de le fentir.
Tu veux être immortel: eh bien! c'eft un beau rôle,
quand on poffède tes talens;
mais nos neveux peu compatifans,
de ne pas t'oublier, t'ont-ils donné parole?
La gloire, ce tyran qui fubjugue tes fens,
cette maîtreffe vaine & folle,
à qui tu livres tes momens,
eft une coquette frivole
qui trompe fes plus chers amans.
Hélas! des erreurs la plus douce,

c'eft

c'eſt celle qui nous jette aux pieds d'une beauté,
dont le ſein mobile repouſſe
un voile tranſparent par l'amour agîté:
dont les beaux yeux demi-clos & timides
abbaiſſant mollement leurs paupières humides,
dont la voix devient tendre, & qui par un ſoupir,
de ſon coeur ingénu décéle le deſir,
en réſiſtant, dans mes bras s'abandonne,
& dans un amoureux eſſor,
confuſe de jouir du plaiſir qu'elle donne,
en rougiſſant, ſait l'embellir encor.
Ami, contentons-nous des trônes de fougère;
laiſſons aux dieux l'honneur de leurs triſtes autels;
& lorſque dans cet âge où l'on ceſſe de plaire,
nous n'aurons rien de mieux à faire,
alors le pis aller ſera d'être immortels.

Par M. DE SAIN-PERAVI.

EPITAPHE

Sous ce marbre git enterré
un prébendier séxagenaire,
qui ne lut jamais ſon bréviaire,
& qui ne connut ſon curé,
qu'en reliſant ſon baptiſtaire.

Par M. L'Abbê MANGENOT.

A MONSIEUR

LE PRINCE DE CONDÉ.

Mars dès long-tems ſe voyoit oublié;
à peine quelques fous l'encenſoient ſur la terre;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère;
il avoit l'air d'un Dieu disgracié;
armé de pied en cap, il arrive à Cythère
au ſon du ſiffre & des tambours,
& veut d'un coup de cimeterre
exterminer tous les Amours
Sous une grotte ſombre & de fleurs tapiſſée,
à travers un feuillage épais,
Il apperçut Vénus mollement renverſée:
Vénus entre ſes bras tient un guerrier charmant;
elle s'enchaine à lui par le noeud des careſſes,
& des cheveux de ſon amant,
ſa main d'albâtre éparpille les treſſes;
Par cent petits Amours, le bosquet eſt gardé;
de myrte & de laurier, ils ſement la fougère;
ils comptent en riant les ſoupirs de leur mère,
& murmurent tout bas: vive papa Condé!
Quoi! dit Mars, ce héros me pourſuivra ſans ceſſe,
à Cythère, au combat toujours victorieux!

S'il

S'il réfifte à mon bras, qu'il céde à mon adreffe;
trompons-le par le bruit du clairon belliqueux;
préfentons la gloire à fes yeux,
il va pour y courir me rendre ma maîtreffe.

Par M. DORAT.

VERS

Mis au bas d'un tableau qui repréfente Melle. CLAIRON couronnée par Melpomène.

J'ai prédit que Clairon illuftreroit la fcène,
& mon efpoir n'a point été déçu;
elle a couronné Melpomène:
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Par M. GARRICK, *célebre Acteur Anglois.*

LES

LES ECHECS,
FABLE ORIENTALE.

Jadis régnoit aux plaines d'Hiémen
un roi tyran, vain & colere,
qui sans forme & sans examen,
faisoit de sang rougir la terre;
c'étoit un tygre, une panthere;
c'étoit pis: car le tygre au moins,
pour déchirer sa proie infortunée,
a la raison terrible des besoins,
& notre roi n'avoit que sa rage effrénée.
Pour un rien ou pour son plaisir,
chaque jour d'un sujet voyoit tomber la tête.
Comment apprivoiser cette farouche bête?
comment la calmer, l'adoucir?
c'est ce qu'osa pourtant essayer son Visir.
Un jour il propose à son maître,
pour l'amuser, un jeu nouveau,
jeu combiné dans son cerveau,
& qui des fiers combats d'abord ne paroît être
qu'un fidèle & noble tableau.
La guerre plait aux coeurs féroces;
la guerre est le régne du sang;
c'est le champ des scènes atroces:
aussi le jeu plut-il fort au tyran.

On

On projette, on attaque, on pille,
on livre, on foutient le combat,
on échange, on mine, on abbat,
& fouvent un fimple foudrille,
fans refpect pour le potentat,
vous fait le fire échec & mat.
C'étoit cela fur-tout qu'il falloit faire entendre;
la leçon eft triplée, & toujours le goujat
triomphe avec le même éclat
du roi qui ne peut fe défendre.
Le tyran commence à comprendre;
il réfléchit, fe compare à fon roi;
& dans le pion dont l'adreffe & l'audace
ont caufé fon utile effroi,
il voit un fujet à fa place.
Vifir, dit-il, j'ai fenti ta menace:
mes peuples n'auront plus rien à craindre de moi;
raffure-les; je vais devenir jufte,
humain fur-tout, je t'en donne ma foi:
mais parle, ta leçon augufte
de quel prix la payer? que ferai-je pour toi?
Notre vifir alors, pour toute récompenfe,
demande un grain de bled qu'on doit multiplier
par les cafes de l'échiquier:
on l'accorde, on fuppute, & le calcul immenfe
prouve, après un long examen,
que les riches moiffons d'Aden
ne peuvent completer la quantité promife:

Prince,

Prince, dit le visir, pardonne à la surprise;
je t'ai fait respecter le sang de tes sujets:
défens encor ton coeur du charme des bienfaits.
La générosité sied bien à la couronne:
mais permets-moi de te dire en deux mots
qu'il faut savoir ce que l'on donne,
& toujours donner à propos.

S'il est quelques tyrans encore
qui dans la cruauté trouvent d'affreux plaisirs,
O providence que j'implore,
donne-leur de pareils visirs.

Par M. BRET.

EPITAPHE

De M. le Président HENAULT, de l'Académie Françaife.

Ainsi que les vertus, les talens n'ont point d'âge;
dans ses écrits jamais on n'entrevit le sien;
il lut l'histoire en Philosophe, en sage:
il l'écrivit en citoyen.

Par M. DE LA PLACE.

EPITRE
*A MONSIEUR DE **.*
Qui menaçoit l'Auteur de la vengeance d'Apollon, ſi elle ne faiſoit pas imprimer ſon Recueil de Poëſies.

Je redoute peu la menace
& la colere d'Apollon:
ſuis-je ſujette du Parnaſſe?
je rime ſans prétention.
Je n'eus jamais l'ambition
d'aller au Temple de mémoire:
la foible aiguille de Pallas
laiſſe au burin de Phidias
le ſoin de graver pour la gloire.
Babet, aux jours de ſon printems,
croit ſon nom peu fait pour l'hiſtoire:
ſait-on être illuſtre à vingt ans?
Les momens dont l'Amour diſpoſe
& l'heure où ſon Berger l'attend,
voilà pour Babet le préſent:
le lendemain eſt peu de choſe,
tout l'avenir eſt cet inſtant.

Heu-

Heureux qui n'a que ce fyftême!
car enfin de quel bien jouir,
fi l'on ne jouit de foi-même?
L'homme fe perd dans l'avenir;
il s'immole à fa renommée:
qu'on eft fou de vouloir courir
après une vaine fumée!
nous fommes fi près du plaifir!
Ce public fuperbe & volage,
dont on prife tant la faveur,
que peut-il pour notre bonheur?
Eh! que m'importe fon fuffrage?
en a-t-on befoin à mon âge?
tout l'univers eft dans mon coeur.
Dois-je, pour un laurier frivole,
aux pieds de cette vaine idole,
rifquer des mépris éclatans?
Qui s'éleve cherche l'orage;
les monts font battus par les vents:
la paix regne dans un bocage;
cachons-nous fous l'aîle des vents
& dérobons notre paffage:
l'éclat eft l'écueil des talens.
Voyez les Ecrivains célebres:
des tems ils percent les ténebres;
ils éblouiffent les regards:
mais entendez de toutes parts
frémir aux accords de leur lyre

la calomnie & la fatire.
Ainfi votre Mufe a beau dire,
malgré fes propos féducteurs;
toujours plus fidèle à fa pente,
le ruiffeau, dont fur les hauteurs
vous voulez voir l'onde imprudente,
reftera caché fous les fleurs.
Sur les rameaux qui l'ont vû naître,
Philomèle, la nuit, le jour,
ne chantera que pour l'amour,
& n'ira point fe compromettre
dans les bocages d'alentour;
on rifque à fe faire connoître:
Philomèle craint le vautour.

Par Madame la Marquife D'ANTREMONT.

EPIGRAMME.

La jeune Eglé, quoique très-peu cruelle,
d'honnêteté veut avoir le renom;
prudes, pédans vont travailler chez elle
à réparer fa réputation.
Là, tout le jour le cercle mifantrope
avec Eglé, médit, fronde l'amour:
hélas! Eglé, femblable à Pénélope,
défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

Par M. DE SAINT-LAMBERT.

CHANSON,

Adreſſée à de jolies femmes dans un ſoupé.

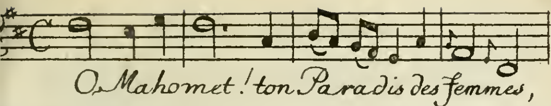
O Mahomet, ton paradis des femmes
eſt le ſéjour de la félicité:
c'eſt le vrai bien qui convient à nos ames;
ſans les amours, qu'eſt l'immortalité?
O Mahomet, &c.
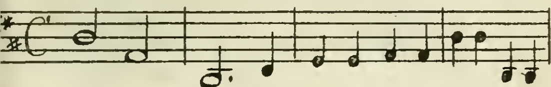
Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
vous le cédez à l'éclat de ces lieux;
voilà les fleurs, les roſes les plus belles!
faut-il, hélas! n'en jouir que des yeux?
O Mahomet, &c.

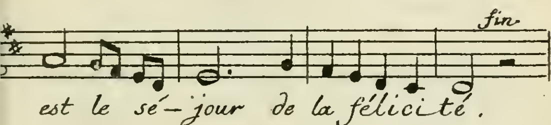
En contemplant le cercle de ces dames,
au rang des dieux, je me crois tranſporté:
l'émotion qui paſſe dans nos ames
eſt le garant de leur divinité.
O Mahomet, &c.

Aimons, buvons, que notre ſang bouillonne,
tout agité par ce double tranſport;
que chacun tombe aux pieds de ſa patrone:
mais que l'amour l'en releve d'abord.
O Mahomet, &c.

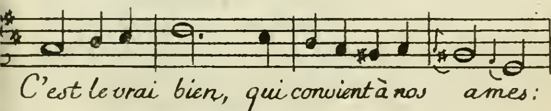
Quel

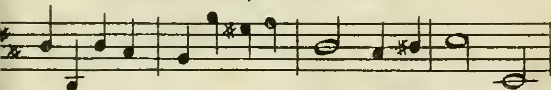

O Mahomet! ton Paradis des femmes,

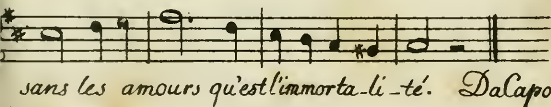


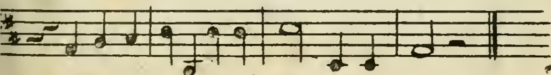

fin
est le sé-jour de la félicité.




C'est le vrai bien, qui convient à nos ames:




sans les amours qu'est l'immortalité. Da Capo



Quel changement dans tous tant que nous ſommes,
ſi vous cédez à l'ardeur de nos feux!
vous ne voyez en ces lieux que des hommes:
un peu d'amour, vous y verrez des dieux.
O Mahomet, &c.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

L'EMPLOI DU TEMS.

Vivons, mes chers amis, hâtons-nous de cueillir
le peu de fleurs que le plaiſir
ſur nos pas a fait naître;
oublions le paſſé, qui ne peut révenir,
& ſans compter ſur l'avenir
qui nous affligera peutêtre,
ſaiſiſſons le préſent, employons à jouir
ce tems ſi precieux que l'on perd à connoître.

Par M. D'ARNAUD.

LES INJURES,

EPITRE A ÉGLÉ.

C'eſt un fait, je vous aime trop,
Eglé, je veux être plus ſage;
je veux rompre mon eſclavage:
aimer ſans retour eſt un ſot;
je veux vous chercher un défaut
qui me venge, qui me dégage.
Vous en avez, j'en ſuis certain;
par l'ordre abſolu du deſtin,
chacun a le ſien en partage;
le vôtre frappera mes yeux;
tremblez . . . Quoi! cela vous fait rire!
& ce ris moqueur ſemble dire:
eh bien! vous m'en aimerez mieux . . .
Cherchons toujours, cherchons des armes:
d'abord analyſons vos charmes;
c'eſt par eux que je fus ſéduit;
eux ſeuls m'ont coûté bien des larmes . . .
Eglé, leur empire eſt détruit.
Je ſais que cent boucles d'ebène
tombant en feſtons onduleux,
& que le Zéphir envieux
ſi délicatement promene
au gré de ſon ſouffle amoureux,
je ſais, Eglé, que leurs beaux noeuds

peu-

peuvent bien vous rendre un peu vaine:
mais pour avoir de beaux cheveux,
des beautés on n'eſt pas la reine ....
Je ſais encor que des yeux bleux
donnent aux brunes l'avantage
d'unir, pour fixer notre hommage,
au piquant qui fait leur partage,
ce regard tendre & langoureux
d'une blonde à la fleur de l'âge,
& je ſais, Eglé, que les cieux,
quand ils ſe montrent ſans nuage,
ſont de la couleur de vos yeux:
eh bien! de cela que conclure,
Eglé? que le ciel indulgent
voulut vous donner en naiſſant,
beaux yeux & belle chevelure:
cent femmelettes, je vous jure,
ne vous déplaiſe, en ont autant.
Quoi donc! vous ſouriez encore!
Ah! c'eſt pour me montrer vos dents;
elles ſont blanches, j'y conſens,
quoiqu'à dire le vrai, j'ignore
ſi toutes le ſont au-dedans:
je n'en crois rien, ſi je n'y touche,
ou ſi je n'y vois de fort près;
& comment y bien voir jamais
dans une auſſi petite bouche?
Eglé, vous le faites exprès.

Quand vous riez, ce n'eſt qu'à peine
que ce ris plus malin que doux,
moitié deſſus, moitié deſſous,
en laiſſe voir une douzaine;
les vingt autres les avez-vous?
Je veux le croire en conſcience,
& je ſais qu'il eſt dit qu'en France,
petite bouche & dent d'émail,
avec deux levres de corail,
doivent avoir la préférence;
(moi je te juge ſans humeur;)
je veux bien encor qu'à la Chine,
ce pied te valût plus d'un coeur;
qu'en Turquie une peau ſi fine
tournât la tête au Grand Seigneur;
qu'en Grece, où l'on a la fureur
de croire une taille divine,
quand elle unit à la rondeur,
le ſouple d'un jonc qui badine,
ta taille fût miſe en honneur,
& que, pour comble de bonheur,
à Madrid où l'on s'imagine
que plus un ſein a de blancheur,
plus il eſt de noble origine,
ton ſein & ta grace enfantine
pluſſent au Grand Inquiſiteur.
Mais tout cela tient à l'uſage
dont chaque peuple eſt entêté,

& la véritable beauté,
feule digne de notre hommage,
celle à qui je donne le prix,
fait dompter la mode volage
& regne dans tous les pays.
En effet ta bouche mignonne,
tes grands yeux & ton petit pié,
ce corfet fin & délié
qu'un tiffu de fleurs environne,
ce front ouvert & déployé,
ta blancheur même feroit nulle,
fi tu te trouvois à Bamba,
& les habitans d'Angola
te trouveroient fort ridicule:
que peux-tu répondre à cela?
Tu me réponds par un fourire:
que ce fourire eft éloquent!
oui, oui, ton fourire eft charmant;
Eglé, je ne puis m'en dédire;
oui, te voir, oui, c'eft être amant.
partout où la bonté fuprême
créera des êtres & des coeurs,
là mon Eglé, celle que j'aime,
trouvera des adorateurs.
Veux-tu voyager en Norvège?
J'y vois les glacés Montagnards,
t'environnant de toutes parts,
quitter leurs cavernes de neige

& s'enflammer à tes regards.
Fuis ces monts où le ciel friſſonne;
ſuis-moi ſous la Torride Zone:
là chez les peuples baſanés,
tu trouveras la même choſe,
& tous les Negres étonnés
d'aimer un tein couleur de roſe
& d'adorer un petit nez.
Mais laiſſe ces lointains parages;
l'eſprit peut aimer les voyages:
mais le coeur chérit le ſéjour;
veux-tu ſans braver les orages,
trouver plus de feux & d'amour
que n'en ont vu tous ces rivages?
promets-moi de m'aimer un jour;
aime, Eglé, connois la puiſſance
de ce penchant délicieux;
aime, Eglé, c'eſt l'ordre des cieux,
Ton défaut, c'eſt l'indifférence;
c'eſt le ſeul: mais il eſt affreux.
Que dis-je? un défaut! c'eſt un vice;
eſt-ce un défaut que l'avarice?
Au ſeul nom, ton coeur révolté
s'indigne, prononce & murmure:
eh bien! c'eſt à toi de conclure;
l'indifférence eſt, je t'aſſure,
l'avarice de la beauté.

Par M. DE PEZAI.

RO-

ROMANCE.

Dans ce bois ſolitaire,
tout invite à l'amour;
ſon ombre ſait me plaire,
plus que l'éclat du jour;
ſon ſilence m'attire;
tout ſemble m'y charmer;
ſans objet, j'y ſoupire
du ſeul beſoin d'aimer.

Je ſuis à mon aurore;
mon coeur cherche à jouir
d'un bonheur que j'ignore,
& ſemble m'avertir;
Tircis dit qu'il m'adore,
& qu'il ſera conſtant:
je n'aime pas encore:
mais Tircis eſt charmant.

Il vient, & de ſa flame
il va m'entretenir;
ah! je ſens que mon ame
eſt prête à s'attendrir!
fuyons; j'ai trop à craindre;
je ſens à ma langueur,
qu'envain je voudrois feindre
le ſecret de mon coeur.

Par Madame CASS * *.

LE
CHEVAL, LE BOEUF, LE MOUTON ET L'ANE.

FABLE.

Quatre animaux divers, & d'inftinct & de nom,
dom courfier, à l'humeur altiere;
robin mouton, le débonnaire;
tête froide, le boeuf, & maître aliboron,
mourant de faim parmi les joncs d'un marécage,
convoitaient un gras pàturage,
qu'en vain ils cotoyaient de près,
& dont Martin baton leur défendait l'accès.
Tous quatre devoraient des yeux l'herbe fleurie;
mais Martin d'en gouter faifait paffer l'envie.
Robin, tremblant comme un mouton,
en fongeant au danger, oubliait la difette.
Dom courfier, pour fes faits proné dans la gazette,
perdait tout fon courage à l'afpect du baton.
Le boeuf, après mure réflexion,
abandonnait fes projets de conquête.
Tandis qu'ils ruminaient, l'intrepide grifon
fans tant travailler de la tête,
du gardien terrible affronta le courroux;
on a beau le frapper, on ne peut s'en défaire.
Le ladre fans pudeur avance fous les coups;

d'un

d'un faut victorieux il franchit la barriere,
& le voilà dans l'herbe jusqu'aux genoux,
se vaudrant, gambadant & broutant sans rancune;
ses discrets compagnons le poursuivaient en vain
de leurs regards jaloux: amis, dit le roussin,
voilà comme l'on fait fortune.

Par M. Boisard.

EPITAPHE

De mon masque, après le Carnaval de Venise.

Abri de la folie & de la liberté,
je t'éleve un tombeau, tu l'as bien mérité;
hélas! pour couvrir mon visage,
il ne me reste que mes pleurs,
je t'enterre, & c'est moi qui meurs.
Passant plaignés mon sort, je vais devenir sage.

Par M. Clement.

A MES ENNEMIS,

Car tout le monde en a.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
de vivre en paix; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point ſublime;
je n'aurai pas le front d'empiéter ſur vos droits;
je perſifflerai quelquefois,
dut-on encor m'en faire un crime:
par ſon attrait chacun eſt emporté;
d'ailleurs le perſifflage eſt bon à ma ſanté,
& me moquer des ſots entre dans mon régime.
Je ſuis homme à parler d'un ton peu circonſpect
de tous vos tyrans littéraires;
en vrai républicain, je verrai ſans reſpect
les Tarquins du Parnaſſe, ainſi que ſes Tibéres;
je ſerai, s'il me plaît, inconſéquent, léger,
& tâcherai, mes chers confrères,
de vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'eſt moi qui vous en prie;
perſécutez-moi bien une fois pour toujours;
n'allez point avec barbarie
goutte à goutte épancher votre fiel ſur mes jours:
faites un ſeul faiſceau des traits de la ſatire,
& de mon avenir embraſſant tout le cours,
avancez-moi le mal que vous avez à dire,

&

& puis rions; profpérez, j'y confens:
pour moi, fi j'en reviens, j'oublirai votre offenfe;
ne craignez point que j'ufe mes momens
à méditer une vengeance:
je connois mieux l'emploi du tems.

Par M. DORAT.

EPIGRAMME.

Une Dévote un jour dans une Eglife,
offrit un cierge au Bienheureux Michel,
& l'autre au Diable. Oh! oh! quelle méprife!
mais! c'eft le Diable! y penfez-vous? ô ciel. . .
Laiffez, dit-elle, il ne m'importe guères,
il faut toujours penfer à l'avenir;
on ne fait pas ce qu'on peut devenir,
& les amis font par-tout néceffaires.

Par M. IMBERT.

LE BONHEUR,

IDYLLE.

Heureux qui des mortels oubliant les chimères,
possède une compagne, un livre, un ami sûr,
& vit indépendant sous le toît de ses pères!
Pour lui, le ciel se peint d'un éternel azur;
l'innocence embellit son front toujours paisible;
la vérité l'éclaire, & descend dans son coeur;
& par un sentier peu pénible,
la nature qu'il suit, le conduit au bonheur.
Envain près de sa solitude,
la discorde en fureur fait retentir sa voix:
livré dans le silence au charme de l'étude,
il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
les états se heurter pour la cause des Rois.
Tandis que la veuve éplorée,
aux pieds des Tribunaux va porter ses clameurs,
dans les embrassemens d'une épouse adorée,
de la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde:
sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
il dit, en bénissant sa retraite profonde,
c'est dans l'obscurité qu'habite le repos.

L'homme

L'homme occupé d'étendre & d'annoblir fon être,
au fein d'un doux loifir apprend à fe connoître :
c'eft-là qu'il apprécie à leur jufte valeur
les preftiges légers que la foule idolâtre;
l'univers lui préfente un bizarre théâtre,
où le rôle fouvent déshonore l'acteur:
il voit, dans ce cahos de baffeffe & d'intrigues,
le mérite ifolé luttant contre les brigues;
fur les talens, la haine attifant fon flambeau;
la trahifon au ris perfide,
de l'honnête franchife, empruntant le manteau,
pour dérober aux yeux fon poignard homicide;
les noms facrés de foi, de vertu, d'amitié,
honteufement vendus à l'intérêt fordide:
le fage fe détourne, & fourit de pitié:
il file d'heureux jours, à l'abri de l'envie,
fans regret du paffé, fans foin du lendemain;
& quand l'Etre éternel le rappelle en fon fein,
il s'endort doucement, pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel feroit mon deftin.
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes,
& par le vent frais du matin,
J'irois fouler les prés femés de violettes,
& mollement affis, un La-Bruyère en main,
au milieu des bofquets humectés de rofée,
des vanités du genre humain,
j'amuferois en paix mon oifive penfée.

Le regard fixé vers les cieux,
loin de la fphère étroite où rampe le vulgaire,
j'oferois remonter à la caufe première,
& lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

Tandis que le fommeil engourdit tous les êtres,
ma mufe, au point du jour, errante fur des fleurs,
chanteroit des Bergers les innocentes moeurs,
& frapperoit l'écho de fes pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux inftans!
ah! quel raviffement égale
celui qu'un ciel ferein fait naître dans nos fens!
quel charme prête à nos accens
l'éclat majeftueux de l'aube matinale!
quel plaifir, fous des cintres verds,
de refpirer le baume & la fraîcheur des airs,
d'entendre bouillonner une fource qui tombe,
là les hôtes des bois préluder leurs concerts,
ici fur des rameaux foupirer la colombe?

Souvent la douce paix qui regne dans les bois
éleveroit ma mufe à des objets fublimes:
j'oferois confacrer mes rimes
à chanter les héros, les vertus & les loix.

De la nuit des tombeaux, écartant les ténébres,
fouvent j'évoquerois ces oracles célébres

à qui

à qui l'enthousiasme a dressé des autels,
ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
qui par des écrits immortels
ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands Législateurs
offriroient à mes yeux leur code politique,
précieux monument de la sagesse antique;
ceux à qui la Nature ouvrit ses profondeurs,
me feroient pénétrer dans leur laboratoire :
d'autres des Nations me décriroient les moeurs,
& les faits éclatans consignés dans l'histoire,
& l'affligeant tableau des humaines erreurs.
Combien je bénirois Titus & sa mémoire !
que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
mais puisse-je oublier les Héros destructeurs,
dont le malheur public a fait toute la gloire !

Dans un beau clair de lune, à penser occupé,
& des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
je voudrois promener ma douce rêverie,
sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé,
ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.

La nuit me surprendroit, assis dans un festin,
auprès d'une troupe choisie,
conversant de Philosophie,
& raisonnant le verre en main,
sur le vain songe de la vie.

Pour ſauver de l'oubli ſes écrits & ſon nom,
qu'un autre ſe conſume en de pénibles veilles:
ſi je cueillois, Eglé, ſur tes lèvres vermeilles,
le prix flatteur d'une chanſon,
à mes vers négligés, ſi tu daignois ſourire,
feroit-il pour mon coeur un ſuffrage plus doux?
t'intéreſſer, te plaire, eſt le but où j'aſpire:
de l'immortalité je ſerois moins jaloux.
Que me fait près de toi, l'opinion des hommes?
que me fait l'avenir? le préſent eſt à nous;
Notre univers eſt où nos ſommes.

Mais, ciel! déjà le tems précipitant ſon cours,
va faner ſur mon front la brillante couronne
dont je ſuis décoré par la main des amours,
comme on voit ſe faner le feuillage d'automne.
O noeuds de l'amitié que je portai toujours!
réparez dans mon coeur ces douloureuſes pertes:
les ſources du plaiſir me ſont encore ouvertes,
ſi vous me conſolez au déclin de mes jours.

Félicité du Sage! ô ſort digne d'envie!
c'eſt à te poſſéder que je borne mes voeux.
Eh! que me faudroit-il pour être plus heureux?
j'aurai, dans cette courte vie,
joui de tous les biens répandus ſous les cieux.
Chéri de toi, ma douce Amie,
& des coeurs droits qui m'ont connu,

d'un

d'un riant avenir, égayant ma penſée,
adorateur de la vertu,
n'ayant point à gémir de l'avoir embraſſée,
libre des paſſions dont l'homme eſt combattu,
je verrai, ſans effroi, ſe briſer mon argile;
qu'a-t-on à redouter, lorsqu'on a bien vécu?
Un jour pur eſt ſuivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes Amis! quand mon luth, ſous mes doigts,
ceſſera de ſe faire entendre;
& ſi vous marchez quelquefois
ſur la terre où ſera ma cendre,
dites-vous l'un à l'autre: „Il avoit un coeur tendre;
„l'amitié lui fut chère; il reſpecta ſes loix."

Et toi qui réunis les talens & les charmes!
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
tu laiſſeras peut-être échapper quelques larmes. . . .
Ah! ſi je puis briſer les chaînes du trépas,
pour viſiter encor ces retraites fleuries,
ces bois, ces côteaux, ces prairies,
où tu daignas ſouvent me ſerrer dans tes bras;
ſi mon ame vers toi, peut deſcendre ici-bas,
qu'un doux frémiſſement t'annonce ſa préſence:
quand, l'eſprit pénétré des céleſtes objets,
tu viendras méditer dans l'ombre des boſquets,
crois qu'alors ſur ta tête, elle plane en ſilence.

Par M. Leonard.

DAPHNIS.

TRADUCTION LIBRE DE LA QUATRIÈME IDYLLE DE M. GESSNER.

Tandis que blanchiffant la plaine,
la neige au loin couvroit le chaume des maifons,
affis près d'un foyer, Daphnis bravoit l'haleine
de la plus rude des faifons.
Là ce berger tourné vers la fenêtre,
contemploit d'un oeil fatisfait,
le ravage effrayant que l'hiver avoit fait
fur ce canton folitaire & champêtre.
Que fous ton regne, hiver, roi des frimats,
la nature plait à ma vue!
que j'aime à regarder cette neige étendue
fur la face de nos climats!
que cette cabane grisâtre,
qne le tronc noir du chêne vieilliffant,
de ce tapis éblouiffant,
heureufement coupe l'albâtre!
Il eft vrai, nos champs font defert,
les troupeaux n'errent plus dans de gras paturages,
& les oifeaux, par leurs concerts,
ne raniment plus nos bocages.

C'eft

C'eſt au milieu de ces hameaux,
c'eſt ſous ce toit d'où la fumée
s'éleve en ondoyant du ſein de ces ormeaux,
que demeure ma bien-aimée.
Près d'un foyer, peut-être en ce moment,
de l'hiver, comme moi, bravant l'affreux ravage,
ſur une main appuyant ton viſage,
daignes-tu, ma Philis, penſer à ton amant;
peut-être ainſi que moi, de la ſaiſon fleurie,
déſires-tu l'heureux retour.
Ah! quand reviendra ce beau jour,
où près de nos troupeaux errans dans la prairie,
nos voix attendriront les échos d'alentour?
Philis! oh! combien je t'adore!
que ta beauté charme mes ſens!
mais de ton coeur les tréſors ſéduiſans,
cent fois me charment plus encore.
Non, non, tes ſeuls attraits ne m'ont point enflammé:
je n'oublierai jamais l'inſtant où je t'aimai;
ce fut le jour où le jeune Philène
vit tomber d'un rocher deux moutons qu'il gardoit;
tu t'approchas, & tu vis qu'il pleuroit:
"Ces deux brebis dont l'une eſt pleine,
„hélas! te diſoit-il, faiſoient tout notre bien;
„mon pere eſt vieux, il n'a plus rien:
„que faudra-t-il donc qu'il devienne?
„ſans elles près de lui puis-je m'en retourner?"
— "Philène, ne crois pas tes maux irréparables;

 „ces

„ ces deux brebis aux tiennes font femblables,
„ accepte-les, je puis te les donner."
Il t'embraffe auffi-tôt les yeux mouillés de larmes;
tu ne pus avec lui t'empêcher de pleurer:
pour les infortunés, que les maux ont de charmes,
lorfqu'un coeur généreux s'offre à les réparer!
Cruel hiver, tu peux étendre
tes noirs frimats fur l'univers;
pour ma Philis, ma flute toujours tendre,
n'en formera pas moins les plus aimables airs;
je vanterai fon ame noble & pure,
& de fon teint les brillantes couleurs.
Nos arbres font par toi dépouillés de verdure;
ton fouffle de nos prés a moiffonné les fleurs;
mais je faurai, par un heureux mélange,
la couronner de lierre & d'oranger,
dont le beau verd jamais ne change.
A ce tribut fimple & léger,
j'ajouterai cette méfange,
qu'hier je pris dans mon verger.
Qu'avec plaifir Philis acceptera l'hommage,
que mon coeur & ma main doivent lui préfenter!
Près d'elle, aimable oifeau, daigne fouvent chanter;
amufe-la par ton ramage.
Oh! qu'elle va te prodiguer de foins!
que tu lui feras cher! avec quelle tendreffe
fa belle main te careffant fans ceffe,
faura pourvoir à tes befoins!

Alors

Alors de mon amour interprete fidèle,
peins-lui mes feux & mes tourmens;
dis-lui combien fon abfence eft cruelle;
enfin dis-lui que des amans,
Daphnis fera toujours le plus tendre modèle.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

SUR LES

RESSOURCES DE LA VIEILLESSE.

Mon hiver, malgré fa glace,
m'épargne fes triftes langueurs;
fenfible aux talens, aux graces,
je ne puis fuivre leurs traces
du moins je les feme de fleurs.
Protege toujours ma carriere,
Amour, daigne encor m'animer.
On peut ne plus fonger à plaire,
mais comment fe paffer d'aimer?

Par M. DE MONCRIF.

A MA-

A MADEMOISELLE DE B**.
Agée de huit jours.

Toi dont j'ai vu couler les premieres pleurs
& naître le premier fourire,
je vais fur ton berceau répandre quelques fleurs.
Pour prix du zèle qui m'infpire,
que dans ces vers un jour papa t'apprenne à lire,
& c'eft trop m'en récompenfer;
je fais qu'en un âge auffi tendre,
tu ne peux encor les comprendre:
mais moi, j'ai du plaifir à te les adreffer;
même avant de fentir, tu fais intéreffer.
Mes vers au moins n'ont rien dont je rougiffe;
que d'autres célébrant des mortels corrompus
encenfent dans de vieux Créfus
la décrépitude du vice:
je célèbre dans toi l'enfance des vertus.
L'enfance eft fi touchante! eh! quelle ame fi dure
n'éprouve en fa faveur le plus tendre intérêt?
tous les êtres naiffans ont un charme fecret:
telle eft la loi de la nature.
Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
m'intéreffent bien moins que ces jeunes boutons,
dont je vois poindre la verdure,
ou que les tendres rejettons
qui doivent du bocage être un jour la parure.

Le

Le doux éclat de ce ſoleil naiſſant
flate bien plus mes yeux que ces flots de lumiere
qu'au plus haut point de ſa carriere
verſe ſon char éblouiſſant.
L'été ſi fier de ſes richeſſes,
L'automne qui nous fait de ſi riches préſens,
me plaiſent moins que le printems
qui ne nous fait que des promeſſes.
Ciel, retranche aux jours nébuleux
de la lente vieilleſſe;
abrége les jours orageux
de l'impétueuſe jeuneſſe:
mais prolonge les jours heureux
& des ris innocens & des folâtres jeux!
Le vrai plaiſir ſemble fait pour cet âge;
l'épanouiſſement d'un coeur encor nouveau,
du ſentiment le doux apprentiſſage.
l'univers par degrés déployant ſon tableau,
ce ſang ſi pur qui coule dans les veines,
des plaiſirs vifs & de légeres peines,
l'eſprit ſans préjugés, le coeur ſans paſſions,
de l'avenir l'heureuſe inſouciance,
pour tous palais, des châteaux de cartons,
& pour richeſſes des bons-bons,
voilà le deſtin de l'enfance:
ah! la ſaiſon de l'innocence
eſt la plus belle des ſaiſons.

Par M. L'Abbé DE LILLE.

LE

PORTRAIT MANQUÉ.

Venez, Cloé, je vais peindre vos traits:
mais que vois-je? quelle folie?
de quels vains ornemens chargez-vous vos attraits?
c'eſt la laideur qui peut être embellie:
les graces, la beauté ne le furent jamais;
point de parure, un déshabillé frais,
rien s'il ſe peut, & vous voila jolie.
Cloé, pourquoi de vos cheveux
a-t-on gêné les replis & les ondes?
défaites-moi ces ridicules noeuds,
& laiſſez-les flotter en treſſes vagabondes:
un ruban qui les lie, eſt tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards, aucun feu n'étincelle!
vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts!
L'ame eſt dans le coup d'oeil: mais où la vôtre eſt-elle?
Je voudrois que ces yeux baiſſés, preſque couverts,
fiſſent tomber ſur moi ces timides éclairs,
ces rayons du deſir, qui vous rendroient ſi belle,
qui me feroient & ſi doux & ſi chers!
Votre bouche eſt charmante! eh bien, par quelle cauſe,
par quel motif ne me dit-elle rien?
Un ſoupir égaré ſur ces levres de roſe,
un ſeul ſoupir s'exprimeroit ſi bien!

Cc

Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée;
pourquoi n'avez-vous pas choisi ce canapé?
votre ensemble charmant s'y fut développé
dans l'attitude abandonnée,
où se repose un coeur tendrement occupé.
Ah! Cloé, je vois trop ce que je devois craindre;
un faux espoir est venu m'animer;
j'ai cru qu'en vous peignant, je peindrois l'art d'aimer;
c'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

Par M. COLARDEAU.

CONTE.

Est-ce exister que vivre sans tendresse!
ah! qu'on doit plaindre la sagesse,
qui s'effarouche de l'amour!
Pope lui-même tour-à-tour
fondoit le coeur humain, encensoit sa maîtresse,
Un jour qu'il s'occupoit à chanter ses attraits,
elle arrive, il la voit plus belle que jamais,
plus belle, quoique plus parée;
une nouvelle croix voltigeoit sur son sein:
Ah! cria Pope, en y portant la main,
sur ce beau sein, un juif l'eût adorée,

Par M. Le Marq. DE SAINT-MARC,

L'OCULISTE
DUPE DE SON ART.
CONTE.

(*C'eſt l'Oculiſte qui raconte lui-même ſon hiſtoire.*)

J'aimois, j'étois aimé; c'en eſt aſſez ſans doute:
mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
reſſembloit à l'amour, étoit beau comme lui,
& comme lui, ne voyoit goute.
Ce Dieu, ſur ma maîtreſſe, étendit ſon pouvoir;
tout m'adoroit en elle, & tout diſoit j'adore:
ſes yeux ſeuls ignoroient encore
l'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grand uſage;
on ſait, lorſque l'on eſt ou que l'on fut amant,
qu'ils ſont la moitié de l'ouvrage:
mais, Belles, convenez que l'on s'en dédommage
par mille petits riens qui parlent clairement.
Cependant au milieu d'une ſi douce ivreſſe,
le coeur n'eſt content qu'à demi;
c'eſt un plaiſir d'avoir une maîtreſſe;
c'eſt un bonheur de trouver un ami.
J'en avois un, beau, jeune & ſage;
nous avions même état, même âge;
ſon coeur & le mien n'étoient qu'un:

nous

nous recevions du fort volage,
nos biens & nos maux en commun.
„ Ami, lui dis-je un jour, je voudrois pour ma femme,
„ prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme :
„ mais je fuis combattu; dis-moi, ferai-je bien?
— „ Pourquoi non, puifqu'elle t'adore?
„ Ami, le coeur eft tout, & les yeux ne font rien;
„ s'ils fervent quelquefois, ils nuifent plus encore.
— „ Moi, j'ignore fi c'eft par raifon, ou par air:
„ mais je defirerois que ma femme vît clair.
— „ Pour moi, ce n'eft pas mon fyftême:
„ pourvû qu'on foit aimé, qu'importe qu'on foit vû?
„ & dans un bon auteur, j'ai lu
„ qu'en mariage il eft d'une prudence extrême,
„ d'époufer une aveugle, & de l'être foi-même.
Il me donnoit un bon avis:
mais comme d'un mauvais on ne peut fe défendre,
au bout de quelque tems, je dis:
„ fi quelqu'un à ma place alloit un jour fe rendre,
„ ma femme pourroit s'y méprendre,
„ faute de cet utile fens,
„ qui fert à diftinguer les amis des amans;
„ je connois ma femme: elle eft tendre,
„ & tant que fon époux lui feroit inconnu,
„ elle pourroit l'aimer dans le premier venu.
„ Pour éviter le cocuage,
„ je prétens donc que ma moitié
m'apporte avec fon amitié,

„ un

„un oeil ou deux en mariage.
„Il faut des yeux dans un ménage;
„Il faut des yeux fans doute, & ma femme en aura:
„dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.
„Oui, trop aimable enfant, le ciel m'étoit propice
„même en te refufant le jour;
„il fermoit tes beaux yeux, pour que je les ouvriffe:
„ces yeux ne devoient être ouverts que par l'amour;
„après vingt ans de nuit, ils verront la lumiere;
„demain tu jouiras d'un nouveau fentiment;
„les rayons du matin ouvriront ta paupiere;
„le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.
Le coeur plein d'efpérance, & de crainte, & de zèle,
j'effayai dès le lendemain:
on eut dit que l'Amour fur les yeux de la Belle,
de fa main conduifoit ma main.
Un voile intérieur offufquoit fa prunelle:
pour la premiere fois, de la voûte éternelle,
la lumiere defcend dans fes yeux éperdus;
il s'ouvre dans fon ame une porte de plus;
un nouveau monde naît pour elle:
elle me voit, me fixe, & jette un cri d'horreur,
courant vers mon ami. „Comment? qu'eft-ce, lui dis-je?
„me fuirois-tu? par quel prodige,
„en te donnant des yeux, ai-je perdu ton coeur?
„Quand tu reçois un nouvel être,
„devrois-je en attendre ce prix?
„fi je fuis étranger à des yeux que j'ouvris,

„ton

„ ton oreille du moins devroit me reconnoître."
Elle ne répond qu'à demi,
regardant toujours mon ami.
„Non, non, je vois bien ta méprife;
„ c'eft moi que ton oeil cherche en lui.
„ Je fuis, répondit-elle, également furprife,
„ d'entendre & de voir aujourd'hui.
„ Il eft des traits que dans mon ame,
„ avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avoit gravés:
„ ils faifoient mon bonheur, ils nourriffoient ma flamme;
„ mon coeur les a bien confervés;
„ cette image fi chere à mon ame charmée,
„ c'eft en lui feul que je la vois;
„ je crois entendre encor fa voix,
„ qui m'apprit que j'étois aimée.
— „ Mais tu me répondois! mais tu m'embraffois! mais. . .
— „ Pardonnez: une aveugle a bien droit de confondre;
„quand je vous répondois, je croyois lui répondre;
„ & vous pouvez lui dire à quel point je l'aimois."
— „Mais ne m'es-tu pas fiancée?
— „ Je le fuis à quelqu'un; c'eft un fait bien certain:
„ mais en vous promettant ma main,
„ à lui je me donnois au fond de ma penfée , . . .
„ Entre vous deux enfin je dois prendre un parti,
„ & ne puis prendre qu'un mari:
„ ainfi pour lui ma main avec mon coeur eft prête.
„ Quant à vous, je vous dois le plaifir de le voir:
„ comme un ami commun, vous ferez de la fête;

„ je

„je l'aimois en vous: aujourd'hui
„je vais vous épouſer en lui."
Les cornes, à ces mots, me vinrent à la tête;
je ſors de la maiſon, & je cours en tous lieux,
pour fuir, ou pour crever, ſi je puis, tous les yeux.

Les malheurs d'un bon Oculiſte,
ami lecteur, vous apprendront,
ſi vous êtes bon moraliſte,
à laiſſer les yeux tels qu'ils ſont.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

ESOPE ET L'ANE.

Fable imitée de l'Allemand.

Fais-moi donc parler ſenſement;
diſait au ſage Eſope, un ane moraliſte!
Mais ſi je le faiſais, dit Eſope en riant,
je ferais l'ane, & toi le Fabuliſte.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOURT.

EPI-

EPITRE A M.**

De ton agreſte ſolitude,
je vais donc quitter le repos:
adieu ces tranquilles berceaux,
où je conſacrois à l'étude
des jours plus ſereins & plus beaux;
adieu cet inculte hermitage,
coupé de limpides canaux,
où la nature, un peu ſauvage,
ſort d'une forêt de roſeaux,
pour ſourire aux vertus d'un ſage.
Je ne verrai plus ſur les eaux
ſe jouer tes cygnes fidéles,
mêlant l'albâtre de leurs aîles
au verd naiſſant des arbriſſeaux;
je n'entendrai plus les marteaux,
dans tes forges retentiſſantes
frappant des coups toujours égaux,
ſoumettre aux flammes jailliſſantes
le plus indompté des métaux.
Laſſé des champêtres tableaux,
j'errois ſous la voûte bruyante,
où Vulcain d'une main ardente,
lui-même attiſe tes fourneaux;
ſouvent j'y devançois l'aurore;

eh! peut-on voir avec ennui
un feu pétillant & sonore
chercher, dans le fer qu'il dévore,
un aliment digne de lui;
du métal vaincre la rudesse,
à cent formes l'assujettir,
d'un fil lui donner la souplesse,
ou le forcer de s'arrondir?
ah! que dans nos plaines fertiles
par lui nos socs soient façonnés!
qu'il se courbe en serpes utiles,
par qui nos grains sont moissonnés!
que pour le dieu de la tendresse,
il forge les heureux verroux,
qui garantissent des jaloux
l'amant & sa jeune maîtresse:
mais qu'il ne compose jamais
les gonds, les barreaux détestables
de tous ces antres formidables,
où la beauté dans les regrets
abjure enfin ces voeux coupables
qui nous dérobent ses attraits!
qu'il n'arme point la barbarie
de ces cohortes de brigands
qui courent prodiguer leur vie,
pour désennuyer leurs tyrans;
sous la hache du despotisme
ne tranche point notre destin,

& n'aille pas de ſang humain
baigner l'autel du fanatiſme!

O mon ami! tels ſont mes voeux,
Toi, demeure dans cet aſyle,
où ſimple, obſcur & vertueux,
de notre faſte puérile
tu ris, en regardant les cieux.
Près de ta reſpectable mère,
tu mets à profit tes beaux jours:
ta vie eſt un paiſible cours
qu'embellit le ſoin de lui plaire.
La raiſon reglant tes deſirs,
ce cortége de la jeuneſſe,
enchaîne, aux pieds de la vieilleſſe,
tes paſſions & tes plaiſirs;
tu peux, ſans redouter le blâme,
rendre compte de tes momens:
la nature enrichit ton ame
de ce qu'elle enleve à tes ſens.
Pour moi, je ne ſais qu'elle ivreſſe,
diſpoſant toujours de mon coeur,
me laiſſe eſtimer la ſageſſe,
& me fait courir à l'erreur;
oui, déjà tout mon ſang bouillonne;
les tréſors parſumés des champs,
de Cérès les nouveaux préſens,
l'amitié même, hélas! pardonne,

rien ne maîtrise les élans
d'un coeur qui toujours s'abandonne
à la foule de ses penchans ;
rien ne me touche & ne m'arrête;
il me faut un monde nouveau:
ami, je reprends mon bandeau,
& cours affronter la tempête.
Je vais, dans mon aveuglement,
errer de chimere en chimere;
offrir un culte involontaire
aux illusions du moment;
acheter, par de longues peines,
une étincelle de bonheur;
crier liberté dans les chaînes,
& rire au sein de la douleur;
dans une pénible paresse
consumer chaque triste jour,
& surtout livrer ma foiblesse
à tous les rêves de l'amour.

Ah! sans lui, qui pourroit nous plaire,
sans cet heureux enchantement,
que resteroit-il à la terre?
l'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire;
ami, je ne puis le cacher:
l'amour lui seul peut m'attacher;

c'est

c'eſt ſa flamme que je reſpire.
Ce ſexe, orné de mille attraits,
que ſon adreſſe multiplie,
nous tient enchaînés à la vie
par d'imperceptibles filets,
dans ſes défauts trouve ſes armes,
nous plaît, en nous tyranniſant,
& n'eſt jamais ſi ſéduiſant,
qu'alors qu'il fait couler nos larmes;
toujours abſous par nos deſirs,
il a tout, puiſqu'il a les charmes,
& qu'il diſpenſe les plaiſirs.

Que dis-je? une fougue imprudente
ſans doute emporte mes eſprits;
la jeuneſſe, toujours ardente,
à ce bonheur met trop de prix;
ils viendront ces jours de lumiere,
où la ſcène change à nos yeux,
où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
ſur les vrais moyens d'être heureux:
alors, battu par les orages,
digne du moins de ta pitié,
j'irai, fuyant d'autres naufrages,
chercher un port dans l'amitié;
ſous la plus épaiſſe verdure
du boſquet le plus retiré,
je pourrai, loin de l'impoſture,

 repo-

repofer mon oeil épuré
fur les tableaux de la nature;
alors, il faudra vous quitter,
douces erreurs de notre aurore....
mais nous en parlerons encore,
ne pouvant plus en profiter.

Par M. DORAT.

A UNE FEMME,

Qui me menaçoit de me rendre heureux.

O Ciel! je fuis perdu! Quoi! déjà des faveurs!
Quand j'ai promis d'être fidèle,
quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
je m'étois attendu que vous feriez cruelle;
je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs.
Ah! fi je vous fuis cher, foyez plus inhumaine;
laiffez à mon amour le charme des defirs;
pour le faire durer faites durer fa peine:
je ne vous répons pas qu'il furvive aux plaifirs.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

LE

LION JUGE,

FABLE.

Un vieux lion ſe fit dévot,
comme le diable un jour ſe fit hermite.
Si ſa cour le devint bientôt,
cela s'entend. La vertu favorite
du courtiſan, c'eſt l'art de paſſer dans autrui,
& de prendre en tout ſa manière.
Que le prince touſſe aujourd'hui,
dès demain une cour entière
va s'enrhumer, pour touſſer avec lui:
témoins les courtiſans du lion de ma fable;
on les voyoit d'un air ſoumis, affable,
les yeux baiſſés, marcher à petit pas,
prêchant la continence & l'humeur charitable,
& querellant toujours les plaiſirs d'ici-bas.
On n'arrivoit au ciel qu'à travers mille peines;
quelques ours d'un cilice enveloppoient leur peau,
& plus d'un loup, l'effroi de maint troupeau,
ſe diſtingua par des neuvaines.
Y gagnoit-on d'avoir changé?
Je ne ſais: mais vice pour vice,
j'aime aſſez quelque part qu'il ſe trouve logé,
que le ſcandale m'avertiſſe.

Cela dit en paſſant, revenons au lion.
A tous ſes courtiſans, ſa majeſté-ſauvage
ordonne un jour, jour de dévotion,
qu'on s'en aille en pélerinage,
ſur le tombeau de l'un de ſes ayeux,
de ſon vivant, toujours chaſte & pieux,
en un mot, un ſaint perſonnage.
La cour s'en alloit donc en triſtes vêtemens,
en gros bourdon, en collerette,
comme on voit s'avancer de pieux Muſulmans
vers le tombeau du ſaint Prophète;
lorsqu'un loup ſur la route apperçut un mouton,
qui loin de ſon berger trottoit ſur la verdure:
le pélerin moins dévot que glouton,
ne pouvant de ſon ventre appaiſer le murmure,
l'attrape, & vous l'étrangle. On l'arrête ſoudain,
lorsqu'il alloit l'engloutir dans ſon ſein,
& comme un hérétique, un impie, un profane,
monſtre qu'on eût dû voir en naiſſant étouffé,
on le préſente au roi, qui d'abord le condamne
à faire les honneurs d'un bel *Autodafé.*
Quoi! tuer, dit le prince, un jour de pénitence!
manger un jour de jeûne! oh! le monſtre! à la mort!
Sire, ai-je dû m'attendre à pareille ſentence,
dit l'accuſé? quel eſt mon ſort?
Quand j'ai vu ce mouton, être fort inutile,
dans les états où vous donnez la loi,
auſſi-tôt penſant à mon roi,

j'a-

j'avois pour fon fouper, tué cet imbécille;
il eſt encore entier. — Oh! oh! c'étoit pour moi?
— Oui, fire. — Eh! fuſpendez! holà! plus de fupplices;
Il eſt bon patriote, & fidèle fujet:
de confeiller d'état qu'on lui donne un brevet,
pour payer fes heureux fervices.
Tels jugemens font communs aujourd'hui.
L'homme, à fon équité, lorſque rien ne s'oppoſe,
fur le code reçu, juge fort bien autrui.
Voit-il fon intérêt fe mêler à la cauſe?
il fe fait un code pour lui.

Par M. IMBERT.

CONTE.

Une femme d'eſprit, & d'un goût fort vanté,
avait fait imprimer l'hiſtoire de fa vie,
& tiroit furtout vanité
d'avoir, c'étoit-là fa manie,
en tous fes points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, fans doute on doit vous croire:
mais n'avez-vous pas prudemment,
de plus d'une galante hiſtoire,
mis de côté le dénouement?
convenez-en: cela n'eſt-il pas juſte?
Ah! reprit-elle en fouriant,
je ne me fuis peinte qu'en buſte.

Par M. le Marq. DE S. MARC.

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puiſſans villageois
tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
qui reniflant & ſoufflant dans ſes doigts,
faiſoit très-laide & piteuſe grimace,
Eh! mes amis, pour Dieu, faites-lui grace,
dit un paſſant qui plaignoit le pitaud:
Monſieur, répond le ſacriſtain Thibaud,
de notre bourg c'eſt demain la grand'fête:
j'y chanterons l'office en faux-bourdon,
& ce gros gars qui crie à pleine tête,
je l'enrhumons pour faire le Baſſon.

LES PÊCHÉS CAPITAUX.

Certaine Dame en la foi bien appriſe
interrogeoit ſon Page à ce propos,
voulant qu'il ſût à quel nombre l'Egliſe
avoit fixé les péchés capitaux;
le Néophite auſſi-tôt dit: à quatre.
La Dame alors ripoſtant d'un ſoufflet,
dit: apprenez qu'il n'en faut rien rabattre;
nous n'en avons déjà pas trop de ſept.

Par M. Robbe.

LE

LE
CORDELIER-CHEVAL.

Blaiſe à la ville un jour ayant porté
& bien vendu ſon avoine & ſon orge,
ſur un cheval qu'il avoit acheté,
s'en revenoit monté comme un ſaint George;
S. George ſoit: mais S. George deſcend
à ſes beſoins, ou quand le pied lui gèle;
les pieds gelés, Blaiſe envain s'en défend:
il lui fallut abandonner la ſelle,
de cavalier devenir fantaſſin,
de ſon cheval lui-même être le guide,
& dans la neige entrouvrir un chemin,
tirant la bête après lui par la bride.
Suivoient de loin deux griſons bien diſpos,
non des griſons de l'eſpece indolente
de celui-là qui porta ſur ſon dos
le palfrenier du fameux Roſſinante:
c'étoit de ceux que Bocace nous vante,
de ces matois connus par plus d'un tour,
ou de galant, ou d'eſpiegle, ou d'ivrogne,
de ces bons ſaints, qui ſe firent un jour
martyriſer & cuire en Catalogne;
deux Cordeliers, pour vous le trancher net,
ſuivoient de loin & l'homme & le genêt.

Sus,

Sus, fus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
vois devant nous ce ruftre & fon cheval:
faifons un tour ici de carnaval;
entendons-nous, & la monture eft nôtre.
Seulement fonge à me bien feconder:
goutte ne faut avoir ici, ni crampe;
je le faurai doucement débrider;
toi cependant, habile à t'évader,
fur le cheval monte, pique & décampe;
puis fur nos pas, derriere ce clocher,
tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
tournant tout court, tu courras te cacher;
je fuis un fot, ou tu n'attendras guère
que fain & fauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, & la marche hâtée,
gaillardement à l'oeuvre les voila;
déja par l'un voici la bride ôtée;
& proprement à fon col ajuftée,
tandis que l'autre en galopant s'en va,
fans que le bruit des pieds du quadrupede
fût, ni ne pût de Blaife être entendu:
le paillaffon fur la plaine étendu,
un pied de neige y mettoit bon remede.

Au lieu marqué le cavalier alla:
qu'il ne foit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,

reſté pour gage & ſeul dans l'embarras,
ſur les talons de Blaiſe pas à pas,
la bride au col pendante & négligée,
la tête baſſe & l'échine allongée,
alloit un train dont il étoit bien las,
quand Blaiſe auſſi, las de marcher lui-même,
voulut enfin reprendre l'étrier:
figurez-vous quelle ſurpriſe extrême,
ſe retournant, de voir un Cordelier!
eſt-il eſprit ſi fort qui n'y ſuccombe?
en cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaiſe, homme ſimple & pieux,
la bride échape, & de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les coeurs,
s'agenouillant, & d'un oeil de colombe,
bien tendrement laiſſant couler des pleurs,
s'écrie: Hélas! je ſuis Père Paphnuce,
de S. François indigne & lâche enfant,
que de la chair le démon triomphant,
dans ſes filets fit tomber par aſtuce.
Que voulez-vous? le plus ſage a bronché;
le tentateur mit un morceau d'élite
à l'hameçon; j'y mordis, je péchai;
j'y remordis, j'y reſtois attaché;
c'en étoit fait: j'allois en proie au diable,
être du vice à jamais entiché:
mais Dieu qui veut en père pitoyable,
l'amendement, non la mort du coupable,

pour

pour me tirer de l'abîme infernal,
où m'entraînoit cette habitude au mal,
& m'amener à la résipiscence,
constitua mon ame en pénitence,
pendant sept ans, dans le corps d'un cheval;
le terme expire, & vous êtes le maître
de me traiter à votre volonté:
ordonnez-moi l'écurie ou le cloître;
à vous je suis, vous m'avez acheté.

Eh oui! dit Blaise, au diable soit l'emplette!
j'eus belle affaire à vos péchés passés,
pour en payer ainsi les pots cassés!
de Dieu pourtant la volonté soit faite:
car après tout, comme vous j'ai péché;
j'ai comme vous mérité pénitence;
chacun son tour; toute la différence
qu'ici je vois, dont je suis bien fâché,
la vôtre est faite, & la mienne commence.
Quitte j'en suis encore à bon marché;
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître;
un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
vous futes, vous, cheval un pareil tems:
un tems pareil, âne je pouvois être,
& maintenant travaillant au moulin,
bien autrement je rongerois mon frein.
Eh bien! je perds une assez grosse somme:
mais cinq cens francs ne sont la mort d'un homme;

ſoyez donc libre, & libre ſans rançon;
vous ſerez ſage, & vous n'irez pas comme
un étourdi, remordre à l'hameçon.
Qui de ſi près a friſé les chaudieres,
ſur ſon ſalut n'eſt pas ſi négligent;
Père Paphnuce, au moins pour mon argent,
ſouvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre beau Père alors ſe proſternant,
& par trois fois ayant baiſé la terre,
ſon chapelet, & les pieds du manant,
gai ſur ſes pas s'en retourne en grand'erre,
tandis que triſte, & le gouſſet vuidé,
Blaiſe, chargé d'une bride inutile,
en véritable & bel oiſon bridé,
regagne à pied ſon petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
& s'en fut tû long-tems, comme on peut croire,
ſi quelques mois après dans une foire,
il n'eut revu, reconnu ſon cheval,
que marchandoit ſon compère Grégoire:
Il s'émerveille, & ſouriant à part,
ami, dit-il, le tirant à l'écart,
n'achète pas ce cheval, & pour cauſe;
tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard;
je le connois: ſois bien ſûr d'une choſe:
c'eſt qu'un beau jour, te panadant en roi

ſur

ſur cette bête en effet aſſez belle,
crac, en chemin, tout d'un coup au lieu d'elle,
tu trouveras un Cordelier ſous toi.
— Un Cordelier! tu voudrois que je cruſſe . . .
un Cordelier! tu gauſſes. . . — Point du tout,
un maître moine ayant cordon, capuce,
griſe vêture, & nom Père Paphnuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
l'achat, la route & la métamorphoſe,
& l'hameçon fatal au Franciſquain,
& les ſept ans de purgatoire, enfin
tout ce qu'il fait; le reſte, il le ſuppoſe.
Tiens, pourſuit-il: à peine le bourreau
s'eſt retrouvé ſous ſa première peau,
& ſous le froc, que perdant la mémoire
du châtiment qui lui fut ſi bien dû,
à l'hameçon il aura remordu,
& le voilà! Peſte, interrompt Grégoire,
qu'il aille au diable avec ſon hameçon,
& ſes ſept ans de nouveau purgatoire!
vraiment ſans toi j'étois joli garçon;
c'eſt cinq cens francs que je gagne: allons boire.

Par M. PIRON.

TABLE
DES POÉSIES
insérées dans cet Almanac, avec une Notice des ouvrages de leurs auteurs.

M. Blin

M. Blin de Sainmore, né à Paris en 17 . . . a écrit plusieurs héroïdes, savoir

Lettre de Biblis à Caunus son frere, 1765.

Jean Calas à sa femme & à ses enfans, 1765.

Lettre de Gabrielle d'Estrées à Henri IV, 1766.

Lettre de Sapho à Phaon, précédée d'une *epitre à Rosine*, & d'une *vie de Sapho*, & suivie d'une *traduction en vers des ouvrages de ce poëte*, 1766.

Lettre de la Duchesse de la Valliere à Louis XIV. précédée d'un abrégé de sa vie. 1773. (Toutes ces héroïdes ont été rassemblées en 1774 en un volume in 8.)

une *Epitre à Racine*, 1771.

Orphanis, Tragédie, 1773.

M. Boisard, de *l'Académie des belles-lettres de Caën* &c. auteur d'un *Recueil de Fables* imprimé en 1773.

M. le Chevalier de Boufflers; ses poësies ne sont pas encore recueillies en un corps de volume.

M. Bret, né à Dijon en 1717, auteur

de *L'Ecole amoureuse*, Comédie en vers, en un acte. 1745.

du *Concert*, Com. en prose en un acte, 1747,

de *la double extravagance*, Com. en vers en trois actes. 1750.

du *Jaloux*, Com. en vers en cinq actes. 1755.

du *faux généreux*, Com. en cinq actes. 1758.

de *la fausse Confiance*, Com. en vers 1763.

de *L'Epreuve indiscrette*, Com. en 2 actes en vers, 1764.

du *Mariage par dépit*, Com. en prose, en 3 actes, 1765.

des *deux Soeurs*, Com. en 2 actes, en vers, 1767.

des Fables orientales, & Poësies diverses, suivies du *protecteur bourgeois*, ou de la confiance trahie, comédie en vers, III vol. 8. 1772.

d'une nouvelle édition des *Oeuvres de Moliere*, avec des remarques grammaticales, des avertissemens & des observations sur chaque piéce, VI vol. 8. 1773.

M. Chabanon de *Mongris*, *de l'Académie des belles-lettres de Paris*, auteur

d'*Eponine*, Tragédie, 1762.

de *Priam au camp d'Achille*, Tragédie en un acte, 1764.

d'*Eudoxie*, Tragédie, 1769.

d'une *Traduction des Odes d'Horace, en vers français*, avec des notes, Livre 3e. 1773.

de *Sabinus*, Tragédie, Opéra; musique de M. Gossec, 1773.

M. Clément, *ancien Professeur au collége de Dijon, sa patrie*, né en 1742, connu par une *Satyre sur les abus du luxe*, suivie d'une *imitation de Catulle*, 1770; & par une *Epitre de Boileau à M. de Voltaire*, 1772.

M. Colardeau, auteur

d'Astarbé, Tragédie, 1758.

de Caliste, Tragédie, 1760.

d'une *Traduction libre de la lettre amoureuse d'Héloïse à Abailard, de Pope*, derniere éd. en 1772.

d'une *traduction des deux premieres nuits d'Young, en vers français*, 1770. 1771.

du *Temple de Guide, mis en vers*, 1773.

M. de

M. DE LA CONDAMINE, *Chevalier de St. Lazare, de l'Acad. françaiſe, de l'Acad. des Sciences, de celle de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouſe, de Montpellier* &c. né à Paris en 1701. mort en 1773.

M. *L'Abbé* DE LILLE, *Profeſſeur de l'Univerſité au collége de la Marche, à Paris*, a debuté par des *Odes* & des *Epitres*: *L'Epitre ſur les voyages*, à remporté le prix de l'Acad. de Marſeille, en 1765. Il doit ſa réputation littéraire, à ſa Nouvelle *Traduction en vers français, des Géorgiques de Virgile*, en 1769; on en a fait la 5e. éd. en 1770.

M. DIDEROT, *de l'Académie de Berlin*; ſes oeuvres viennent d'être imprimés en VI vol. 1773. On y diſtingue

Les principes de la Philoſophie morale.
Les Penſées ſur l'interprétation de la Nature.
Le Code de la Nature.
Les Penſées Philoſophiques.
Les Bijoux indiſcrets.
Le Pere de Famille, Com. en 5 actes en proſe, imprimée en 1758; représ. 1761.
Le Fils naturel, Com. en 5 actes, en proſe, imprimée en 1757; & repréſ. en 1771.

Madame la Marquiſe DE **.

M. DORAT, né en 173. . auteur des *lettres de Barnevelt à Truman*, 1764; du Comte *De Comminge à ſa mere* 1764; de *Zeïla à Valcourt*; & de *Valcourt à Zeïla*, 1766; *de Julie à Ovide*; de *Valcourt à ſon pere*, 1767;

des *Epitres, du Pot-pourri; à l'auteur des Graces: à Cathérine II, Impératrice de toutes les Russies*, 1765.

Des *trois freres Combabus*, suivis de *Floricourt*, histoire française, 1765.

Des *Tourterelles de Zelmis*, poëme en trois Chants, 1766.

De la *Déclamation Théatrale*, Poëme didactique, en 3 chants, qui sont la *Tragédie*, qui avoit déja paru en 1761; la *Comédie*, & *l'Opéra*; 1766. La *Danse*, chant quatrieme de ce poëme, fut imprimée en 1767.

des *Bagatelles anonymes*, recueillies par un amateur, 1766.

des *Oeuvres mêlées* en vers & en prose 1767. II vol.

de *L'Isle merveilleuse*, poëme en 3 chants, suivi, d'*Alphonse*, Conte moral, 1768.

de *Sélim & Sélima*, poëme imité de L'Allemand, suivi du *Rêve d'un Musulman*, précédé de quelques *réflexions sur la poësie allemande*, 1768.

des *Fantaisies*, 1768.

des *Cerises*, ou de *la double méprise*, 1768.

des *Baisers*, précédés du *mois de Mai*, Poëme, orné de 47 grav. 1770.

des *lettres d'une Chanoinesse de Lisbonne à Melcourt*, 1770 ; dans la seconde éd. 1771, elles sont suivies de *Ma Philosophie* & de quelques piéces fugitives.

Des *Idylles de Saint-Cyr*, ou l'hommage du coeur, à l'occasion des mariages de M. le Dauphin, & de M. le Comte de Provence, 1771.

des *Fables Allégoriques & Philosophiques*, 1772.

du *Nouveau Regne*, Ode à la nation 1774.

De *Théagene*, Tragédie, 1762.

D'*A*-

d'*Amilka*, ou *Pierre le Grand*, Trag. précédée d'un difcours ou fe trouvent des fragmens d'un Czarowitz, par le Chev. de *Vatan*, & fuivie d'un extrait de la Trag. *d'Alcefte*, & du difcours du Scythe à Aléxandre, 1767. Cette piéce avoit été donnée en 1760. fous le nom de *Zulica*.

de *Regulus*, Tragédie, en 3 actes, 1773.

de *La Feinte par amour*, Comédie en trois actes & en vers 1773.

d'*Adélaïde de Hongrie*, Tragédie 1774.

des *facrifices de l'amour*, ou lettres de la Vicomteffe de Sénanges, & du chev. de Verfenay, 1772 II vol.

des *malheurs de l'inconftance*, ou lettres de la Marq. de Syrcé, & du Comte de Mirbelle, 1773. II vol.

M. le Prince de Condé ayant fait diftribuer cent Louis aux Grenadiers, voici le reçu qu'ils en ont donné:

De Condé nous reconnoiſſons
avoir eu cent Louis pour boire,
à charge, que nous lui rendrons
par louis d'or une victoire.

Fait à Metz ce 28 Juin 1765. ſigné: tous les Grenadiers de la garniſon.

M. de Fumars.

M. François, *Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marſeille, & de Dijon*, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1752.

Ses Talens prématurés pour la poëſie, l'on fait recevoir à l'age de douze ans dans les Sociétés littéraires dont il eſt membre. Un *recueil de ſes poëſies diverſes* a été imprimé en 1763; depuis il a donné au public La *Lettre de Charles I. R. d'Angleterre, à ſon fils*, 1766. in 4. & *des piéces fugitives*, 1766; rëimprimées & augmentées en 1768. in 4to.

M. Garrick, *célebre acteur anglais.*

M. Henault. *Préſident honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Françaiſe, & de celle des inſcriptions*, mort à Paris en 1770. auteur de

L'*Abrégé Chronologique de L'hiſtoire de France;* du *Réveil d'Epimenide*, Comédie; & de *François II.* Tragédie, dans la quelle il a mis l'hiſtoire en action.

Vers

Vers à M. le Duc de Nivernois, *Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françaife*, &c. (Tout le monde connoit fes *reflexions fur le génie d'Horace, de Defpréaux & de Rouffeau*, & la *traduction des Odes d'Horace*. Il a lû plufieurs *Fables* à l'Académie, qui ne font pas encore imprimées.) p. 81.

M. IMBERT, de Nîmes, né en 175 . . . auteur d'une *Ode*, préfentée au *Roi de Dannemark*, en 1769. & d'une autre fur le mariage de M. le Dauphin, en 1770.

de *Poinfinet & Moliere*, dialogue dédié à M. Piron, 1770.

de *Thérefe Danet à Euphémie*, héroïde, 1771. du *Jugement de Paris*, poëme en quatre chants, 1772. d'une *Elégie fur la mort de M. Piron*, 1773. d'un *Recueil de Fables nouvelles*, dédiées à Mad. La Dauphine, 1773. d'un *Recueil d'hiftoriettes & de Contes en vers*, 1774.

M. DE LA HARPE, auteur de quelques *Heroïdes*; du *Comte de Warwik*, 1763. de *Timoléon*, 1764. de *Pharamond* 1765. de *Guftave-Vafa*, 1766. Tragédies. De *Mélanie*, drame en 3 actes, en vers, 1770. de la *délivrance de Salerne*, & de

taxerce, 1766; de *Barneveldt*, grand penſionnaire, 1766; *de Guillaume Tell*, 1767. & de la *veuve du Malabar*, 1770. De *la Peinture*, poëme, en trois chants, 1769. in-4to & in-8vo. avec des gravures de Cochin.

M. *L'Abbé* Lemonnier, auteur *du Maitre en droit*, Opéra-Comique en deux actes, 1760. des *Pélerins de la Courtille*, 1760. *du Cadi Dupé*, 1761. de *La Matrone Chinoiſe*, 1765. de *la Meuniere de Gentilly*, Com. en un acte, mêlée d'Ariettes, 1768.

de *L'Union de l'amour & des arts*, Ballet en trois actes, 1773.

d'un *Recueil de Fables, Contes & Epitres*, 2e éd. 1773.

M. Léonard, né en 174... auteur des *Idylles morales*, publiées en 1766.

de L'*Epitre d'un jeune homme ſur la néceſſité d'être utile, & ſur l'uſage des Talens*. 1768. des *Eſſais de Littérature*, 1769, de *la Religion établie ſur les ruines de l'idolâtrie*, poëme couronné par l'Acad. de Rouen, 1770. Des *Poëſies Paſtorales*, ſuivies de la *voix de la nature*, & autres piéces en vers & en proſe, 1771.

du *Temple de Gnide*, imité de Monteſquieu, 1772.

M. Mangenot, *Chanoine du Temple*, né à Paris en 1694. mort en 1768. auteur de quelques *Eglogues* & autres petites piéces.

Le

M.

françaife & de celle de Nancy, fa patrie, né en 1717. connu par le Poëme des *Saifons*, 1769.

M. DE SAINT-MARC, auteur de la *fête de Flore*, paftorale en un acte, 1770. d'*Adele de Ponthieu*, Trag. en trois actes, & remife en cinq, 1772.

M. DE SAIN-PERAVI, auteur des *ftances fur une infidélité*, fuivies d'une *épitre fur la confomption*, 1766. & de *Zaluca à Jofeph*, fuivie de la *nouvelle Bethzabé*; & de quelques poëfies réimprimées, 1769.

M. SAURIN, *Avocat*, *de l'Académie Françaife*, né à Paris, fils du miniftre proteftant, que L'Eveque de Meaux convertit à la religion catholique. Il a donné au théatre: *Les Rivaux*, Com. en cinq actes en vers, 1743; *Aménophis*, Trag. 1750; *Spartacus*, Trag. 1760; Les *Moeurs du tems*. Com. en un acte en profe, 1761; *Blanche & Guifcard*, Trag. 1763. *l'Orpheline léguée*, Com. en 3 actes, & en vers libres, 1765. remife en un acte, en 1772, fous le titre de l'*Anglomane*; *Beverley*, Tragédie bourgeoife, imitée de l'anglais, en 5 actes, & en vers libres, 1768; l'édition de 1771 eft augmentée d'un fecond cinquiéme acte. Il a publié en 1772 une *Epitre fur la vieilleffe & fur la vérité*, fuivies de quelques *piéces fugitives en vers*, & d'une Comédie nouvelle en profe & en un acte, qui a pour titre : le *Mariage de Julie*.

M. Le Chevalier de la TREMBLAYE.

M. VIL-

ANONYMES.

Nous-

Nous avons cru que le public verroit avec plaiſir le Catalogue de toutes les Comédies mêlées d'Ariettes, dont M. Grétri a compoſé la muſique. Elles ſont rangées par ordre Chronologique.

Le Huron, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par M.	Marmontel, 1768.
Lucile, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par M.	Marmontel, 1769.
Le Tableau parlant, Comédie-Parade en un acte, mêlée d'Ariettes par M.	Anſeaume, 1769.
Silvain, Comédie, mêlées d'ariettes, par M.	Marmontel, 1770
Les deux Avares, Com. en deux actes, mêlée d'ariettes, par M.	Fenouillot, 1770.
L'Amitié à L'Epreuve, Com. en 2 actes, en vers, mêlée d'ar. par M.	Favart, 1771.
Zémire & Azor, Comédie-Ballet en vers, en quatre actes, mêlée de chants & de danſe, par M.	Marmontel, 1771.
NB. le ſujet eſt tiré d'un ouvrage de Mad. de Villeneuve.	
L'Ami de la Maiſon, Com. en trois actes en vers, mêlée d'ar. par M.	Marmontel, 1772.
Le Magnifique, Com. en 3 actes, en proſe, mêlée d'ariettes, par M.	Sedaine, 1773.
Céphale & Procris, Opéra, par M.	Marmontel, 1774.



J.R. 15/4/32

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Duplicate card.

P
LF Almanach des Muses.
A 1776.

